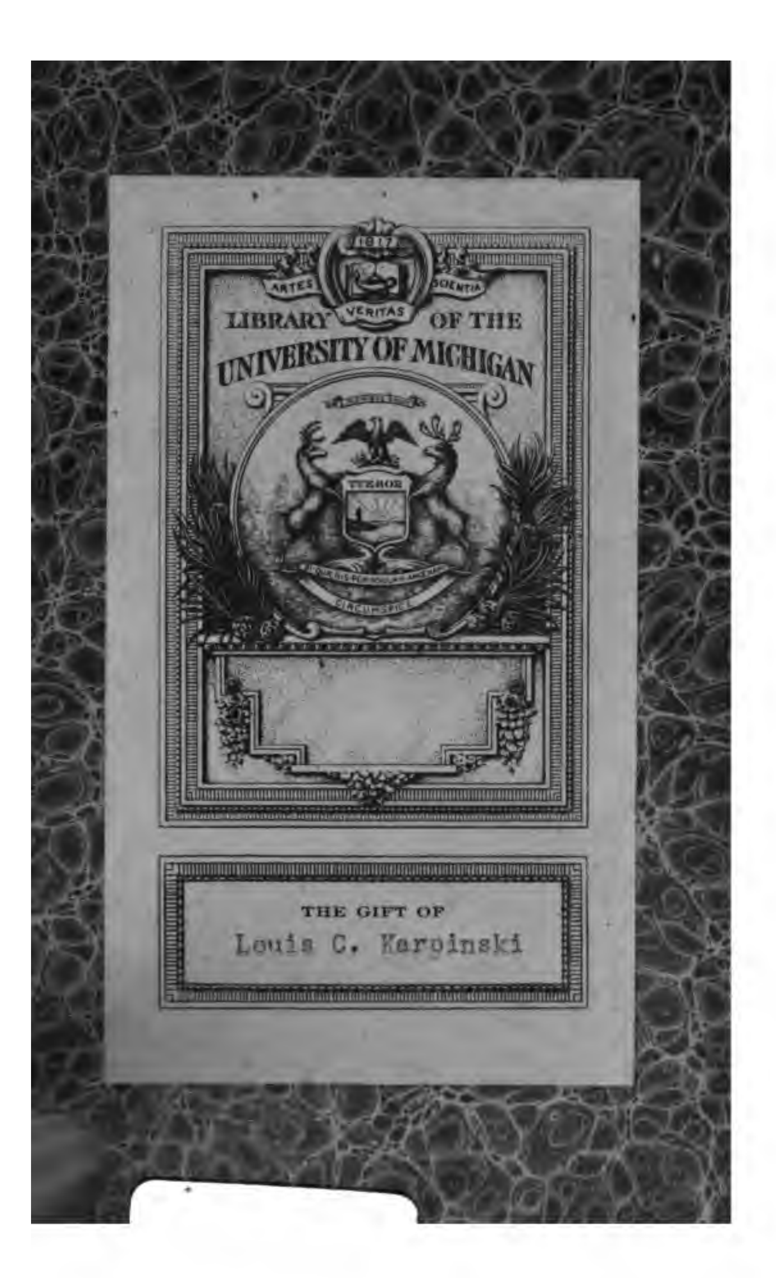
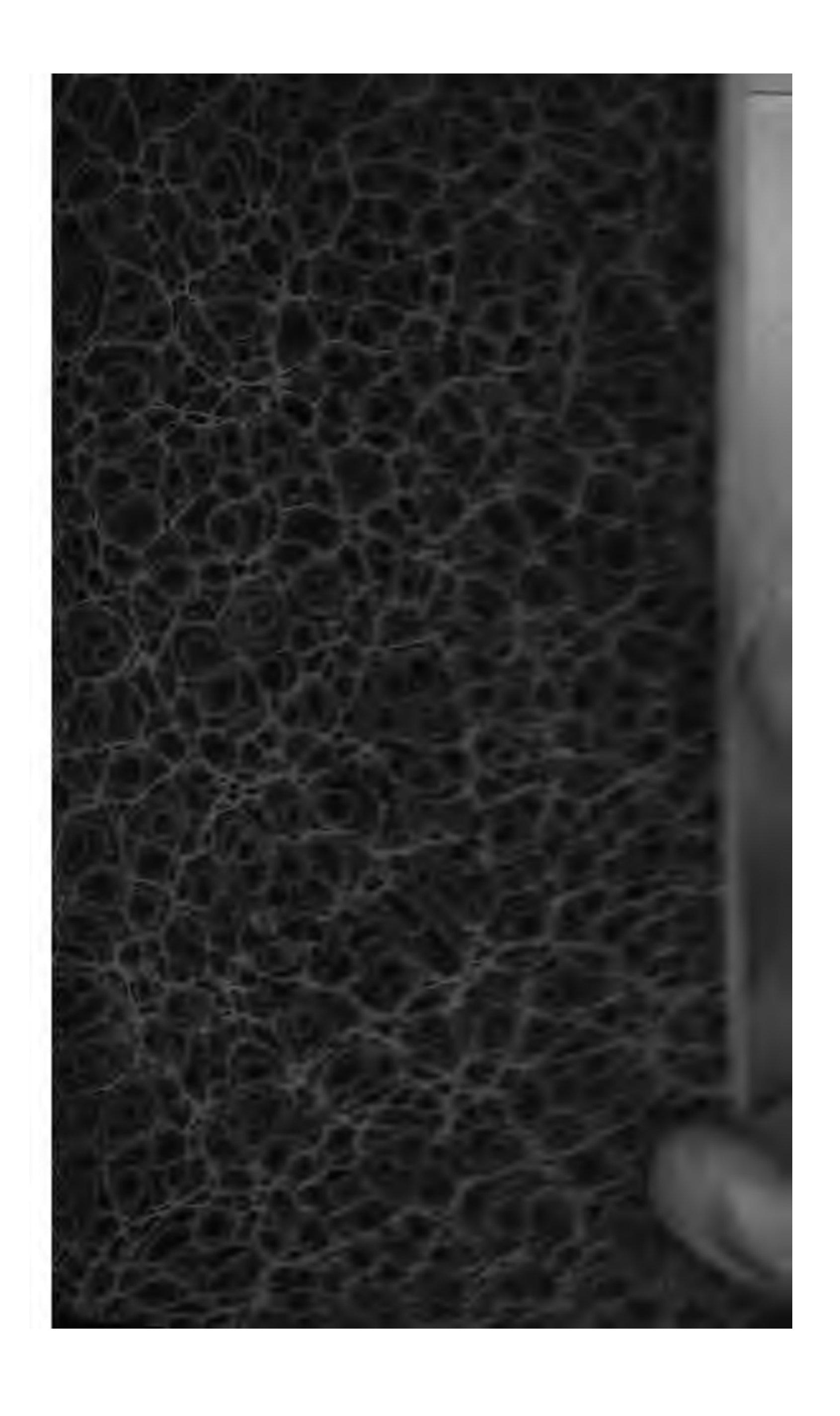
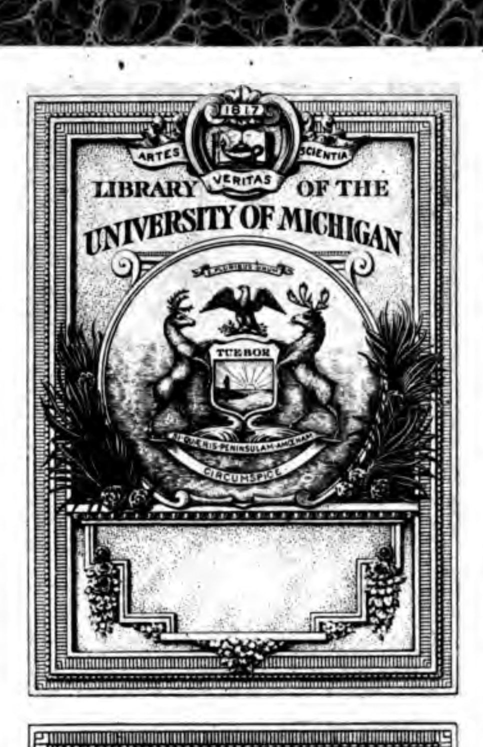
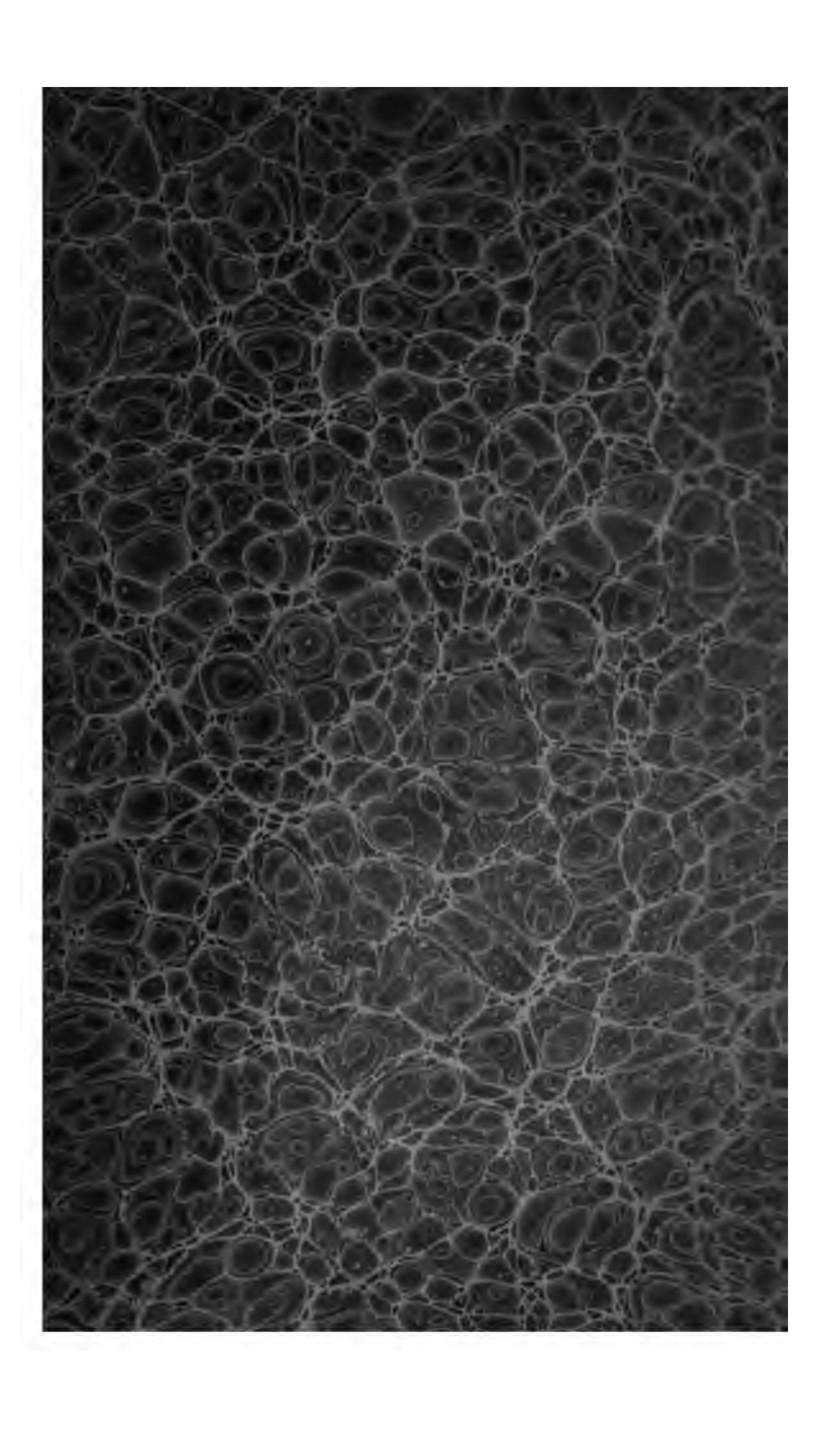









1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE







PÉKIN, YEDDO
SAN FRANCISCO

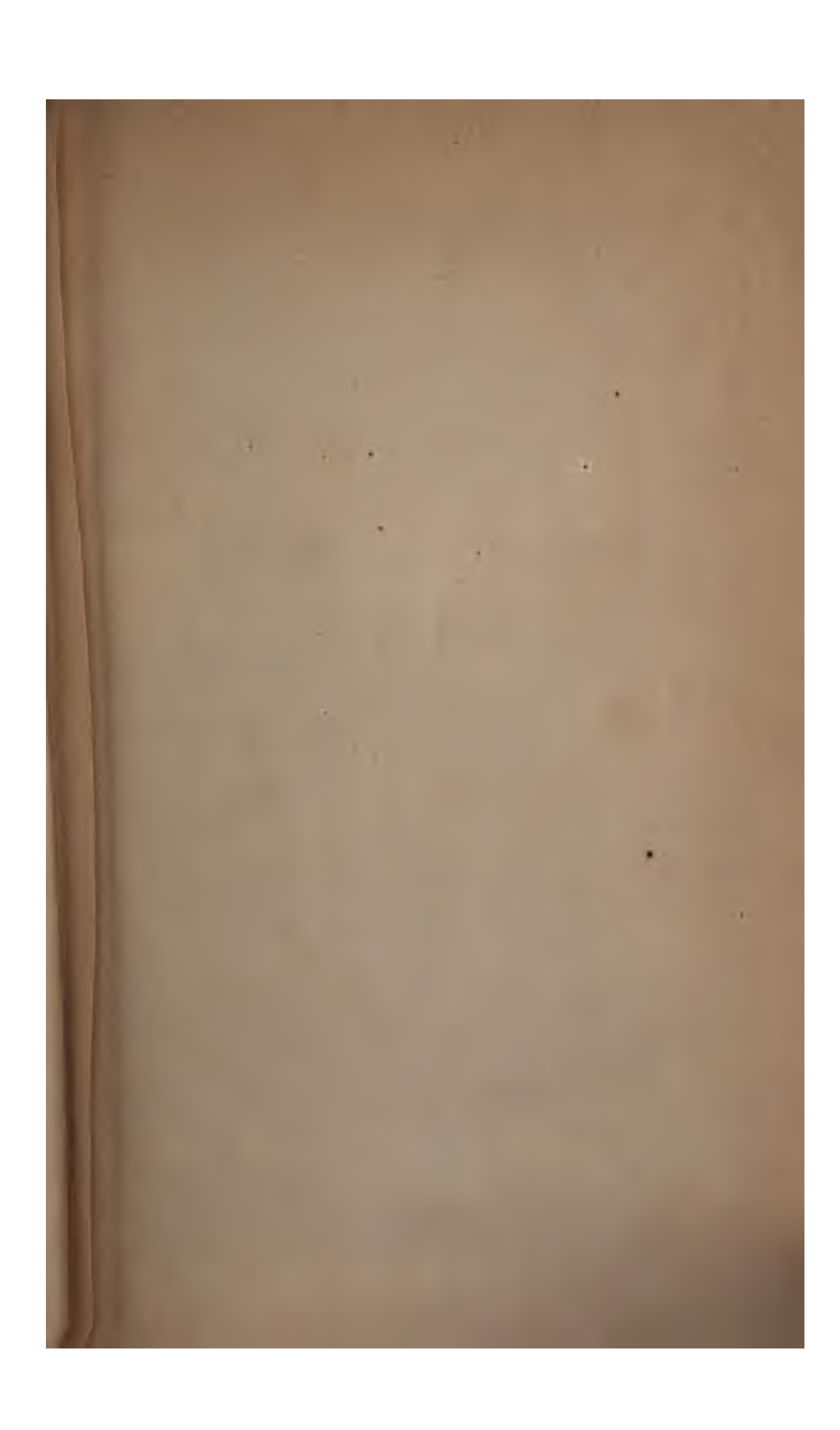


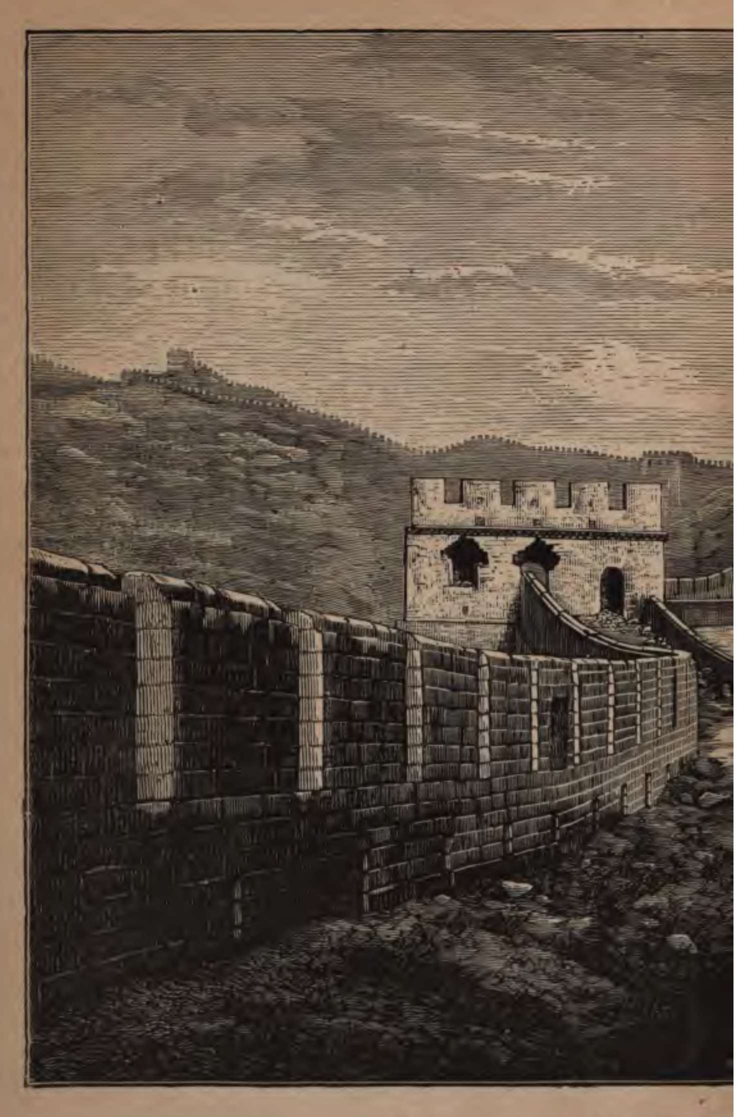
PÉKIN, YEDDO

SAN FRANCISCO

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en août 1872.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.





La Grande Muraille de la Chine (



Kao). — 28 mars 1867.



PÉKIN, YEDDO
SAN FRANCISCO

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

PAR

LE COMTE DE BEAUVOIR

« J'étais là ; telle chose m'advint. »
LA FONTAINE.

OUVRAGE ENRICHI DE QUATRE CARTES
ET DE QUINZE GRAVURES-PHOTOGRAPHIES PAR DESCHAMPS

Huitième Édition

OUVRAGE COURONNÉ
PAR
L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARI

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1874



AVANT-PROPOS

DU

TROISIÈME VOLUME.

Sandricourt, 15 décembre 1871.

Après un long intervalle, je viens demander une nouvelle indulgence aux lecteurs qui ont eu pour moi une bonté trop grande. Je viens avec une reconnaissance émue, mais avec crainte et défiance de moi-même, recopier la dernière partie de mon journal de voyage.

Auparavant, j'ai le devoir de dire à ceux qui voudront bien me lire, pour quelle cause il s'est passé tant de mois sans que j'aie achevé mon court travail.

Ces pages, le lecteur s'en souvient peut-être, ces simples pages où je jetais chaque soir mes impressions premières, je les écrivais avec une sorte de pas-

sion : car elles étaient destinées à un père adoré... Je le savais à six mille lieues de moi, suivant en pensée, avec passion aussi, notre route semée d'écueils, tantôt confiant dans notre bonne étoile et s'identifiant à nos joies viriles devant des spectacles si grandioses, tantôt tremblant — et pleurant, — et priant. Je savais qu'en ces heures d'angoisse fiévreuse qui durèrent une année et demie, et pendant lesquelles un mal douloureux le minait déjà, la tendresse paternelle lui faisait trouver, dans chaque courrier des mers lointaines, et la santé, et la force, et la vie.

Dois-je dire maintenant si la plume tomba de mes mains, et si mon cœur défaillant fut brisé d'une indicible douleur? Dois-je dire si le contraste affreux entre la gaieté du journal de mon joyeux voyage et mon deuil si poignant fit horreur à tout mon être, et si la vie aussi fut arrachée à mes souvenirs — quand la mort vint frapper celui pour lequel ce modeste livre était né — quand, en mai 1870, mon Père bien-aimé, qui sera toujours pour moi le plus pur et le plus vénéré modèle de foi politique et religieuse comme de dévouement au malheur, fut enlevé à sa famille et à ses princes, encore exilés !...

Hélas! depuis lors, combien de deuils publics refoulant encore les douleurs privées ! Quel abîme creusé entre l'image sanglante de la patrie envahie,

puis déchirée par la guerre civile, et les souvenirs heureux du temps où, jusqu'au bout du monde, nous avions porté avec nous — et si chaleureusement — la foi dans les destinées de notre France, jadis une et victorieuse !

Pendant de longs mois, l'heure n'était donc plus aux paisibles réminiscences d'impressions fugitives sur l'Empire du Soleil levant. La charge sonna; puis sonna le tocsin de nos désastres, et alors tour à tour en proie aux illusions patriotiques et aux larmes de la réalité, qui aurait pu laisser voler un instant sa pensée au delà des frontières, encore resserrées, de la patrie bien-aimée ?

Non, assurément ce n'était ni le temps ni le lieu!

Je pensais donc devoir attendre encore; mais plus je me disais qu'

> il n'est pire misère
> Qu'un souvenir heureux dans des jours de douleurs,

plus des amis trop bienveillants me demandaient de terminer le récit fidèle des derniers tableaux de notre long panorama autour du monde. Je voudrais espérer avec eux que ces pages, quoique vieilles déjà, paraîtront encore jeunes — et avec tous les défauts de leur jeunesse — à ceux qui ont bien voulu être mes compagnons de route pendant treize mille lieues, et qui consentiront peut-être à ne pas

s'éloigner de moi, à mesure que je me rapproche des rivages de France.

Je les prie de me pardonner si j'ai dû forcément achever mon voyage par des sentiers plus connus, si mes chiffres ne sont plus d'hier, mais d'avant-hier, et si mes impressions écrites au jour le jour en 1867 n'ont plus en 1872 qu'une bien pâle nouveauté.

Mais je ne saurais rien changer, pour la polir, à cette sorte de virginité rugueuse et incohérente. Les émotions de cette année de guerre et de douleurs ont trop altéré en moi les souvenirs des voyages et des joies! C'est donc le même journal, pour lequel je serais bien heureux d'avoir les mêmes lecteurs.

PÉKIN, YEDDO, SAN-FRANCISCO

I.

CHANG-HAÏ.

Débarquement à Chang-Haï. — Arrêté sur la chasse. — Restaurants variés. — La plaine couverte de cercueils. — Les Jésuites à Zi-Ka-Waï.—Récits de la guerre contre les Rebelles.

Chang-Haï, 6 mars 1867.

Canton et ses pagodes rouges, Hong-Kong et ses palais pleins de thé, toute la Chine méridionale et ses odeurs nauséabondes sont déjà loin de nous. Nous venons de faire trois cent quatre-vingt-dix lieues sur une mer semée de rochers entre le continent et les rivages très-laids de Formose, tout avides de visiter jusqu'au delà de Pékin la Chine du nord, qu'on dit plus sauvage; nous remontons les eaux jaunes du fleuve Bleu, et nous débarquons à Chang-Haï, la voisine de Nankin aux tours de porcelaine, le boulevard des Impériaux contre les Taëpings ou Rebelles, la porte du Yang-Tze-Kiang, pour apprendre les nouvelles suivantes :

1° La chasse vient d'être fermée le 1er mars courant;

2° Le conseil municipal de la concession française s'est déclaré en insurrection complète contre notre consul, qui a été obligé de le mettre sous clef; on songerait même, dit-on, à remplacer les conseillers actuels par des négociants anglais!

Quelle désillusion! n'est-ce pas à renoncer sur l'heure à faire un voyage en Chine! — Nous nous promettons bien d'abord de laisser le conseil municipal chang-haïen discuter jusqu'à extinction de chaleur naturelle sur les bords de son fleuve Bleu; mais quel chagrin nous cause l'arrêté prohibitif du mandarin-préfet! Nous nous étions, depuis tant de mois, « forgé une telle félicité » de faire des coups doubles sur les faisans dorés et les canards-mandarins! Nos fusils étaient prêts; nous voyions déjà nos carniers pleins d'ailes et de queues miroitantes ! Et c'est en un pays aussi perdu, par une telle longitude que les rayons du soleil mettent huit heures à vous parvenir à Paris après nous avoir éveillés, c'est dans ces paysages essentiellement chinois de tous les paravents traditionnels, que nous devons craindre, comme en la plaine Saint-Denis, la gent des gardes champêtres boiteux et des bons gendarmes! Je me vois déjà bel et bien courant à toutes jambes, pour échapper à une escouade de fonctionnaires hurlants du Céleste Empire, vêtus de bleu-azur, la

queue au vent et les babouches embourbées, sans quoi j'aurais grande chance d'être capturé, mené au Yamên, empalé ou passé à l'huile bouillante.

Chang-Haï appartient à tout le monde et n'appartient à personne : il y a concession française, anglaise, américaine; le gouvernement chinois a la bonté de se croire propriétaire du sol, et nous sommes censés, moyennant redevance, n'être que locataires; mais nous y sommes, et je souhaite qu'une fois, par extraordinaire, nous sachions y fonder un comptoir actif, honorable et durable.

Cela m'a fait un sensible plaisir mêlé de surprise, de voir le long du quai, le képi sur l'oreille et le rotin à la main, un brave douanier français, avec une tunique vert foncé et tous les dehors tracassiers de l'inspecteur de l'octroi, aussi martial et aussi autoritaire qu'en son pays natal. Il faut voir comme il sait se faire obéir, beaucoup du regard, mais surtout de la baguette, par la foule grouillante des Chinoises pêcheuses et pécheresses, qui amarrent leurs barques fétides en contravention avec les ordonnances du conseil municipal; à vrai dire, quelle Chine peu poétique, quel Céleste Empire de banlieue!

Aussi, comme vous le pensez bien, à peine entrés à Astor-House, l'hôtel le moins horrible de l'endroit, nous empressons-nous de prendre des informations afin d'en sortir, de gagner Pékin, et la

Mongolie, si c'est possible. Mais, nouveau tracas, le golfe de Pe-Tchi-Li n'est pas encore dégelé, le Peï-ho encore moins, et la route par terre serait interminable. Force nous est donc de patienter en ce lieu qui nous plaît médiocrement, jusqu'à la débâcle des glaces du Nord, que nous souhaitons avec une inexprimable ardeur.

Nous nous mettons donc à parcourir la ville, qui ressemble à tout ce que nous avons déjà vu dans le Céleste Empire; mais l'aspect de la population locale est bien différent de celle du Sud : là les Chinois étaient jaunes, cuivrés, maigres et légèrement vêtus de cotonnades; ici ils nous apparaissent roses comme des poupons et gras comme des bouddahs; de plus, ils sont emmitouflés de quatre et cinq pelisses superposées, doublées de peaux de mouton; un seul homme exhale l'odeur d'un troupeau tout entier. L'économie de leur habillement est celle-ci : une demi-douzaine de gilets sans manches sont recouverts d'une seule houppelande avec des manches extrêmement longues et tombant jusqu'aux genoux. En somme, ils ont l'air d'avoir fort chaud, mais ils ressemblent plutôt à des ballots de laine qu'à des hommes.

Le hasard veut que nous débutions par le quartier des restaurants. Je vous ai déjà parlé des menus chinois, et je me garderai bien d'y revenir; mais ce qui me frappe ici, c'est l'agglomération étonnante

de toutes les castes, depuis la plus pauvre jusqu'à celle des négociants millionnaires, venant bruyamment faire, presque côte à côte, les repas les plus somptueux ou les plus dégoûtants.

Voici, à droite, un restaurant pour les riches; ils sont plus de trois cents, assis quatre par quatre, autour de petites tables ornées de fleurs de papier et de mandarines (oranges); des garçons bien vêtus leur servent, avec mille démonstrations de respect, des compotes verdâtres et gluantes que leurs bâtonnets, je ne sais par quel artifice, font passer des soucoupes craquelées jusqu'à leur vaste et rieuse mâchoire.

La rue parallèle est affectée aux gens de fortune médiocre ; ici pas de palanquins armoriés attendant à la porte ; peu de fleurs, moins de fruits, mais beaucoup plus de tapage — et de tapage chinois ! Plus loin, près de la porte Montauban, est une longue rue dont l'aspect donne une sorte de frisson : c'est là que viennent manger par milliers de pauvres mendiants ayant à peine forme humaine, et presque totalement nus, même par ces temps de neige et de gelée. J'en vois toute une troupe — joyeuse quand même — qui apporte à cinquante autres affamés un vieux chien gonflé, lisse et pourri, tiré de la vase des fossés fétides qui longent la fortification crénelée. Ils ont, eux aussi, des sortes de tables basses ou tabourets, et se font — encore

en cette misère! — des politesses pour s'asseoir autour d'un pareil mets et pour le déguster : ce peuple est si poli!

Quittant ce quartier, qui semble être un fourneau multiple, une gigantesque cuisine de deux kilomètres carrés, nous prenons une ruelle, espérant nous esquiver plus vite vers la campagne; mais nous tombons en un vaste cloaque au milieu de la dernière classe des consommateurs! Entre eux, pas de politesses échangées; pour eux, la chasse n'est pas fermée! une nuée de gibier à deux, quatre, huit, dix et mille pattes, à trompe et à queue, sautille par bandes nomades sur leurs haillons; dès qu'un rayon de soleil réchauffe ces escadrons piquants, rampants et puants, amis et protecteurs de la lèpre et de l'éléphantiasis, les pauvres mendiants font avec leurs dix doigts une chasse acharnée dans tous les replis ténébreux de leurs loques putrides; aussitôt harponné par leurs ongles, vite le gibier est croqué à belles dents et avalé. Je ne puis d'abord le croire, et je me demande si je rêve; mais, sur un parcours d'un kilomètre et demi que nous faisons à grands pas, nos yeux ne voient que ces « hallalis courants » de vermine; nos oreilles n'entendent que les craquements saccadés d'insectes broyés entre des dents de singes; nos cœurs se soulèvent, nous nous sauvons et courons encore. — Dante a-t-il, dans ses cauchemars poétiques, imaginé

un pareil cercle pour ses anges déchus? Et n'est-ce pas un enfer anticipé qu'une ville chinoise ?

En rentrant au logis, nous passons devant le Yamên, résidence du gouverneur local ou Tao-Taï: l'autorité devant, dans l'extrême Orient, ne se manifester que par l'apparat donné aux châtiments, et administrer signifiant punir, la prison est en face de la loge du concierge préfectoral. Le contraste est frappant entre les toits vernissés et bizarres, les portiques de marbre ciselé, les sculptures à jour des murailles ornementées de ce palais, et la cage lugubre où sont entassés plus d'une centaine de délinquants : les barreaux sont des gaules de bambous, laissant entrer librement la neige et la bise; et le balai qui nettoierait ces nouvelles écuries d'Augias n'a jamais été coupé sur les bouleaux de la forêt. C'est donc sur des amas indescriptibles et d'une odeur écœurante que gisent ces malheureux; ils attendent là le décret fantaisiste par lequel ils seront condamnés au supplice du gril, ou de la scie qui les coupera par tranches en commençant par les pieds, ou du puits dans lequel on les suspendra la tête en bas, ou du rasoir auquel sera jointe une fiole de vitriol arrosant les fentes taillées dans leur peau vive.

Chang-Haï, 7 mars 1867.

Les promenades en ville nous ont vite lassés : il faudrait avoir le « cœur pétri dans une argile

étrange » pour avoir même de la curiosité deux jours de suite devant de pareils spectacles. Nous voulons aujourd'hui aller à la campagne; Zi-Ka-Waï est notre but : c'est une petite colonie fondée par les Jésuites, à deux lieues de Chang-Haï. Figurez-vous une plaine sablonneuse, nue et pelée, coupée de plusieurs canaux bourbeux, sans eau à marée basse: par ci, par là, quelques villages dont les huttes misérables ne sont construites qu'en roseaux jaunâtres et en boue; à droite et à gauche du sentier que nous suivons, des centaines et des centaines de cercueils! Dans la Chine septentrionale, il n'y a pas de cimetières, et sur ce sol immense, les cercueils sont disséminés comme les corbeilles de fleurs et les touffes d'arbres dans un parc anglais. Tantôt c'est un champ de choux ou de légumes fins au milieu duquel sont déposées sur le sol, sans plus de précautions, les longues boîtes en bois ciselé; tantôt dans un champ de blé, quatre Chinois défunts semblent jouer aux quatre coins. Ici, il y a des piles de cercueils élevés en pain de sucre; là, ils servent de bancs sous une tonnelle, et voilà sous quels ombrages la brise légère vient féconder les riantes cultures des jardins chinois. C'est pousser bien loin l'amour et le respect de ses ancêtres! Mais de tels sentiments ne doivent-ils pas plutôt s'émousser, quand des gamins jouent gaiement, ainsi que nous pouvons le voir, dans un bosquet où se mêlent

les émanations de l'opium, de l'oignon, du jasmin et de la belle-mère? Et c'est ainsi tout autour de nous, et bien loin encore, nous disent nos compagnons de route. Certes tout cela est fort peu gai. De plus, le vent souffle de l'intérieur, et les ondes atmosphériques nous apportent des bouffées malsaines et délétères qui achèvent d'éteindre en nous toute gaieté, s'il en restait encore.

On nous raconte quelques-unes des bizarreries qu'entraîne cette singulière façon de vénérer les aïeux. Tant que règne à Pékin la même dynastie, ces tombes en plein air doivent s'accumuler sur la surface du sol, et malheur à ceux qui profaneraient en y touchant cet ensemble de menuiserie jadis enluminée, aujourd'hui vermoulue. Mais, l'histoire enseigne qu'à chaque révolution impériale on a fait table rase de ces monuments fragiles. Seulement, comme en Chine on est moins friand que chez nous de tuer un gouvernement, et que trois cents ans se passent — est-ce croyable? — sous le règne de la même race, on enterre moins souvent la population défunte, qui cohabite ainsi plus longtemps avec les vivants.

J'ai le chagrin, malgré la meilleure volonté du monde, de ne pouvoir apprendre, pendant un si court séjour, les quatre-vingt mille caractères chinois qui me faciliteraient la vérification de ce dire, et je ne l'inscris que pour mémoire; mais je puis, avec

tristesse et étonnement, vous assurer que ce culte pour la décentralisation des tombes est actuellement le dernier mais presque insurmontable obstacle à la construction des chemins de fer et des télégraphes en Chine.

La maison Reynolds, de Chang-Haï, avait établi une ligne télégraphique sur un parcours de quelques kilomètres, jusqu'à Wo-Soung, pour annoncer à la ville l'entrée en rivière des malles et des voiliers toujours impatiemment attendus. Eh bien, au bout de quelques jours, le fil a été *coupé* en plus de cinq cents endroits divers ; la coupure avait été faite en *tous* les points où son *ombre* projetée par le soleil levant était tracée sur les cercueils échelonnés dans la plaine ; or ils sont aussi nombreux que chez nous les gerbes de blé au temps de la moisson [1].

Songez donc alors sans effroi au travail des ingénieurs chargés de poser les jalons d'une voie ferrée ! Mais il faut espérer que peu à peu la superstition tombera devant les inventions utilitaires des barbares, et qu'en montrant nettement aux Chinois le nombre de dollars qu'ils pourront gagner grâce à

[1] En mars 1871, le télégraphe sous-marin de Chang-Haï à Hong-Kong vient de relier le nord de la Chine aux Indes et par là au reste du monde. Au moment où l'extrémité nord du fil allait être fixée à terre, le gouvernement chinois s'y opposa formellement, et les Européens furent réduits à installer le bureau télégraphique sur un petit bateau, au milieu de la rivière !

la vapeur et à l'électricité, ils feront quelques expropriations dans leur nécropole immense. Je gagerais volontiers que dès qu'ils auront compris les avantages pécuniaires, ils s'empresseront de déblayer la poussière de leurs ancêtres.

Cependant nous arrivons à Zi-Ka-Waï: les Révérends Pères, vêtus à la chinoise et fumant la longue pipe indigène, nous reçoivent avec la plus aimable cordialité, puis nous promènent pendant deux heures dans leurs écoles.

Il y a trois catégories d'élèves. La première, qui en compte plus de quatre cents, se compose des pauvres petits diables plus ou moins guéris de toutes les variations de la lèpre, recueillis mourants de faim dans les environs, et compris sous la dénomination générale d'orphelins. C'est en Chine, en effet, plus qu'en aucun lieu du monde, qu'on peut à bon droit appeler orphelins des enfants qui ont encore père et mère. A leur arrivée, on les passe à une forte friction de pierre ponce, on les gratte, on les étrille au moral comme au physique, puis leur journée est partagée entre les travaux de l'intelligence et ceux du corps: à droite est la salle où ils apprennent à lire et à écrire; à gauche les ateliers de cordonnerie, de menuiserie, d'imprimerie; ici, ils filent le coton, là, ils le tissent. Bref, les Pères les reçoivent *bruts* à l'âge de cinq ou six ans, et les relancent dans le monde à vingt et vingt-deux

ans, manufacturés et manufacturants. Il y a dans cette série d'écoles un ordre, une activité et une propreté qui font plaisir à voir. C'est vraiment une belle œuvre.

A trois cents mètres de là est un collége d'un rang supérieur: on trie les plus intelligents de l'agglomération des jeunes travailleurs, et on les jette à pieds joints dans la culture des belles lettres — chinoises bien entendu. C'est assurément fort drôle de les entendre à « l'étude », non point ânonner leur texte pour l'apprendre par cœur, mais le hurler à tue-tête. Le silence est défendu; le Révérend Père préside avec calme — et sans devenir sourd — à ce glapissement étourdissant de voix enfantines, et ne gourmande que les paresseux qui trahissent leur répit en ne s'égosillant pas. Cela me rappelle certain village célèbre pour ses cerises, où les propriétaires les font cueillir par de nombreux gamins, à la condition expresse qu'ils ne cesseront un seul instant de siffler : sans de pareilles mesures ceux-ci mangeraient les cerises et nos Chinois dormiraient. Il semble à voir chacun, ouvrant une grande bouche, déclamer sa sentence, que le texte ne doive se graver dans sa mémoire qu'en raison directe du cube des formidables vibrations sonores dont il remplit la salle.

Enfin voici la haute classe : elle se compose d'environ deux cent cinquante grands jeunes gens bien

tenus, aux bonnes manières, à l'air grave. Ce sont messieurs les rhétoriciens, fils des familles riches des mandarins du faubourg Saint-Germain de Chang-Haï, et payant grassement. En faisant ici de fortes et solides études, ils deviendront successivement bacheliers, licenciés, docteurs, puis mandarins, et s'élèveront de bouton en bouton, par-devant la faculté du grand Empire du Milieu. — Que de patience, de force d'âme et de veilles il a fallu aux Pères pour apprendre, de façon à pouvoir les enseigner, non-seulement les règles de prononciation et de peinture des caractères chinois, mais encore l'esprit, les finesses et les idiotismes d'une littérature, d'une poésie et d'une histoire où les légendes baroques et les sentences surannées le disputent à l'ennui des théories de Confucius! Les difficultés ne les ont pas rebutés jusqu'à ce jour, et ils poursuivent avec calme et fermeté ce noble but : au-dessus du niveau des orphelins et des pauvres qui composent presque seuls aujourd'hui la classe susceptible de conversion, introduire peu à peu un élément moral et chrétien dans les rangs des hauts fonctionnaires de l'Empire.

Jusqu'à présent la qualité de chrétien n'a pas été réellement incompatible — aux yeux du gouvernement chinois — avec la dignité de mandarin; mais il n'en est pas moins vrai qu'il est impossible d'être mandarin sans se livrer officiellement à certaines pratiques

idolâtres... Il nous faut espérer du moins que ces futurs dignitaires, une fois parvenus à l'exercice du pouvoir, voudront être plus bienveillants pour nous que leurs devanciers, et ne plus traiter de Barbares ceux qui leur ont appris à lire, à écrire, et à faire le bien.

Cet éternel surnom de Barbare nous fait rire à chaque heure, et pourtant je vous assure que depuis le coup d'œil arrogant du Tao-Taï ou gouverneur qui nous croise dans la rue, entouré d'une pompe brillante, jusqu'au geste du simple coulie qui marchande fièrement pour porter une malle, tout ici révèle contre nous la haine et le mépris. Et quand j'entends parler de tous les exploits passés de nos volontaires pour vaincre les Rebelles, des arsenaux que l'on construit au compte des Impériaux, des canonnières montées par les Européens qu'on pense leur fournir, de l'éducation navale et militaire que nous voulons leur donner, je me demande toujours avec effroi, sous le coup de ma première impression, si nous ne leur donnons pas là des verges... pour nous battre.

Certes nous ne méritons pas une pareille désillusion, après les sacrifices qu'ont faits les armes françaises pour combattre les Rebelles et la piraterie! Qui pourrait jamais oublier, en effet, en foulant cette terre, le nom de l'amiral Protêt, qui trouva la mort au milieu de son triomphe le 17 mai 1862?

Commandant en chef la division de Chine, et défendant le gouvernement chinois contre les Rebelles, il venait de sauver Chang-Haï bloqué par eux et les attaquait dans la ville fortifiée de Nekiao. Au moment où le brave amiral lançait avec une indicible ardeur les colonnes d'assaut commandées par le comte d'Harcourt, il recevait un biscaïen en pleine poitrine, et tombait entre les bras du lieutenant Desvarannes.

Qui aussi ne rendrait hommage aux longs et valeureux efforts de deux Français, les lieutenants de vaisseau Giquel et d'Aiguebelle, dont tous parlent ici et dont les journaux vous ont raconté l'histoire? Outre les combats livrés par leur corps franco-chinois, les Impériaux devront à ces deux hommes de cœur, de science et d'énergie, des arsenaux et des chantiers qu'ils construisent sur une grande échelle à Fou-Chao : avant cinq ans ils auront lancé quatorze canonnières et formé non-seulement des ouvriers et des ingénieurs indigènes, mais des équipages capables de manœuvrer des vapeurs. Bref, c'est l'armement à l'européenne de toute une marine impériale pour laquelle le gouvernement fait de fabuleuses dépenses.

Chang-Haï a été dans ces dernières années le théâtre sanglant des incursions et du pillage des Rebelles. De Zi-Ka-Waï, que nous venons de visiter, les Jésuites ont dû se sauver dans la ville avec tout

leur jeune troupeau; mais les hordes des Rebelles arrivaient si vite, qu'un des Pères, entouré d'une centaine d'enfants, fut massacré avant de pouvoir gagner les murs. Chang-Haï à cette époque comptait, paraît-il, près de deux millions d'habitants, précisément le triple de sa population actuelle. Lors de l'attaque formidable d'il y a sept ans, ce fut un spectacle étrange : les habitants des campagnes venaient chaque nuit par milliers se réfugier dans la ville, et nos Européens avaient trouvé là une spéculation bien plus lucrative que celle des thés et des soies : ils bâtirent d'immenses casernes en bois où ils empilaient comme des sardines tous les Chinois immigrants, auxquels la peur faisait payer chaque jour et par famille jusqu'à cent et deux cents francs. On exécutait alors en Chine des merveilles, et, à entendre nos compagnons, témoins oculaires, des merveilles de politique, d'argent et de bravoure.

La situation était étrange. Vous vous souvenez en effet que nos forces alliées faisaient à la fois la guerre aux Impériaux et à leurs plus grands ennemis, les Rebelles : tandis que nous luttions avec acharnement, en payant chèrement nos succès, contre les armées de l'Empereur à Ta-Kou, au Peï-Ho et à Pékin, Chang-Haï, bloqué du côté de la terre, se défendait non sans angoisse contre les hordes de plus de cent mille pillards prétendant faire la guerre à la cour de Pékin et remplacer la dynastie des Tsing par

celle des Wang. Tel était leur but en théorie : mais, à vrai dire, l'insurrection n'était qu'un prétexte à la plus vaste entreprise de rapine qui ait jamais été organisée depuis Attila. Un fait curieux s'ajoutait encore à la bizarrerie des belligérants. Les Rebelles, qui n'étaient pas chrétiens du tout, combattaient bien haut au nom du Christ, et avec tant d'assurance, que certains Européens des côtes, dont la bonne foi pourtant me paraît douteuse, leur prêtèrent assistance : sous le nom de « caisses de Bibles », ils faisaient passer aux Rebelles des caisses de revolvers, et l'on dit même que l'on trouva dans des maisons passant pour respectables des ballots avec l'étiquette de « parapluies » miraculeusement convertis en carabines rayées. Il va sans dire que bon nombre d'aventuriers barbares avaient passé dans les hordes rebelles et y faisaient de grandes fortunes.

Et cela se passait encore après la prise de Pékin, après les traités de 1860, après l'installation dans la capitale, le 25 mars 1861, des ministres de France et d'Angleterre. Ce n'était donc pas assez d'avoir battu sur toute la ligne les armées de l'empereur Hien-Foung, et envahi en une campagne brillante et hardie le cœur du plus vaste empire du monde; il fallait désormais ne songer qu'à une seule chose : relever et affermir le vaincu tout en l'intimidant. Car si l'anarchie continuait à miner

quatre cents millions d'âmes, que devenaient les garanties de nos victoires ? Reconstituer l'empire, de l'ordre nouveau faire naître un commerce régulier et des relations durables, tel était le but évident auquel tendaient nos efforts, et, grâce à l'esprit de conciliation de nos ministres, rien ne fut négligé pour la création et la protection des corps francs anglo et gallo-chinois, destinés au service de l'Empereur.

Ces corps improvisés sont un mélange singulier de braves et de loyaux officiers, d'aventuriers, de coquins, de voleurs, de soldats chinois de l'Empereur que leurs nouveaux chefs ont longtemps combattus, et vaincus la veille encore. Le Chinois n'est pas absolument et essentiellement lâche : s'il avait fui souvent devant une poignée d'hommes, c'est que les mandarins lui en avaient donné l'exemple. Sous la conduite des Européens, il allait faire des prodiges dans la guerre civile qui déchirait l'Empire.

Le commencement de cette guerre n'est qu'une aventure : Ward, un Américain qui, dit-on, a couru le monde en faisant tous les métiers excepté les bons, un des héros de la trop fameuse campagne de Walker au Mexique et au Nicaragua, un « regular rowdy », fait un compromis avec les autorités chinoises, municipales et provinciales, de Chang-Haï, réunit cinq mille indigènes et quelques centaines d'hommes qui sont la lie de toutes les nations, et, moyennant près

de trois cent mille francs, voilà le premier champion du grand parti de l'ordre et de l'Empereur. Il acquiert vite une étonnante popularité. Habillé en Chinois, ayant épousé une Chinoise, se battant comme un lion, il chasse haut la main tous les Rebelles des environs de Chang-Haï, prend Ning-Po, appuyé cette fois par nos forces navales; après sept mois de campagne et vingt-cinq combats victorieux, qui font donner à la vaillante troupe américo-chinoise le surnom, bien empreint du cachet typique des deux peuples, « the ever victorious army [1] », il meurt frappé d'une balle, en montant à l'assaut du mur de terre d'un village. Son indomptable bravoure lui fit pardonner la première partie de sa vie; il avait pu donner de l'enthousiasme aux Chinois, maîtriser ses officiers, et rendre honorable un groupe d'hommes qui, en tout autre pays, n'eût été que gibier de potence. Le sauveur de deux provinces, qui avait su vaincre, avait su mourir.

C'en est assez pour éblouir les mandarins, leur donner une confiance idolâtre dans des chefs barbares, les encourager à la création de nouveaux corps. Désormais donc, ce ne seront plus les autorités locales menacées et luttant *pro domo sua*, qui seules prendront sur elles de tenter l'aventure : c'est la cour de Pékin qui va consacrer des millions à la répression des Rebelles.

[1] L'armée éternellement victorieuse.

Le corps de Ward est alors commandé par un aûtre aventurier, nommé Burgevine. Celui-ci commence par se faire battre, ce que les mandarins ne lui pardonnent pas : aussitôt surviennent les difficultés d'argent et de solde : pris entre des troupes qui murmurent avec raison parce qu'on ne les paye pas, et les banquiers chinois du gouvernement de Pékin qui lui refusent les sommes dues, il finit par entrer dans une colère folle, et soufflette les banquiers Za-Kee à Chang-Haï. Cette violence lui fait perdre son commandement et ses deux cent mille francs d'appointements : il va à Pékin, les réclame, et sur un refus passe aux Rebelles ! Sa fin est lamentable : fait prisonnier près d'Amoy, il est transporté dans l'intérieur, enfermé dans une cage portative de bambou, et en passant une rivière, la cage, soit par hasard, soit par un fait exprès, tombe à l'eau, et il se noie.

Un homme alors s'est offert à la cause impériale, plein de vertu et de courage; il n'est pas venu guerroyer pour faire sa fortune, mais il a vu son devoir dans cette nouvelle carrière : il y a apporté toute la grandeur de ses vues, et toute la pureté de son caractère. Travaillant seize heures par jour, dominant par son exemple aussi bien les six mille Chinois que les nouveaux officiers dont il s'entoure, transformant en quelques semaines l'esprit de ses troupes, il est arrivé comme un héros pour termi-

ner brillamment par trente-sept succès une lutte inégale. Cet homme c'est Gordon : son nom a emporté l'admiration de tous, et il ne faut parcourir que peu de jours ces contrées où furent ses champs de bataille, pour trouver dans toutes les bouches des paroles de vénération en l'honneur du brave officier de l'armée anglaise.

Sous lui, ce qui n'a été qu'aventure auparavant devient stratégie, et à une bande de pillards succède une armée presque régulière. Avec cette armée il reprend successivement toutes les villes qu'a désolées l'invasion des Rebelles, cette hydre toujours renaissante : à chaque combat, le premier sur la brèche, il est comme le coin fait pour pénétrer hardiment jusqu'au cœur de la Chine et y détruire l'ennemi social. Seul il fait tout, et fraye, en avant-garde, la route aux armées impériales d'environ cent mille hommes, qui ne se battent guère et qui le suivent surtout pour la parade.

Pendant trois mois pourtant et au plus fort de l'action, sa marche victorieuse est soudainement interrompue. Il a pris Sou-Chao et fait prisonniers vingt-trois mille Rebelles : il les cantonne dans une province éloignée, et garde seulement une cinquantaine de leurs chefs en otage. Mais pendant une reconnaissance qu'il pousse dans la province de Che-Kiang, le mandarin Li-Fou-Taï, qui commande

la grande armée impériale, les fait tous massacrer par perfidie.

Dès qu'il apprend ce crime, Gordon quitte le camp. L'Empereur de la Chine lui envoie des messagers; tous tendent les bras vers lui comme vers un sauveur: devant cet appel unanime et suppliant, quoique blessé dans son honneur, il cède, revient, repousse encore une fois les hordes (1864); et après avoir refusé deux millions que lui offre l'Empereur pour avoir défendu sa cause, il retourne en Angleterre plus pauvre qu'il n'en est parti, pour y refuser aussi les honneurs dont la Reine veut le combler, et pour continuer, comme lieutenant-colonel dans le corps des ingénieurs de l'armée, des travaux qu'il n'a interrompus que par des fatigues, des victoires et des douleurs.

Tels sont les récits que nous font nos aimables compagnons en nous promenant dans la campagne de Chang-Haï, où vingt fois gronda sous leurs yeux une terrible fusillade. Qui sait si le temps n'est pas proche où il faudra recommencer à faire ici la seule diplomatie qui soit peut-être efficace sur l'Empire du Milieu: celle des coups de canon?

Mais, pour l'heure actuelle, nos navires de guerre dorment encore paisibles sur leurs ancres, dans les eaux du fleuve Bleu. La jolie corvette le *Primauguet*, commandant Bochet, et l'aviso le *Déroulède*, com-

mandant Richy, nous offrent comme une parcelle bien-aimée de la terre de France; aussi pendant près d'une semaine, qui sans cela nous eût paru un grand mois, passons-nous un temps délicieux dans des causeries toutes françaises, au coin du feu, et vraiment en famille!

II.

TIEN-TSIN.

Débâcle des glaces du Pe-Tchi-Li et du Peï-Ho. — Bonne rencontre à Tche-Fou. — Notre navire s'échoue sur la barre du Peï-Ho. — Les forts de Ta-Kou. — La pagode des traités. — Une revue de cavalerie tartare.

13 mars, mer Jaune, à bord du *Sze-Chuen*.

La bonne nouvelle est arrivée! Une jonque bruyante, tirant mille pétards, est entrée cette nuit en rivière, annonçant que la blanche nappe de glace s'est craquelée, que la débâcle générale est certaine, que le golfe de Pe-Tchi-Li et le Peï-Ho, après quatre mois d'emprisonnement, sont rendus à la liberté. Nous sommes dans la joie: vite, nous courons au quai, sachant que plusieurs navires tout chargés sont aussi impatients que nous : voilà déjà le *Sze-Chuen* qui chauffe; et nous de mettre les malles sur des coulies, de les faire galoper jusqu'à bord, d'y sauter aussi, et de partir enchantés pour Tien-Tsin et pour Pékin.

Nous avons, je crois, toutes les bonnes chances. Car ce n'est point seuls et au hasard que nous allons tenter la route vers la grande capitale, mais avec des compagnons aimables qui sont déjà nos amis.

Depuis Hong-Kong en effet nous nous sommes liés intimement avec le voyageur le plus cordial, le plus gai, le plus instruit que nous ayons encore rencontré, M. James Porter, « commissioner » des douanes impériales chinoises. Il nous promet de nous guider, de nous faire voir toutes les choses curieuses, de parler chinois pour nous et de nous faire respecter au besoin au nom du gouvernement de Sa Céleste Majesté, au service de laquelle il est un haut fonctionnaire. En outre, à Chang-Haï, nous avons connu, sur le *Pelorus*, corvette anglaise, un brave chapelain que nous avons adjoint à notre joviale colonne, non pour prêcher — dans le désert de Mongolie — mais pour photographier les sites qui nous frapperont le plus. Le révérend Parkyn, jeune, ardent, spirituel, a déjà cultivé son art photographique sous toutes les latitudes, dans des pérégrinations qu'il nous raconte avec une verve charmante. Telle est la composition nouvelle de notre groupe voyageur. Le bord d'ailleurs nous offre encore un ami des aventures lointaines, M. Buissonnet, instruit et audacieux Français qui a fait plusieurs fois le voyage de Pékin à Paris par la Sibérie, et qui, avec une rare modestie, parle de cette route étrange comme d'une chose toute simple; de plus il a navigué sur le fleuve Amour — que je l'envie ! ! — pendant plus de trois mille kilomètres !

Le *Sze-Chuen* est un joli navire construit aux États-Unis, long et effilé, muni d'une simple « beam engine » à multiplicateur de deux cent cinquante chevaux ; il compte sept cents tonneaux nominaux ; les cabines et le carré sont construits sur le pont : il y règne donc une clarté parfaite, et un calorifère hydraulique nous donne une température à souhait, tandis que le vent du nord soulève la mer et nous fait rouler sous les lames avec une vertigineuse agilité. Mais qu'importe ! les milles s'ajoutent aux milles, nous longeons la côte abrupte et pelée, nous doublons Kin-Toan, Chao-Weï-Chan, Chun-Tang et Ta-Ching-Chan, tous points aussi riants que leurs noms sont euphoniques.

15 mars, Tche-fou.

Nous jetons l'ancre en rade, prenons un sampang manœuvrant à la godille et allons au port. Là, plus de trois cents jonques alignées présentent fièrement leurs gaillards d'arrière avec un cachet de marine du moyen âge; une population de cinq à six mille portefaix de tout âge et de tout sexe travaille un peu et hurle beaucoup, en chargeant et en déchargeant de fort légers fardeaux par d'innombrables passerelles. Le village en lui-même est le plus abominable trou qui se puisse imaginer, et je renonce absolument à vous en parler, tant il ressemble au quartier insecticide de Chang-Haï. Mais

il faut pourtant prononcer le nom de Tche-Fou avec respect commercialement parlant, car nous y apportons force caisses d'opium qui partent de là en brouettes, — et souvent en brouettes à voiles, — pour faire les délices des vicieux fumeurs que recèlent les vertueuses campagnes de l'Empire ; lesdites brouettes reviennent, si le vent est favorable, avec d'immenses quantités de haricots et de graines oléagineuses, dont les jonques se chargent pour les échelonner dans la série interminable des ports de la côte méridionale. Tout ce trafic est consigné dans une pauvre maisonnette, un vrai corps de garde avec un poêle chauffé au rouge, où tiennent tristement garnison les employés de Sa Majesté Impériale; voici en quatre lignes le résumé (1866) des brillants échanges faits en ce misérable village de boue pendant les douze derniers mois.

Importations . . . . 48,000,000 fr.
Exportations . . . . 19,000,000 »

Mouvement du port, 994 navires, jaugeant 347,782 tonneaux.

Recettes de la douane chinoise, 2,584,000 fr.

Après une longue promenade, nous étions à nous réchauffer et à causer avec un aimable Français, M. de Champs[1], dans les bureaux de la douane,

[1] M. de Champs accompagna depuis comme second secrétaire

quand nos yeux découvrent soudain, au milieu de la forêt des mâts de jonques, une « flamme » de guerre portant nos couleurs. A vrai dire, il n'y avait de guerrier que la « flamme » ; car le *Mirage* est une ancienne citerne de l'escadre convertie en goëlette, comptant cent dix tonneaux, vingt hommes d'équipage et deux canons ; mais de ces pièces, il en est une qui est logée à terre, car lorsqu'elles sont toutes deux sur le « Mirage » il n'y a plus de place pour les hommes. Nos cœurs furent remplis de joie en apprenant que la goëlette avait à son bord un ami du duc de Penthièvre, le jeune comte de Chabannes, fils de l'amiral. Nous n'avons pas tardé à le rejoindre, et à deviser longuement avec lui. Frappé d'une balle dans la jambe, au combat de la Pagode en Corée, ce brave officier était encore bien loin d'être guéri, et portait la trace de longues souffrances ; mais il fut plein d'entrain, ce soir-là, en nous donnant à dîner sur le « Mirage », car notre malle lui apportait deux bonnes nouvelles : le matelot qui l'avait ramassé et sauvé sous une pluie de balles avait reçu la croix ; et au dessert nous ouvrîmes un paquet adressé à Chabannes, qui contenait ses épaulettes de lieutenant de vaisseau. Vous pensez si la gaieté fut gauloise, et si chacun avait oublié ses douleurs, l'officier

l'ambassade fameuse de M. Burlingame et de ses mandarins en Amérique et en Europe.

celle de la balle coréenne, et l'exilé celle de la patrie absente, puisqu'il était à bord d'une humble barque, mais d'une barque française !

16 mars, golfe de Pe-Tchi-Li, sur la barre du *Peï-Ho*, à bord du *Sze-Chuen*.

Hier soir, par une mer tourmentée, le *Sze-Chuen* était inondé sous les lames; ce matin, bien avant que nous vissions la terre, le pont était couvert de près d'un pouce de sable blanc que la bise nous apportait du désert en nuages épais ; ainsi se terminait d'une façon désagréable une heureuse traversée de trois cent quatre-vingts lieues.

Accostant dès l'aube la barque d'un pilote qui croise en zigzag, nous voulons nous renseigner au juste sur notre situation; mais l'excellent homme, de l'air le plus doux du monde, nous affirme qu'il ne sait trop lui-même où nous sommes. Nous lançons alors, par une *brume sablonneuse* d'une intensité extraordinaire, trois canots avec des sondes, pour reconnaître la barre du *Peï-Ho*, dont nous devons être tout près. Soins inutiles ! nous entendons soudain le bruit d'un frottement pénible : une longue secousse ébranle notre steamer effilé ; un coup de barre hasardé nous fait aller à gauche, et nous sommes bel et bien échoués sur les sables gluants : la marée baisse, nous n'avons qu'une seule chose à faire: attendre avec patience, en regardant de nombreux

Chinois pêcher avec des cormorans; les ingénieux naturels mettent un anneau au cou de cet aimable oiseau, qui plonge, prend le poisson et ne peut l'avaler; sans se lasser jamais, il rapporte à son maître de magnifiques rougets que celui-ci n'a plus qu'à tirer par la queue hors du bec de « l'oiseau emmanché d'un long col ».

18 mars. Encore sur la barre du *Pei-Ho*.

Semblable à un bélier qui charge tête baissée contre une muraille, et qui prend son élan à plusieurs reprises, le *Sze-Chuen* a fait de vains efforts. Grâce au ciel, l'atmosphère est calme, et aucun grand frais ne s'annonce vers l'est, sans quoi les lames en déferlant sur la barre et.... sur nous, qui y sommes embourbés, briseraient en mille pièces notre pauvre navire. Nous avons du reste des compagnons d'infortune, car trois voiliers et deux vapeurs sont à notre droite dans une situation aussi critique que la nôtre. Mais faire passer un navire qui cale treize pieds d'eau, là où, à marée haute, nous n'en trouvons que onze, c'est un problème qui rappelle la parabole du chameau et de l'aiguille : notre jeune capitaine yankee ne doute pourtant de rien, et cinq fois il nous lance à toute vapeur sur cette *banquette irlandaise* d'un nouveau genre; cinq fois, après des soubresauts inouïs, après une lutte désespérée sous trente-cinq livres de pression, il fait machine en

arrière, décolle et dégage le *Sze-Chuen*, en disant toujours : « Ce n'est que de la boue, nous devrions la couper comme du gâteau. » Mais ce raisonnement nous mène droit à la sixième épreuve : nous nous précipitons sur cette boue avec rage ; outre la force de notre machine exaspérée, toute notre toile est dessus, nous nous cramponnons de toutes nos forces à des ancres et à des grelins jetés en avant dans les sables, si bien que notre salamandre serpente dans la vase, se traînant, boitant, hésitant, reglissant, et vacillant ! Mais enfin un grelin casse, tout l'attirail s'incline, nos forces s'éteignent, un foc s'envole, la machine devient impuissante, et du coup nous sommes vissés sur la barre.

Il faut alors avoir recours au grand moyen : par bonheur le temps s'est éclairci ; de terre, on aperçoit nos signaux, et des chalands viennent se ranger le long du bord pour nous alléger de nôtre cargaison de l'avant. Alors, vers midi seulement, trouvant douze pieds et demi à la sonde, nous tentons l'essai décisif ; avec une forte pression nous virons sur un grelin pour nous éviter le cap au nord-ouest ; l'impulsion est bonne, la boue est moins dure, tribord la barre ! et nous sommes sauvés ! Nous entrons avec une vitesse de dix milles dans la passe des forts de Ta-Kou, disant adieu avec pitié à nos cinq compagnons d'échouage qui, malgré tous leurs efforts, restent immobiles comme des

bouées ! Décidément notre capitaine est hardi : c'est lui du reste qui dernièrement, par une nuit noire, coupa en deux « l'Express », un grand vapeur courant de Chang-Haï à Ning-Po. — Dans les cas d'abordage, les Américains excellent à être celui qui coupe et ne sombre pas.

Nous franchissons avec émotion l'entrée du Peï-Ho. Que de tristes souvenirs sont attachés à ce lieu ! L'entrée est très-étroite et défendue à droite et à gauche par des bastions qui furent formidables et qui aujourd'hui ne sont qu'à moitié démolis. Le plus grand bastion, ou le fort du Sud, est sur la rive droite du fleuve ; il a trois cavaliers, un au centre et deux à chaque extrémité ; le fort lui-même est fait de « torchis » et les cavaliers, de pieux fichés en terre, amarrés fortement ensemble et recouverts de boue. L'extrémité nord touche au fleuve ; l'autre extrémité est à cinq cents mètres plus loin, au sud-sud-ouest ; le fort Nord, sur la rive gauche, enfile tous les abords du fort Sud ; il a deux cavaliers au sud-est, et le passage entre ces deux colonnes de la porte fluviale n'est que de deux cents mètres. Là furent livrés trois combats entre nos forces et celles des Impériaux : le premier en mai 1858, le second en juin 1859, le troisième le 25 juin 1860.

Nos cœurs se serrèrent à la vue de cette plage vaseuse, où, à la seconde attaque, furent engloutis tant de braves marins ; c'est là le plus sombre épisode

de l'histoire de nos campagnes en Chine ; les canonnières avaient franchi la barre qui nous retenait tout à l'heure; mais quand elles arrivèrent sous le feu des forts, elles furent criblées de boulets; par contre, elles ne faisaient que peu de ravages dans les solides remparts de boue qui dominaient ces rives plates et marécageuses. Le désastre était certain, mais les alliés combattirent avec héroïsme jusqu'à la dernière heure plutôt que de fuir. Trois canonnières s'échouent et se perdent; trois détachements débarquent pour monter à l'assaut; les malheureux enfoncent jusqu'à la ceinture dans les boues fétides qui couvrent les longues lagunes en avant des forts; en se débattant, ils sont bientôt engloutis jusqu'aux épaules, et les Chinois, accourus sur les bords de la terre ferme, les déciment par les flèches, les balles et la mitraille. Vient le soir, et la marée montante couvre d'un même linceul les morts, les blessés et les vivants.

Un an plus tard, l'orgueil des Chinois si gonflé par cette facile victoire devait être justement abaissé quand nos canons éteignirent les feux de leurs forts, brisèrent leurs estacades, et anéantirent les formidables moyens de défense qu'ils avaient dès longtemps et si fièrement préparés.

Un ouragan commence au moment où nous pénétrons dans l'intérieur des terres, en remontant le cours brusquement sinueux du Peï-Ho. Rien en ce

monde d'affreux comme ces rives : un désert de sable que le vent soulève par nuages et dont les tourbillons nous aveuglent, un désert où, dans les éclaircies, nous n'apercevons que des tombeaux sous la forme de milliers de petits mamelons de terre jaunâtre, semblables aux huttes des Mormons.

La monotonie n'est rompue de distance en distance que par des salines étagées, se confondant dans la teinte uniforme d'un paysage qui est tout sable, tout sel, tout poussière et tout cendres.

Après deux heures de navigation nous arrivons à des contrées moins désolées; des arbres apparaissent au milieu d'une campagne qui semble un peu cultivée; nous voyons même bientôt une charrue traînée par deux hommes : évidemment nous rentrons dans la civilisation. Voici les villages de Ko-Kou, Tong-Kou, Chieng-Chia, et la route de Pe-Tang sur le Petang-Ho! Leurs habitants sortent de huttes basses faites de boue et de feuilles, et nous rions de bon cœur en voyant les femmes vêtues de houppelandes écarlate; des jonques nombreuses sont encore en plein champ, alignées dans des docks où les Chinois les gardent pendant l'hiver à sec et à l'abri des glaces. Plût au ciel que les esquifs chinois fussent tous encore déposés et en repos dans les terres labourables! Mais déjà des groupes d'une dizaine de jonques naviguent de front et côte à côte dans cette étroite rivière; ne profitant que de la

marée montante, elles se contentent de faire quatorze lieues en quinze jours : mais comme nous préférons une autre allure, nos imprécations pleuvent comme grêle sur les innombrables impedimenta que nous offrent en rivière ces barques dignes du temps de Mérovée ; dans presque tous les tournants difficiles, nous apercevons en travers une jonque dont l'équipage ahuri par notre sifflet perd la tête et hurle au lieu de se garer. Sur un espace de sept à huit cents mètres nous en rasons un groupe d'une quarantaine, se heurtant, s'échouant, se brisant, grâce au désordre indicible dans lequel les jette notre venue subite. Seuls deux navires nous laissent passer avec une rare placidité : ce sont le « John and Henry » et le « Sun Lee », pris ici par les glaces en novembre dernier et condamnés par la gelée à cinq mois de prison : ils étaient chargés de thés qui, sortis de la cale en désespoir de cause, devinrent thés de caravane, et partirent à dos d'âne d'abord, puis sur des chameaux, par Kiakta pour Saint-Pétersbourg. Les amateurs ne les trouveront que meilleurs !

Quant à nous, nous faisons à cette heure une navigation vraiment extraordinaire ; car nous sommes sur un navire qui a doublé le cap Horn, et qui est construit pour la grosse mer ; mais c'est dans une rivière de septième ordre que nous barbotons. Pendant plus de cent kilomètres notre marche est pleine

d'émotions dans des tournants et des coudes d'une brusquerie inouïe. Tantôt nous nous trouvons jetés par le courant contre une rive, et notre hélice s'y débat dans les herbes et la boue ; tantôt, et cela vingt fois, pour doubler les angles les plus aigus, nous envoyons à terre un canot avec six hommes : ils attachent au plus vigoureux pommier du voisinage un câble qui nous aide à pivoter sans échouer. Mais de telles manœuvres comportent mille accidents : une fois, c'est le pommier qui vient à nous avec toutes ses racines ; une autre fois notre beaupré entre dans une maison trop rapprochée de la rive ; enfin nos malheureux matelots en sautant à terre à la recherche d'un arbre, sont presque constamment forcés de se jeter dans la vase jusqu'aux aisselles. Le parcours que nous faisons ne peut s'interrompre : mouiller à la nuit tombante en un pareil courant serait plus imprudent que de naviguer même à l'aveuglette, à cause des jonques qui montent et qui descendent. Bien tard dans la nuit nous arrivons au quai de Tien-Tsin.

Tien-Tsin, 19 mars.

Dès le matin, nous parcourons les rives presque désertes de la concession européenne. Si l'on est vraiment en Chine en considérant les longues queues de cheveux qui pendent sur le dos des naturels, on peut aussi se croire en un camp français,

en lisant encore sur les murs ces traces du passage de nos troupes : État-major de la place. — Cantine du 101ᵉ. — Logement de l'officier payeur. Mais nos amis nous emmènent bien vite dans la campagne, une mer de sable, pour visiter les lieux que la guerre a rendus célèbres.

C'est dans cette plaine en effet qu'était campée l'armée chinoise : nous longeons là une muraille de boue qu'avait construite le général en chef San-Ko-Lin-Sin, et qui est restée baptisée du nom de San-Ko-Lin-Sin-Folie. A Siam et à Canton nous avons déjà vu le même terme caractériser la folle mais patriotique tentative de défense des indigènes contre les envahisseurs. Nous ne pouvons nous empêcher de sourire devant ce vrai paravent de deux lieues de long auquel s'était confiée la jactance chinoise.

Plus loin, nous visitons la pagode de Haï-Kouan-Tzeou, où fut signé le traité de 1858. C'est un fouillis de petits temples à toits courbés et à fenêtres de papier : des sacs de blé sur lesquels jouent des rats sont empilés aujourd'hui autour de la table illustrée par la fameuse cérémonie de la signature, et dans la salle où il fut décidé du destin du Céleste Empire. Est-ce un symbole de la religion avec laquelle sera observé le traité ?

Dans la plaine qui nous environne nous voyons bientôt s'élever des nuages réguliers de poussière :

nous braquons nos lunettes et distinguons des mouvements de troupes. Une curiosité bien naturelle nous porte de ce côté ; c'est une revue des régiments impériaux. Là huit à neuf cents cavaliers mongols, montés sur de petits poneys à poil d'ours que l'on a pris au laço dans les troupeaux sauvages des steppes, exécutent gaillardement le : « Par peloton rompez les escadrons ! » L'étrier très-court, la selle très-haute, ils se tiennent pour ainsi dire debout sur ces rats qui galopent ventre à terre, et ils ne les cravachent qu'avec leurs queues de cheveux tressés : les régiments se composent de vingt-trois pelotons de quarante-quatre hommes chacun ; une confusion inextricable de boutons coloriés aux nuances de l'arc-en-ciel dénote le grade ; la moustache est martiale, mais la longue robe de chambre, qui recouvre même les éperons, n'a rien de guerrier. Bref, il est impossible de rien voir de plus bouffon exécuté avec plus de sérieux : la charge est étourdissante. Mais, si la galopade a encore un aspect étrange et sauvage, si tous ces escadrons de Fils du Ciel ont un cachet diabolique dans leur ensemble, ce ne sont cependant plus les Tartares de jadis aux lances et aux arcs bariolés ; ils sont parfaitement armés de bons sabres anglais et de revolvers américains.

Ils ont, grâce à cet armement, une outrecuidance dont rien ne peut donner une idée. Pour moi, qui

ne saurais être compétent en cette matière, je demeure pourtant fermement convaincu que, s'ils nous provoquaient, nous marcherions d'un pas aussi ferme que par le passé jusqu'au cœur de l'Empire.

Mais l'heure est aux conquêtes pacifiques, et nous pouvons constater que les chiffres du commerce dont Tien-Tsin est le pivot, sont assurément encourageants pour l'avenir. Tien-Tsin en effet est non-seulement le port le plus proche de la capitale et de la résidence de l'Empereur, mais par sa communication avec le grand canal, qui est lui-même l'artère de quatre provinces de l'intérieur, ce comptoir est bien fait pour fixer l'attention de nos grandes maisons de commerce. Le relevé de la douane y a donné en 1866 :

IMPORTATIONS.	Cotons. . . fr.	36,000,000
	Opium.	46,000,000
	Lainages. . . .	6,900,000
	Total. . . fr.	88,900,000
EXPORTATIONS.		20,000,000

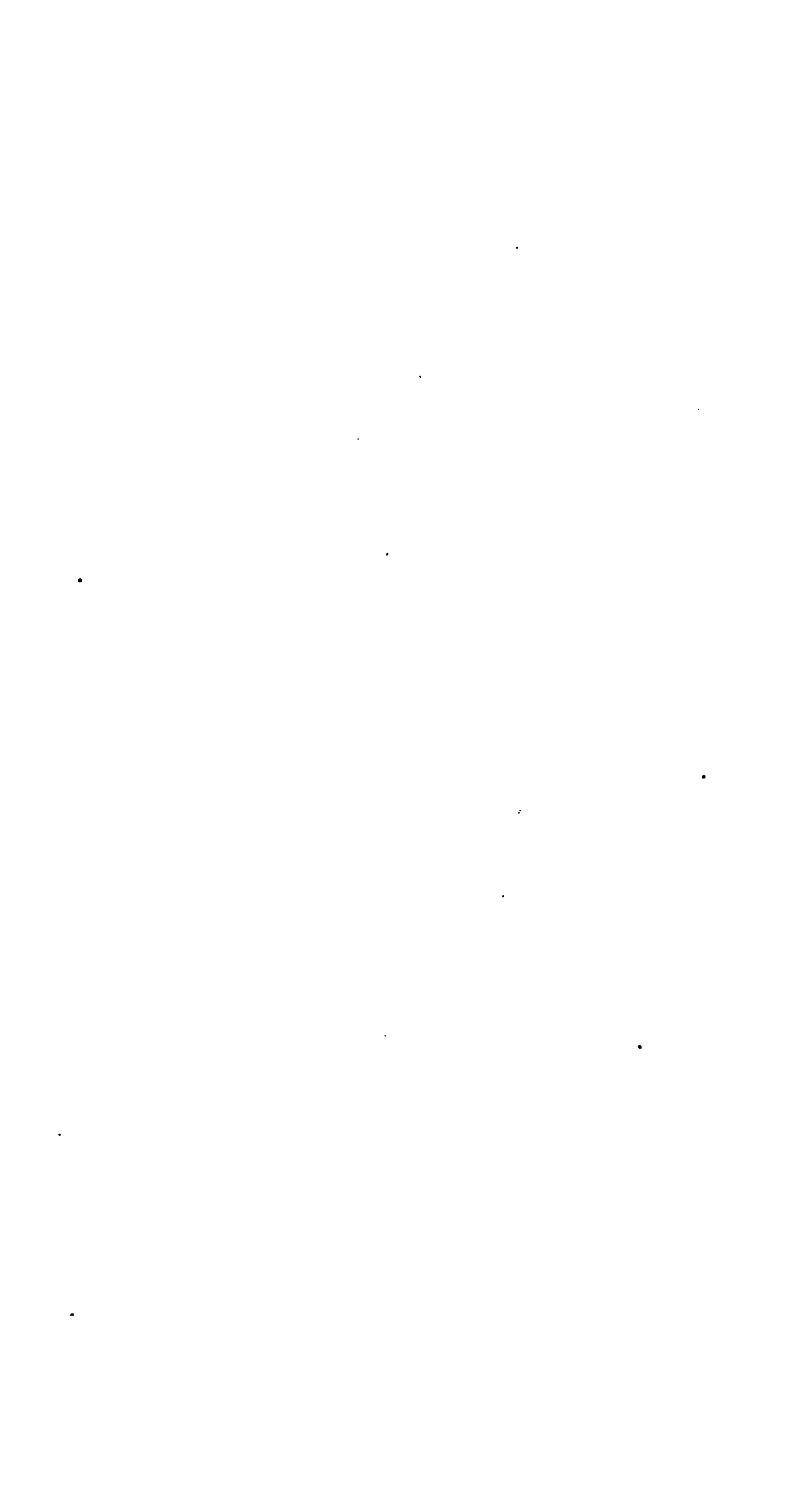
Mouvement du port : 592 navires jaugeant 178,518 tonneaux.

La ville chinoise compte environ quatre cent

mille habitants, et les résidents étrangers sont au nombre de cent douze, dont dix français.

Seize grandes maisons de commerce appelées « Hongs » centralisent les fortes opérations ; c'est un gros regret pour nous de n'en point voir une seule qui soit française.





III.

PÉKIN.

Route de Tien-Tsin à Pékin par terre. — Les murs grandioses de la capitale. — Aspect des rues, des palais et des ruines. — Les cerfs-volants. — Le champ des exécutions. — Le Pont des mendiants. — Les légations. — Service des douanes maritimes impériales chinoises dirigées par M. Hart. — Quelques chiffres sur le commerce de la Chine avec le reste du monde.

Pékin, 21 mars 1867.

Nous venons d'arriver dans la céleste capitale de l'Empire du Milieu, et je veux vous raconter à la hâte notre rapide voyage de trois jours.

Nous sommes partis de Tien-Tsin le 19 avril dans l'après-midi : notre petite caravane était composée de sept charrettes chinoises, attelées chacune de deux mules, et nous avons fait deux cent quatre-vingt-deux « li », c'est-à-dire cent soixante-quatorze kilomètres, sans qu'aucun de nous puisse dire quelle espèce de pays nous avons traversé : les rafales incessantes d'une poussière épaisse nous ont à la lettre aveuglés, et pour ma part je n'ai absolument rien vu, sinon un désert de sable.

3.

C'est une singulière construction que celle d'une charrette chinoise : une sorte de civière de toile bleue repose comme un château branlant sur un essieu long de moins d'un mètre, et sur deux roues grossières ; on ne peut ni s'y coucher, car elle est trop courte, ni y mettre une banquette pour s'asseoir, car elle est trop basse. En revanche, c'est un véhicule fort léger et qui passe partout. Je m'y blottis de mon mieux, grâce à un sac de son qui fera office de ressort : quant à mon muletier, il prend place sur le brancard de gauche, et saute à terre à chaque instant pour harceler bruyamment, même cruellement, mon attelage ; la mule de volée n'obéit guère qu'à la voix, et de ses caprices dépend notre sort ; son harnachement ne consiste qu'en deux traits excessivement longs, liés ensemble à l'essieu, près de la roue gauche : de là, elle ne tire que par côté et trotte toujours obliquement.

Pendant la première heure, nous sommes réellement abasourdis. La route, — si l'on peut donner ce nom à un pareil tracé de chemin de traverse mérovingien, — est large tantôt de deux mètres dans les passes resserrées, tantôt de cinquante à soixante dans la campagne ouverte : de plus, aux environs des villages, cette mer de poussière est semée de milliers de pointes de dalles ou de vieux blocs de briques qui vous font sauter en l'air comme une balle sur la raquette. C'est là que les muletiers



La charrette du mandarin Ching.



opiniâtres mettent de préférence leurs bêtes au grand galop : vous vous imaginez alors quels nuages de sable soulève notre caravane ! Nous sommes comme étouffés, et quand je me risque à ouvrir les yeux, je n'aperçois ni la charrette qui me précède ni même ma mule de volée, ni le soleil qui n'est plus qu'un point rouge opaque dans cet étrange brouillard. Quand on n'a pas fait l'expérience de semblables cahots et d'aussi innombrables contusions, on ne peut se figurer le plaisir avec lequel nous saluons le village où nous devons coucher.

A Yang-Soun, en effet, vers dix heures du soir, nous sortons de nos boîtes, bien figés, bien meurtris, et chacun rit pourtant de bon cœur en racontant ses aventures et ses chutes, ses bleus et ses impressions. Notre premier soin est de casser la glace pour tenter de débarrasser nos paupières et nos narines du mastic qui les obstrue complétement; une véritable boue s'est formée dans nos dents et au fond de notre gorge irritée. L'hôtellerie ressemble beaucoup à ce que sont chez nous des arrière-cours de ferme en état de vétusté, avec de petits hangars bas et des étables éboulées, n'ayant connu de longtemps la truelle du maçon réparateur: vingt charrettes appartenant à des mandarins en voyage y sont déjà pêle-mêle, et quarante mules se roulent dans la poussière en brayant à l'envi ; les palefreniers de la première caravane injurient les

nôtres ; mais nous les laissons sans peine vider leur querelle pour aller chercher un gîte à notre usage.

Au fond de la cour est une hutte avec de larges fenêtres de papier ; dans l'intérieur, le long du mur, se trouve une sorte de plan incliné en planches comme les couchettes des chiens dans nos chenils. C'est notre logis pour cette nuit. — Nous allons chercher tout un tas de riz bien chaud à la marmite des muletiers, et l'eau-de-vie versée copieusement dans du thé nous rend notre verve gauloise. Après quoi, nous serrant le plus possible les uns contre les autres, le Prince, ce bon Fauvel, Porter, son ami Wright, Louis et moi, nous nous étendons en brochette, décidés à dormir de notre mieux. Hélas ! nous avions compté sans la curiosité des indigènes : un crépitement extraordinaire ne tarde pas à se faire entendre aux quatre points cardinaux de notre rustique appartement : mille craquements se succèdent, et nous découvrons, grâce à la lueur de la lune, que l'aimable population de Yang-Soun, très-intriguée de notre venue, se presse en foule autour de notre hutte : bientôt, dix, vingt, deux cents doigts indiscrets s'enfoncent dans le papier des fenêtres, afin d'y pratiquer des ouvertures multiples. Nous apostrophons les naturels ; ils ne disparaissent que pour revenir plus nombreux, tandis que la bise de l'est nous glace

en sifflant avec fureur par ces anches éoliennes d'un nouveau genre. Jamais nous n'avons été si agacés de voyager dans un pays dont nous ne savons pas la langue; force nous est de recourir à un idiotisme du langage universel qui ne manque jamais son effet : le bambou. L'un de nous, sorti furtivement, trouve une gaule longue de vingt pieds : d'un seul coup trente spectateurs clignant de l'œil aux trous de la fenêtre reçoivent sur le dos un dernier mais cuisant avertissement.

Si nous dûmes passer le reste de la nuit presque à la belle étoile, ce ne fut plus la faute des Chinois, mais bien du Révérend. Les insectes variés du sol sur lequel nous couchions lui faisaient horreur; et comme, en vrai marin, il avait emporté son hamac, il le suspendit au-dessus de nos têtes, aux deux poutres extrêmes de la hutte. Je l'y hissai, il s'y blottit; sa toile planait gracieusement et le berçait sur ses légères amarres, mais, hélas! quand je lâchai tout, il se fit un bruit immense, un déchirement général, et nous nous trouvâmes tous pêle mêle, avec le hamac, les poutres, les murs de terre, les fenêtres de papier, le tout cassé, brisé, et une poussière séculaire répandue à profusion! Les rires furent notre seule consolation; il fallait bien prendre son parti de tant de mésaventures. Je n'ai point voulu vous cacher cet aperçu désagréable de nos pérégrinations en Chine; mais je vous promets, si





Halte de notre caravane à Ho-chi-wou.

cela se renouvelle, de ne plus vous fatiguer de nos petits ennuis.

Le 20, à trois heures du matin, les quarante mules des mandarins agitent leurs grelots et nous précèdent : à quatre heures et demie, nous nous mettons en route avec un nouveau compagnon. Le gouverneur de la province de Tien-Tsin, Tchoung-Hao, nous a en effet envoyé un mandarin bouton de cristal, avec force passe-ports et sauf-conduits pour nous aider à pénétrer sans encombres dans la Ville Céleste. L'officier impérial ouvre notre marche, dans sa charrette que traîne un charmant mulet noir. Dès que nous arrivons dans un village, il met sur son nez d'immenses lunettes de verre ordinaire de cinq centimètres de diamètre, et montées sur de grossières tiges de bois. C'est une mode que suivent ici les lettrés ; et l'on n'est pas réputé studieux sans ce pince-nez traditionnel.

A Ho-Chi-Wou, nous faisons halte vers le milieu du jour, et profitons d'un moment de calme et d'éclaircie pour donner au Révérend l'occasion de photographier notre mandarin et notre caravane. La population tout entière veut s'enfuir quand nous braquons le pacifique instrument, et nous ne parvenons à garder autour de nous que nos palefreniers et nos « boys » fidèles. — Nous arrivons à la nuit à Tchiang-Tia-Ouan, après les mêmes cahots et la même poussière qu'hier.



Halte de notre caravane à Ho-chi-wou.



Le matin, bien avant l'aurore, nous sommes sur pied, tout émus de la pensée que quelques heures à peine nous séparent de Pékin : Pékin que nous avons tant rêvé de voir, et pour lequel nous avons couru tant de mers!

Nous passons à midi devant le magnifique pont de Pa-Li-Kao, de glorieuse mémoire, et à trois heures nous entrons à Pékin. Grâce au ciel, nous quittons la chaussée sablonneuse et nous nous trouvons en face d'un vaste pont dallé, d'une longue et gigantesque muraille à créneaux et d'un portique majestueux. C'est bien assurément ce que j'ai vu de plus grandiose dans le Céleste Empire! Cet ensemble a quelque chose des images saisissantes de l'histoire sainte, des descriptions des hautes enceintes de Babylone et des formidables remparts de Ninive. Figurez-vous un donjon élancé portant un toit à cinq étages de tuiles vertes, et percé de cinq rangées de gros sabords d'où sortent des gueules de canon [1]; à droite et à gauche, à perte de vue, s'étend la muraille, tantôt en granit, tantôt en grosses briques grisâtres; des saillants, des créneaux, des meurtrières, lui donnent un air martial. — Au pied de cette muraille s'ouvre une voûte profonde où viennent pacifiquement s'engouffrer une foule

[1] J'ai découvert le lendemain dans une promenade que ces canons étaient des canons de bois. Quelle chute!

convergente de Chinois, de Mongols, de Tartares bariolés, des convois de charrettes bleues, des files de mulets noirs, des caravanes de chameaux fauves et bien haut chargés : c'est l'entrée de la ville chinoise.

Grâce à Ching, notre potentat boutonné de cristal, nous passons sans arrêt les premières barrières; puis, au milieu de ce peuple qui semble vierge de civilisation européenne, nous trouvons avec stupéfaction en face de nous un cavalier anglais, en uniforme de grande tenue, épinglé comme un horse-guard, et monté sur un magnifique cheval d'armes : c'est un maréchal des logis de l'escorte du ministre d'Angleterre, porteur d'une lettre pour le Prince. Avec une grâce que nous n'oublierons jamais, sir Rutherford Alcock, prévenu à notre insu de notre arrivée, invite le duc de Penthièvre et son « party » à loger à la légation, où tout est prêt pour le recevoir : notre joie ne peut s'exprimer. Autant nous nous étions promis, en partant de Chang-Haï, de chercher à passer incognito et à risquer mille aventures chinoises à Pékin, où nous pensions trouver la vie mandchoue dans sa plus pure essence, autant la courte expérience du comfort negatif des hôtelleries indigènes nous effrayait à juste titre depuis Yang-Soun.

C'est décidément un décor d'opéra que la majesté d'une porte de Pékin; dès qu'on est de l'autre côté,

on croit qu'on a rêvé : les terrains vagues et les masures viennent de nouveau frapper les yeux comme une réalité lugubre. Pour vous en donner l'idée en un seul trait, les chameaux dans cette partie de la Ville Céleste suivent des sentiers sinueux comme s'ils étaient dans le désert : quant à nous, continuant droit notre route, nous voyons verser deux charrettes sur sept qui composent notre caravane. En effet, Pékin, aux environs des portes, est pavé en immenses dalles d'un à deux mètres carrés, mais entre chacune d'elles il y a souvent un intervalle creusé d'un à deux pieds : de là secousses et soubresauts comparables à ceux de grenouilles électrisées.

Bientôt une nouvelle grande muraille encore plus majestueusement crénelée, bastionnée et babylonienne, nous montre ses portiques sombres en avant de nous : elle est haute de cinquante à soixante pieds et large de quarante ; c'est, paraît-il, la séparation entre la ville chinoise que nous quittons, et la ville tartare où nous entrons. Là une sorte de cirque sans gradins, mais formé de gigantesques murs, protége la porte principale comme une demi-lune; de façon que, la première grille une fois passée, nous nous trouvons comme dans une spacieuse cage d'ours dominée par des créneaux et des toits vernissés.

Avant de sortir par une seconde grille (la

porte centrale est réservée à l'Empereur)[1], il faut faire plusieurs centaines de mètres. Comme nous passons sous la voûte, notre mandarin conducteur nous offre de monter au sommet de la muraille, afin d'embrasser Pékin d'un seul coup d'œil : aussitôt dit, aussitôt fait. Nous sommes assez haut pour distinguer les grandes lignes, et cette porte, Tchien-Mên, semble comme le pivot sur lequel il suffit de tourner pour se rendre compte de la marqueterie de cette cité bizarre.

Derrière nous est la ville chinoise, un trapèze géométrique, où des bois, des temples et des bourgs, avec des rues animées et commerçantes, sont enclavés dans des murailles surmontées des cinquante pagodes bastionnées dont je vous parlais à l'instant; cinq portes monumentales donnent accès de cette ville sur la campagne.

Devant nous est la ville tartare, un grand carré, tranchant sur l'horizon par arêtes crénelées et mêmes murailles ninivites, avec une dizaine de portes fortifiées et d'innombrables forts à cinq étages. Cette enceinte murale renferme trois villes concentriques séparées les unes des autres par des murs intérieurs; la ville tartare d'abord, la plus vaste, avec de grandes artères, des casernes, et le cachet guer-

[1] Elle est réservée aussi aux trois premiers lauréats des examens de doctorat qui ont lieu tous les cinq ans et où douze mille candidats viennent des différentes provinces de l'Empire.



Carte extraite de l'Atlas Bonnefont.

PLAN

Route de Hai-tien

Te-cheng men

Mer du Nord

Chi-chih men

Mission Catholique du Nord

V I

Mer

VILLE

Milieu

Ping-tze men

Route de Yuen-ping

Arcs de Triomphe de l'Ouest

le Peh-Tang

Mer du

T A R

Si-pien men

Tshun chih men

Place des Exécutions

Hang-yi men

V I L L E

Temple de l'Agriculture

Nan-si men

Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin.

PÉKIN LANÉE Editeur, 8, rue de la Paix





rier des conquérants; puis la ville impériale avec des palais de mandarins, dont chacun comporte jusqu'à cent kiosques juxtaposés; et enfin, au centre, la ville interdite, résidence de l'Empereur avec ses milliers de toits en tuiles jaune impérial et son Mê-chan, « mont de charbon ou des dix mille années », butte artificielle, et *sacrosanctum* de l'Empire Céleste. — Notre mandarin nous montre du doigt et les sommets des murailles qui, pendant quarante-deux kilomètres de tour, pourraient porter quatre voitures de front, et les toitures vert clair des palais de mandarins, et les dômes bleu foncé des temples, et certains espaces qui sont tout faïence, et des ponts de marbre. Mais, grand Dieu! sur quel échiquier de ruines sablonneuses doivent errer nos regards pour découvrir ces merveilles!

En vérité, ces constructions séculaires, ces pagodes héraldiques qui dominent la cité, font paraître l'homme bien petit! La population qui s'agite à leurs pieds semble n'être qu'une troupe de fourmis égarées! Et pourtant c'est la main de l'homme qui a élevé ces prodiges! Ç'a été l'œuvre d'une nation guerrière, et sous l'impression de l'admiration profonde, on voudrait pouvoir remonter bien loin en arrière; voir dans les siècles passés les armées chinoises couronnant ces murs, faire feu de leur bruyante artillerie, et les fiers Mongols aux arcs bariolés, aux flèches et aux dards antiques, monter

à l'assaut de cette nouvelle Ninive ! Et Genghis-Khan? et Kublaï-Khan ?

Assurément, quoique notre curiosité soit peut-être émoussée par onze mois de spectacles constamment variés, je ne puis m'empêcher d'éprouver un grand étonnement à me trouver dans cette ville de Pékin! S'il est au monde peu de lieux aussi tristes, il en est peu aussi qui soient plus frappants. Parmi les nombreux étonnements qui y attendent le voyageur, le plus imprévu est sans contredit celui de se voir lui-même circuler au milieu d'une foule curieuse, au cœur d'un empire fermé comme un sanctuaire aux étrangers, qui l'ont ouvert à la civilisation par la violence et souvent par la cruauté.

Nous venons de traverser les trois quarts de Pékin, depuis les faubourgs de la ville chinoise, jusqu'aux abords de la cité interdite; nous avons, en près de deux heures, passé en revue, sans avoir le temps de les détailler, les quartiers du commerce et les agglomérations des palais de mandarins; c'est une vue d'ensemble dont plus tard nous chercherons les traits particuliers; mais ma première impression est celle-ci : quand on n'a pas vu Pékin, on ne sait pas ce que c'est que la décadence. Thèbes, Memphis, Carthage, Rome, ont des ruines qui rappellent la secousse : Pékin se ronge lui-même; c'est un cadavre qui tombe chaque jour en poussière.

Quand, du haut des admirables murailles presque

intactes qui entourent la ville tartare, j'ai jeté les yeux sur la ville interdite et la ville impériale renfermées dans son sein; quand j'ai sondé la splendide perspective des bastions, des portes surmontées de pagodes, des fortifications aux angles des murailles, et que j'ai examiné les toits coniques et vernissés des temples qui surgissent au milieu d'une vraie forêt; quand, faisant un demi-tour, j'ai porté mes regards sur la ville chinoise qui fait à l'autre un véritable socle, et qu'enfin je me suis imaginé tout cela vivant, frais, vert, coupé partout d'eaux limpides, garni de canons, peuplé et bruyant, j'ai rêvé que je retraçais par la pensée le Pékin d'il y a mille ans, et je suis resté confondu, admirant sans restriction cette merveille de l'extrême Orient.

Mais, peu à peu, j'ai pris le spectacle corps à corps : j'ai parcouru ces rues ravinées par les chariots à vingt pieds de profondeur, dans lesquelles les anciens égouts éventrés semblent un escalier géant pour atteindre l'étroit sentier qui borde les maisons de chaque côté du précipice; descendant de ma charrette pour mieux voir, j'ai enfoncé jusqu'à mi-jambe dans une poussière fétide d'immondices séculaires, j'ai suivi le lit des fossés, des canaux et des rivières pour jamais à sec, sous des ponts de marbre rose ruinés et désormais inutiles : ces jardins, ces parcs, ces étangs autrefois merveilleux sont transformés en désert; à côté d'arcs de triomphe de

marbre, des huttes éboulées de marchands misérables élèvent au-dessus d'elles une forêt de perches avec des affiches de papier qui dansent au vent; tout cela est affreusement uniformisé sous une couche épaisse et à travers un nuage incessant d'une poussière âcre et étouffante; — Non, me suis-je dit à cet aspect, cela n'est pas une ville; n'est-ce pas plutôt un camp de Tartares ravagé par le simoun au milieu du désert?

Cette ville immense, dans laquelle on ne répare rien, et où il est défendu, sous les peines les plus sévères, de rien démolir, se désagrége lentement, et se transforme chaque jour en poussière. C'est un spectacle affligeant que celui de cette décomposition lente qui accuse la mort bien plus sûrement que les convulsions les plus violentes. Dans un siècle Pékin n'existera plus; il aura fallu l'abandonner; dans deux, on le découvrira comme une autre « Pompéi », mais enseveli sous sa propre poussière.

Tandis que je laisse ainsi s'envoler ma pensée, reflétant à la hâte tout ce qu'inspire un premier aperçu du panorama multiple de la Ville Céleste, nos mules s'arrêtent devant une pagode, et notre air de rouliers chinois couverts de poussière et vraiment repoussants nous fait horreur à nous-mêmes, quand nous nous trouvons soudain au seuil de la légation, et reçus d'une façon charmante par le ministre, qui veut bien ne pas trop sourire à notre

aspect. Des chambres, et surtout d'immenses baquets pleins d'eau chaude, sont préparés pour nous dans les kiosques charmants qui composent ce « Fou », ancienne résidence d'un prince chinois convertie en palais diplomatique; sir Rutherford Alcock nous mène incontinent au bord de nos baquets, qui voient en un instant leurs eaux limpides se changer en une boue noire, et nous nous hâtons de reparaître devant nos semblables avec le corps aussi pur que la conscience.

Nous sommes présentés alors à lady Alcock et à miss Louder, sa fille, pleine de grâce et de charme, la seule jeune personne européenne de la céleste capitale des descendants du Feu !

Pékin, 22 mars 1871.

Nous sommes réveillés par le départ du facteur; un Chinois à longue queue et en soie azur vient prendre nos lettres, et va courir à dos de mulet jusqu'à la Grande Muraille. Là, un Mongol, vêtu de cuir rouge, s'en chargera, et c'est à dos de chameau qu'elles traverseront les steppes sauvages. Puis elles glisseront en traîneau sur les neiges sibériennes, au milieu des ours blancs et des bandes de loups, jusqu'aux chemins de fer de toutes les Russies. Si aucun des monstres habitants des terres glaciales ne les croque en faisant son déjeuner du porteur, j'espère qu'elles vous arriveront à l'é-

poque du Derby, sans trop s'imprégner des parfums de poche chinois, mongols, tartares et mougiks.

Je vous écris dans le kiosque charmant qui me sert de chambre, au sein de toutes les chinoiseries imaginables. Mais, par malheur, il s'est élevé un coup de vent d'équinoxe effroyable vers sept heures du matin. En un moment, le soleil qui brillait dans toute sa splendeur a été obscurci par un nuage épais de sable rougeâtre; il est huit heures, et il fait si bien nuit qu'il me faut une lampe.

De plus, je pourrais écrire avec mon doigt sur mes meubles un brouillon de lettre à l'Empereur de la Chine, car il y a une couche de plus d'un centimètre de sable; l'envahisseur entre à vue d'œil par mes fenêtres de papier affreusement ébranlées, et ma redingote noire est devenue rapidement du gris cendré de la légende.

Je suis fâché de vous apprendre, après informations prises, que nous ne pouvons en aucune façon espérer de présenter nos hommages à notre voisin l'Empereur du Céleste Empire. Ce n'est pas qu'il ait refusé spécialement notre visite, mais celui qui lui en aurait pour nous demandé la permission aurait eu la tête tranchée. C'est très-net. Il paraît même que cet aimable prince n'a jamais vu d'Européen, et que lorsqu'il sort dans Pékin, les soldats tartares rendent toutes les rues désertes sur son passage; il est défendu, sous peine de mort, de se glisser le long des

murs pour chercher à le voir ; comptez donc que nous ne prendrons part à aucune manifestation en faveur de l'Empereur. Mais n'allez pas croire qu'il manque d'esprit; loin de là; tout Pékin se raconte en effet qu'il vient de recevoir une lettre autographe de son collègue, l'Empereur des Français, l'invitant pompeusement non-seulement à venir visiter en personne l'Exposition qui ouvrira le 1er mai au Champ de Mars, et qui doit être merveilleuse, mais encore à vouloir bien envoyer, pour la section de l'Extrême-Orient, des spécimens de curiosités chinoises. « Vous êtes bien gracieux, aurait répondu Sa Majesté Céleste, mais vous m'avez pris tout ce que j'avais de plus beau au Palais d'Été ; exposez-le vous-même. »

Sur ce, j'aurais encore bien des choses à vous raconter ; mais, comme chez nous, l'heure de la poste me presse, et je ferme mon courrier.

Pékin, 25 mars.

Que de choses nous venons de voir en quarante-huit heures ! Je craindrais vraiment de vous fatiguer en vous entraînant avec nous aux portes de la Victoire Vertueuse, de la Grande Pureté, aux temples du Ciel, de l'Agriculture, du Génie des Vents, du Génie de la Foudre et du Miroir brillant de l'Esprit. Regardez un beau paravent de laque avec de jolis reliefs de clochetons, de clochettes, de por-

tiques, de balcons, de kiosques et tous les accessoires du style colifichet, et vous aurez assurément le cliché véridique des pâgodes que l'architecture chinoise a tiré à Pékin à mille exemplaires.

Ici nous avons vu la charrue dorée et la herse sacrée avec lesquelles chaque année l'Empereur vient tracer un sillon pour appeler les bénédictions de Bouddah sur les semences et les récoltes; pour cette cérémonie, il se met en tenue de villégiature : jaune serin; son chapeau rural, large d'un mètre, et teint de cette même couleur, est suspendu dans le temple. — Là, sous un toit de faïence gros-bleu, entre des chaises curules de marbre rose, et des treillis en bâtons de verre bleu, en face de dragons et de caniches de porcelaine perchés sur des corniches de bois sculpté, sont des vases faits de fils de fer dans lesquels l'Empereur brûle tous les six mois les sentences de ceux qui ont été condamnés à mort dans l'Empire. Le feu purifie tout.

Plus loin, sur la muraille, près de Tung-Chi-Mên, est un observatoire magnifique, construit il y a deux cent soixante-dix ans, sous l'empereur You-Ching, par le Père Verbiest, de l'ordre des Jésuites. Les gigantesques instruments de bronze sont d'une admirable perfection, et supportés par de fantastiques dragons ailés; j'admire surtout une sphère céleste de huit pieds de diamètre, où sont rapportées toutes les étoiles connues en 1650 et visibles par la lati-

tude de Pékin, 39 degrés 54 minutes nord. Le climat est tellement sec dans ce pays, que depuis la construction rien n'a été détérioré dans ces appareils exposés en plein air; nous les avons manœuvrés en tous sens, et ils sont aussi précis qu'au premier jour.

Je passe le palais des examens pour les lettrés, immense rectangle contenant douze mille cases à candidats; « l'étang des poissons rouges », où il n'y a ni eau ni poissons; les théâtres de Ta-Cha-Lan-rh et de Yen-Chien-Tang, pareils à ceux de Canton et de Macao; le temple de la Lune; celui des Lamas, où mille bonzes, tout de jaune habillés, et coiffés de grands casques de peluche jaune, chantent d'une voix caverneuse sur un rhythme éternellement monotone; le temple de Confucius, où l'on montre un dépôt d'aérolithes autour d'une machine à prier que nous avons fait fonctionner, sorte de cylindre de quatre mètres de diamètre, rempli de papiers sacrés, multiplicateur de prières ferventes que l'on tourne comme une toupie, au lieu de psalmodier; et enfin la cloche de bronze, la plus grande du monde qui soit suspendue [1], haute de vingt-cinq pieds, pesant quatre-vingt-dix mille livres, et ornée des gravures les plus fines.

La plus pagode des pagodes, et la plus chinoise

[1] Celle de Moscou n'a pu être élevée au-dessus du sol.

des chinoiseries, parlent si peu à l'âme, et le culte en Chine n'est tellement qu'une question de bon goût, de respect humain et de politesse, que je suis incapable de vous tracer les mille et une minuties qui constituent l'architecture et les pratiques religieuses en Chine. Je suis fort content d'avoir vu au galop tous les temples de la ville de Pékin, et je crois que vous serez encore plus contents si je vous fais grâce de leurs descriptions répétées et de leurs noms baroques.

C'est au galop, en effet, que nous avons couru Pékin, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; je crois même qu'en cette ville il n'y a que deux alternatives : ou jouir rapidement des contrastes dans une visite superficielle, ou y séjourner sept à huit ans, apprendre le chinois, et faire comme notre ami M. Lemaire, interprète de la légation de France, qui, chaque soir avant la tombée du jour, met une fausse queue, chausse ses babouches, s'habille en « celestial gentleman », passe la porte de la ville chinoise, et va là, dans la haute société, deviser toute la nuit en langage correct sur tous les cancans, les « rebus scibilibus et quibusdam aliis » de Pékin.

La nuit, en effet, les salons de la société sont animés, gais et intéressants; mais M. Lemaire est peut-être le seul Européen qu'une science approfondie et un goût particulier aient fait triompher du

mystère et du rigorisme dont les Chinois ont sauvegardé leur vie d'intérieur.

Sir Rutherford Alcock nous a prêté pour notre séjour de jolis petits poneys mongols; vous pensez si notre groupe curieux s'en est servi pour circuler de l'est à l'ouest, et du sud au nord de la capitale; je pourrais presque dire que dans nos longues promenades, les murailles m'ont toujours empêché de voir Pékin; dans chaque direction la route est coupée quatre fois par des fortifications naissant l'une de l'autre avec une désespérante monotonie.

On n'est que fort rarement dans une rue ouverte, et presque toujours on longe un mur. Puis, à l'inverse de Siam, rien n'est sacrifié aux décors extérieurs : l'esprit chinois oppose toujours à la magnificence croissante du dedans l'ornementation décroissante du dehors, de telle sorte que la fameuse cité interdite, remplie, *dit-on*, de nattes d'argent, supportée par des colonnes d'or, émaillée de perles fines, un bijou en un mot, est d'un aspect minable, vue de l'enceinte qui l'enveloppe; c'est un écrin grossier : une pagode de trente-sixième ordre fait plus d'effet que la demeure sacro-sainte du Fils du Ciel

Dans les quartiers militaires et nobles il y a une certaine roideur peinte sur les physionomies qui nous fait impression : tandis qu'ailleurs on nous rend au centuple la curiosité dont nous avons tous dans notre

jeune âge harcelé les ambassadeurs chinois sur nos boulevards, ici les arrogants autocrates croisent les Européens sans les regarder, et affichent au contraire une indifférence voisine du mépris. — Au fait, pourquoi nous aimeraient-ils, et pourquoi plutôt ne nous détesteraient-ils pas? — Quelques-uns daignent aller à pied, mais le plus grand nombre circule dans des charrettes semblables à celles qui nous ont amenés de Tien-Tsin, mais avec une modification toutefois. Chose curieuse en effet, le rang, ou pour me chinoiser, le bouton d'un mandarin en voiture se reconnaît à la disposition des roues mobiles de son carrosse : plus il est d'un bouton rouge ou bleu bon teint, plus les roues de l'essieu sont en arrière du centre de gravité de ce château branlant et ambulant. Un prince les recule jusqu'à l'extrémité même, ce qui est fort comique : ainsi les ressorts absents sont remplacés par une élasticité plus grande donnée aux brancards; le dandinement part des roues et aboutit à la sous-ventrière de l'infortuné mulet. Il y a mieux encore : certes la meilleure manière de voyager en Chine sans se contusionner affreusement est de se faire porter en palanquin : le bambou rebondit fort doucement pour le porté sur les épaules des porteurs. Mais sur quatre cents millions d'habitants, il n'est qu'une seule caste *restreinte* à laquelle la loi permette de se payer un palanquin : celle des princes et des ministres.

Quant aux quartiers bourgeois et roturiers de Pékin, le coup d'œil y est mêlé de pittoresque et d'horrible.

Je ne saurais assez vous dire combien il y a en effet de couleur orientale dans ce que nous appelons la rue circulaire (j'ai oublié son imprononçable nom chinois). Des milliers de planches écarlate relevées d'inscriptions dorées sont suspendues à des perches obliques au-dessus de deux à trois cents boutiques juxtaposées dans cette rue tournante; c'est le seul point de Pékin où il y ait de l'animation : avec charrettes, palanquins, mulets, chameaux, coulies, les militaires et les négociants s'y entre-croisent, s'y heurtent, puis se confondent en politesses, examinent des ballots, les marchandent, les emportent; c'est comme une oasis où se serait abattue une bande de cacatois au milieu d'un désert silencieux; tout ce qui constitue les impedimenta d'une foule y est accumulé; et non-seulement des myriades d'enfants vous tombent dans les jambes en jouant aveuglément, mais les vieillards — ces grands enfants en Chine — arrivent au beau milieu de la confusion générale, en tenant fièrement la ficelle d'un immense cerf-volant qu'ils sont allés lancer sur les terrains vagues proches des murailles. Car, vous le savez, si l'Espagne a la castagnette et Naples les pifferari, la Chine a le cerf-volant, qui est ici passé à l'état d'institution sérieuse;

et je l'accorde, c'est assurément par là que se révèle le plus le génie artistique des Fils du Ciel. Construire, dans des dimensions de six à sept mètres d'envergure, un cerf-volant qui devient dragon volant, aigle volant, mandarin volant, l'enluminer et lui donner le geste et la vie, l'équilibrer si admirablement qu'il monte avec calme, sans les mille soubresauts des nôtres, et se maintienne comme une étoile presque verticalement au-dessus de la tête du dévideur de ficelle; y adapter je ne sais combien d'appareils éoliens, presque invisibles, qui imitent le chant de l'oiseau ou la voix de l'homme avec un tapage infernal, l'amener à travers les perches et les banderoles dans les centres les plus animés, lui envoyer à cheval sur le fil des « postillons » étourdissants, grouper la foule, l'égayer de lazzi, voilà à quoi ils excellent, et cela — point capital de leur statique — sans mettre de queues à leurs cerfs-volants!

En nous promenant au milieu d'une cinquantaine de ces enfants à cheveux blancs, nous vîmes un pigeon se prendre l'aile dans un fil et tomber à nos pieds : j'eus aussitôt l'explication d'une chose étrange dont je tentais en vain depuis trois jours de me rendre compte. Des ondes harmonieuses et sonores m'avaient semblé à chaque instant du jour traverser l'atmosphère et s'élever en zigzag dans les hautes régions célestes : d'où pouvait venir cette har-

monie? Plus je cherchais, plus j'étais convaincu que c'était un bourdonnement localisé dans mon tympan depuis les contusions que je m'étais données à la tête sur la route de Tien-Tsin à Pékin. Mais le pigeon moribond éclaircit le mystère : il était porteur d'une ravissante harpe éolienne, légère comme une bulle de savon et admirablement travaillée : ce petit appareil se place à cheval sur la naissance de la queue de l'oiseau, et se fixe aux deux plumes centrales d'une façon fort solide ; les pigeons fendant les airs le font résonner avec un trémolo strident ou des accents plaintifs suivant la rapidité de leur vol. Je croyais d'abord que c'était un des cent mille colifichets futiles qui caractérisent l'esprit des disciples de Confucius, mais j'ai appris sur l'heure que ces harpes avaient pour but de préserver les tendres colombes des griffes des vautours qui volent par bandes autour des bastions crénelés. J'ai acheté immédiatement toute une série de ces jolis épouvantails que je destine aux pigeonniers de mes amis de France. Mais c'est à peu près la seule catégorie d'objets qu'il soit permis aux bourses modestes d'acheter à Pékin : j'ai marchandé, mais inutilement, des émaux assez beaux et surtout deux petits éléphants en cloisonné blanc portant des tourelles d'or. Hélas! jades, ivoires, laques anciennes et cloisonnés sont vendus ici aux étrangers à peu près quatre fois plus cher qu'à l'hôtel de la rue Drouot.

Nous nous contentons donc du plaisir des yeux; quant à l'odorat, je vous assure que ce sens fait souffrir à Pékin un véritable et constant supplice. Car, pour faire tomber un peu cette poussière toujours soulevée, les Pékinois, de toute éternité, arrosent la rue des eaux les plus sales provenant de leurs maisons, et cet acide, dont la formule chimique est, je crois : $C^{10}H^4O^6Az^4$, s'évapore en bouffées âcres et malsaines; puis voici le superlatif du genre : ils font sécher devant leurs portes de longues galettes — que je m'abstiens d'expliquer — jaunâtres et brunâtres, mélangées d'un peu d'argile, et qu'ils coupent en losanges, pour alimenter leurs petits fourneaux de cuisine : combustible très-économique, mais écœurant et fétide.

Au sortir de ce quartier commence l'horrible; nous nous laissons entraîner au galop de nos chevaux, sans deviner dans quelle direction nous allons. Nous le voyons trop tard : nous sommes dans l'avenue des exécutions, au carrefour des deux rues qui vont l'une à Toung-Tchien-Mên, et l'autre à Chang-i-Mên, dans la ville chinoise. Ici c'est avec du sang que la poussière est abattue. Nous nous détournons à la hâte d'un groupe de plusieurs condamnés auxquels on bande les yeux, devant un hangar, où « Monsieur de Pékin » tranche les nuques d'un seul coup de sabre : cet employé, le plus travailleur et le plus affairé de l'Empire, est là dans l'exercice

de ses fonctions. Les passants n'ont point l'air impressionnés du spectacle que nous fuyons, mais ils continuent paisiblement leur chemin ; on nous dit qu'aux heures où il n'y a pas audience officielle sous ce hangar, un boucher ordinaire remplace le fonctionnaire, et vend sur l'étal encore baigné de sang humain des morceaux de bœuf et de mouton. Mais un peu plus loin nous pouvons constater *de visu* que les têtes des exécutés sont exposées en pleine rue. Sur le sable encore barbouillé de traînées rougeâtres nous voyons sept petits socles, supportant chacun une cage d'osier : six têtes d'hommes et une tête de femme, fraîchement décollées, y sont enfermées, avec une sentence inscrite sur un petit papier, appliqué sur l'affreux mélange des nerfs sanglants et des glandes du cou : une expression poignante de douleur est peinte sur ces visages blêmes, aux yeux encore ouverts, à la bouche béante, et aux cheveux rougis. Un de nos interprètes lit le motif de l'exécution : « La justice a puni le vol. »

La sépulture se fait longtemps attendre pour ces restes mutilés, destinés à servir d'exemple aux malfaiteurs. Si je ne l'avais vu à trois reprises différentes, je ne croirais pas au triste sort qui est réservé à une tête de condamné ; mais sur le pont fameux connu sous le nom de « Pont des mendiants », grandiose construction de marbre anti-

que, s'assemblent tous les jours, pour implorer la charité publique, plusieurs centaines de pauvres êtres demi-nus, lépreux, galeux et aveugles; ils sont si affamés qu'ils vont chercher dans les cages d'osier les têtes en décomposition, — les salent — et les mangent!

Je confesse que nous étions souvent bien pâles en revenant de semblables promenades; mais la vie européenne des légations nous ramenait vite à des conversations intéressantes qui nous faisaient souvenir de régions plus pures. Nous avons entendu la messe au Fa-Kwo-Fou, légation de France, où M. de Bellonnet nous avait parfaitement reçus, puis nous avons rendu visite à tous les membres du corps diplomatique, qui sont les seuls Européens autorisés à résider à Pékin. M. Burlingame, ministre des États-Unis, et le comte Vlangali, ministre de Russie, ont donné au Prince de superbes dîners : le soir où nous sommes allés chez ce dernier, une nappe de neige épaisse de plus d'un pied était étendue sur la Ville Céleste. Que je voudrais savoir faire l'aquarelle pour peindre notre pittoresque cortége! dix chaises à porteurs, capitonnées de soie, attelées de six hommes chacune, servaient de véhicule aux dix invités du représentant du czar : nous cheminions par les sentiers sinueux, les escaliers tortueux des ruines qui à Pékin s'appellent une rue; et chacun de nous était flanqué de

quatre Chinois, dont deux portaient des torches fumeuses, et deux autres des lanternes rondes de papier, d'un mètre de diamètre, sur lesquelles était peint en lettres chinoises couleur écarlate le nom de Sa Majesté Britannique.

Il est bien naturel que le demi-exil du corps diplomatique ait réuni dans une sorte de fraternité ceux que divisent parfois des intérêts politiques opposés. Nos cœurs ont été touchés de voir ici cette grande concorde naissant d'une mutuelle estime, et, après tout, inspirée par une même pensée : la pression pacifique de la civilisation des races saxonne et latine sur la race cuivrée récalcitrante. S'il est vrai qu'il y ait ici deux courants dans la politique, le courant russe et le courant anglo-français, ils doivent tous deux confluer et former alors un fleuve — fécond peut-être — pour lutter contre la digue, souvent ébréchée mais éternellement renaissante, de la stagnation ou du mauvais vouloir de l'Empire du Milieu.

Mais tout à fait en dehors et peut-être au-dessus des représentations diplomatiques des soi-disant Barbares et des conseils des ministres soi-disant Fils du Ciel, il existe une influence pour ainsi dire amphibie, également chinoise, également européenne, une arme à deux tranchants qui, seule, a des chances de couper le nœud gordien entre les empiétements justifiés de notre politique de

novateurs et la résistance invétérée des doctrines rétrogrades. Il a suffi de l'intelligence supérieure d'un seul homme, et d'un homme bien jeune encore, pour créer ce rôle insolite et imprévu d'où peut dépendre la destinée d'un empire de quatre cents millions d'âmes. Cet homme est M. Robert Hart, que nous avons vu d'abord à l'ambassade de Russie, puis chez lui : les heures nous ont paru des secondes quand nous avons eu l'honneur de causer avec lui.

Vous avez déjà deviné que l'intermédiaire entre deux influences politiques contraires ne peut être que l'intérêt commercial. En effet, depuis que les canons nous ont ouvert cet empire, depuis que, loin du fracas et de l'excitation féroce de la guerre, on a pu étudier ce peuple et espérer que l'honnêteté, la douceur et la persuasion obtiendraient de lui ce que la force brutale n'obtiendrait jamais, il y a eu des hommes qui n'ont pu se défendre d'un grand enthousiasme à la pensée de faire une révolution pacifique en Chine, afin de chasser les préjugés enracinés contre les Barbares, et de prouver, chiffres en mains, que nous sommes capables de faire autre chose que de piller le palais d'Été.

On avait vu à la même heure la guerre acharnée aux portes de Pékin entre les alliés et les Impériaux, et les trafics commerciaux les plus paisibles dans

Canton et dans les ports du Sud ; à la même heure quinze mille coulies chinois portant les bagages de nos armées et les échelles pour monter à l'assaut des forteresses chinoises[1], dans une campagne où nous marchions contre la cité sainte de leur Empereur ; enfin, à quelques mois de distance, des soldats vainqueurs de Pa-Li-Kao et de Yuen-Ming-Yuen, devenus les défenseurs de la Cour céleste contre les Rebelles, recevant du trésor impérial des appointements légitimes, et de l'Empereur des remercîments. N'était-il donc pas évident qu'il y avait avec les « Fils du Ciel » des accommodements, et que nous devions opérer désormais sur le terrain des échanges commerciaux ? De là naquit le plan de l'établissement des douanes chinoises, dirigées avec conscience par des Européens sous l'impulsion souverainement loyale, énergique et pratique de M. Robert Hart, « inspecteur général », l'homme le plus puissant de la Chine aujourd'hui.

Quand il fallut donner une garantie au payement de l'indemnité de guerre, le gouvernement chinois affirma qu'il avait la meilleure volonté du monde. Mais, grâce à l'indépendance et à la rapacité de ses agents, tous plus voleurs les uns que les autres, les droits exorbitants et fantaisistes perçus sur

[1] A Ta-Kou, des soldats alliés traversaient le fleuve, à califourchon sur le dos de coulies cantonnais.

les importations et les exportations laissaient les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de leur produit dans le sac des mandarins locaux. Il fut alors convenu que l'on formerait, sous M. Lay d'abord, puis sous M. Hart, cet admirable « service des douanes » où les employés européens, admettant tout contrôle des autorités chinoises et agissant de pair avec elles, présentent chaque année des comptes en règle au gouvernement impérial, et versent au trésor, au lieu de quelques centaines de dollars, une moyenne de soixante-dix à quatre-vingts millions de francs. La cour de Pékin, qui avait toujours, à toute réclamation, opposé une complainte sur sa misère, fut forcée de reconnaître et la friponnerie séculaire de ses anciens percepteurs et la probité évidente de ses nouveaux agents.

Des tarifs fixes, une honnêteté à toute épreuve, une activité européenne, sources vivifiantes d'où découleront des idées fécondes et civilisatrices, ont remplacé sur l'heure les dilapidations et la routine arriérée des mandarins. Du reste, si la cour de Pékin est pleine de reconnaissance pour ses nouveaux fonctionnaires, qui prennent si chaudement ses intérêts et qui sont pour ainsi dire naturalisés Chinois, vous pensez combien les négociants européens s'applaudissent d'avoir à régler leurs comptes, non plus avec des despotes lents et tracassiers, mais avec des hommes rompus aux affaires, expéditifs, parlant la

même langue, et surtout formant comme les rayons multiples d'un foyer moderne destiné à réchauffer, à faire fondre cette vieille Chine engourdie et figée.

M. Hart, sur lequel d'ailleurs il n'y a qu'une seule voix parmi tous les négociants de Chine, est le premier Européen qui soit parvenu à gagner entièrement la confiance du conseil des ministres et du prince Kong, régent de l'empire [1]. Pour qui connaît l'Extrême-Orient, c'est une victoire inespérée, un prodige que de voir la simple loyauté forcer l'entrée de cette forteresse murée qui s'appelle le cœur des potentats asiatiques. Ce triomphe est aujourd'hui un fait accompli; M. Hart, à bon droit, peut se considérer comme un ministre des affaires étrangères et indigènes, avec une sanction mixte, et ne relevant que de sa conscience ; il assume sur sa tête la responsabilité des actes de ses nombreux chefs de mission et de leurs secrétaires, qui représentent sa politique en réglant la comptabilité des treize ports ouverts au commerce européen ; il les choisit, les domine, les inspire, les révoque ou les élève, les invite surtout à pousser aux roues du char qui porte ses idées novatrices, et il ne fait que justice en récompensant

[1] L'Empereur est mineur, n'a que quatorze ans et est encore entre les mains des femmes, sous la direction des deux impératrices, s'appelant l'une l'Impératrice de l'Est et l'autre l'Impératrice de l'Ouest. La mère dudit Empereur était absolument dépourvue d'instruction, et n'avait été épousée que parce que la première Impératrice n'avait pas d'héritier.

leur zèle par de magnifiques appointements. Les plus jeunes, en débutant à leur arrivée d'Europe, touchent, outre le payement du voyage, dix mille francs la première année pour apprendre le chinois; quinze mille chacune des deux années qui suivent; vingt et vingt-cinq mille les deux années d'après; trente-cinq et quarante mille comme sous-commissaires de douanes dans un des treize ports, et jusqu'à soixante-quinze mille comme chefs commissaires. Je ne doute pas que l'« inspecteur général», quoique âgé de trente ans seulement, ne reçoive du gouvernement impérial plus de deux cent mille francs d'honoraires.

Notre ami P., âgé de vingt-sept ans et entré tard dans le service, reçoit depuis trois ans vingt-cinq mille francs, et il est mandé cette fois-ci à Pékin pour monter le dernier échelon de cette échelle, qui paraît comme dans un rêve plus brillante que celle de Jacob! J'ai aussi connu à Chang-Haï un jeune employé anglais, M. Kopsch, qui n'a pas encore vingt ans, et dont les appointements dépassent vingt-deux mille francs. Pour guider les choix de M. Hart, il n'est ni lettre de recommandation, ni influence diplomatique qui puisse vaincre ce « tenacem propositi virum » ; il vous devine d'un coup d'œil, et vous remplit de confiance en ses idées; puis il vous lance, et vous êtes assuré, si vous travaillez, du plus bel avenir. Décidément, c'est dans ces contrées loin-

taines qu'il faut voyager pour voir les hommes de cœur et d'intelligence tracer leur voie d'une manière d'autant plus frappante qu'ils se meuvent dans un milieu plus hétérogène.

L'institution des douanes maritimes impériales a bien nettement deux forces : l'une pécuniaire, l'autre morale et politique.

Voici neuf chiffres que m'a donnés M. Hart pour résumer l'année commerciale qui vient de s'écouler, et qui, mieux que trente pages de tableaux statistiques, me paraissent donner une idée de la Chine actuelle ; il y a là plus que des pagodes et des lampions, qui chez nous semblent le trait caractéristique d'une leçon de géographie sur la Chine.

Les treize ports ouverts au commerce européen sont donc : Chang-Haï, Fou-Chao, Kiou-Kiang, Canton, Taï-Ouan, Tam-Soué, Chin-Kiang, Swa-Tao, Ning-Po, Chi-Fou, Amoy, Han-Kao, Tien-Tsin, et Niou-Chouang.

Les registres de ces treize comptoirs marquent :

Importations.	596,512,200 fr.
Exportations.	449,296,000 fr.
Recette de la douane chinoise.	70,378,200 fr.
Avec mouvement de. . . .	16,628 navires
jaugeant.	7,136,301 tonneaux.

Pour ne prendre que les grands traits du commerce européen et indien.

Dans les importations :

L'opium compte pour. . .	3,896,046 kil.
valant.	278,216,820 fr.
Les cotonnades comptent pour	3,371,973 pièces
valant.	123,240,143 fr.

Ces deux derniers chiffres ont été doublés pendant l'année 1869.

Dans les exportations :

Le thé compte pour.	73,407,130 kil.
valant.	213,548,016 fr.
dont pour l'Angleterre seule. .	148,101,536 fr.
La soie compte pour.	2,459,817 kil.
valant.	158,542,270 fr.

Mais que de ruisseaux variés servent à former ces grosses rivières! Songez, pour la curiosité du fait, que toutes ces pièces de cotonnade mises les unes au bout des autres couvriraient une ligne de quarante mille lieues de long, et que des millions de Chinois sont habillés par les tissus des manufactures de Manchester. Comme Mac Arthur, prédisant en 1788 le succès futur des laines australiennes, le plénipotentiaire anglais qui signa le traité de Nankin en 1842, disait donc vrai en annonçant à ses com-

patriotes « qu'il ouvrait à leur commerce une contrée si vaste, que tous les métiers du Lancashire ne suffiraient pas pour vêtir une seule de ses provinces ! »

L'année a été belle pour les aiguilles importées d'Europe au nombre de trois cent vingt-deux millions, pour les allumettes allemandes au nombre de neuf cent trente et un millions, et pour les boîtes à musique suisses, dont il s'est vendu pour cent mille francs de plus que l'année précédente. Je note en passant que la Chine nous a envoyé pour trente-deux mille francs de rhubarbe, quatre cent cinquante-six mille francs de graines de fleurs de lis, et neuf cent trente-six mille francs de drogues médicinales, prix indigènes, ce qui suppose clairement que messieurs les pharmaciens nous les revendront pour sept ou huit millions.

Un des assaisonnements les plus piquants des négociations commerciales en Chine est la variabilité inouïe du change. Je ne parle pas des sapèques, misérables rondelles encombrantes et difformes, enfilées dans des ficelles et bonnes tout au plus à jeter aux lépreux ; elles ont un cours différent même entre Tien-Tsin et Pékin, et à Tien-Tsin même suivant la saison. — Comme c'est commode pour établir des comptes ! — Mais, s'il est vrai que le dollar mexicain soit la monnaie courante dans les ports de ce Mexique encore plus gangrené qui s'ap-

pelle la Chine, il n'existe pas dans l'Empire du Milieu une monnaie d'argent réelle : tout est donc rapporté à une monnaie décimale fictive, «le taël» [1], dont on ne saura jamais ni l'effigie ni la forme, et dont le cours est déterminé par l'arrivée de chaque malle d'Europe et des Indes. J'ai passé sept jours à Chang-Haï, notre malle avait mis le taël à sept francs vingt-cinq centimes; la veille de notre départ pour Tien-Tsin, la malle anglaise arrivait et le faisait monter à huit francs dix centimes: de là, quel agiotage! quelle gymnastique de traites! quels changements à vue dans les décors de l'opéra commercial! Et cela, sur une échelle que vous ne sauriez vous imaginer. Voici précisément un trait qui se rapporte à Chang-Haï. Comme la malle destinée à faire monter ou baisser le baromètre du change stoppe vingt-quatre heures à Singapour et autant à Hong-Kong pour faire son charbon, deux grandes maisons de Chang-Haï ont inventé de faire construire à Glasgow des navires superbes, coûtant deux millions chacun, et qui sont tout machines, de façon à pouvoir courir plus vite que la malle et à gagner sur elle trois ou quatre jours depuis Singapour, et plus souvent trente heures depuis Hong-Kong. Une simple lettre pour un agent est le chargement le plus précieux de ces hardis steamers; vous voyez du coup les opé-

[1] Les subdivisions sont de dix en dix : le « mace », le « candarin », et le « casch ».

rations *inouïes* que peut faire l'agent mis ainsi dans le secret: sachant à l'avance l'abondance ou la faiblesse des demandes, les cotes qui seront apportées; calculant à coup sûr le marché du surlendemain, où le picol de thé montera de deux cent quarante-cinq francs à deux cent cinquante-trois francs, où la pièce de grey-shirting s'élèvera de cinquante-sept francs à soixante francs, où la caisse d'opium tombera de quatre mille deux cent vingt francs à quatre mille francs, il aura beau jeu à vider ses magasins encombrés de milliers de caisses d'opium et à acheter énergiquement les cotonnades et les thés; le roulement de fonds extraordinaire des commerçants de ces parages fait sur chacun de ces articles des différences d'un quart de million de francs.

On m'a raconté qu'un navire de Jardine avait dans sa première course payé sa construction tout entière; il n'était pas entré en rivière, et, profitant d'un temps de brouillard, il avait envoyé «la lettre d'avis» par un sampang dans le hameau d'une crique perdue: de là un piéton indigène l'avait apportée à l'agent de Chang-Haï, informé ainsi trois jours et demi avant qui que ce fût. Faire de tout une course au clocher, tel est bien l'esprit entreprenant des Anglo-Saxons; ce qu'ils tentent pour les taëls, ils le font aussi pour les thés d'une façon régulière, et nous n'entendons parler depuis un mois que des exploits

du *Tae-Ping*, qui s'est montré un coursier de premier ordre. Parti en même temps que deux autres clippers de Fou-Chao avec les premiers thés de la saison nouvelle, il a mis quatre-vingt-dix-neuf jours pour aller par le cap de Bonne-Espérance jusqu'au cap Lizard sur les côtes d'Angleterre. Les trois rivaux ne s'étaient aperçus que deux fois en suivant la route que chacun estimait la plus rapide : le quatre-vingt-dix-neuvième jour, ils se trouvèrent côte à côte en vue de la terre anglaise. Alors la lutte monta au paroxysme : malgré un grand frais d'ouest, chaque capitaine mit toute sa toile dessus, au risque de jeter la mâture à bas; les équipages étaient comme affolés et ne reculaient devant aucune témérité ! Ce fut le *Tae-Ping* qui aborda une heure avant les autres au quai des East-India Docks de Londres: une prime de douze francs cinquante centimes par tonneau—(le *Tae-Ping* en compte plus de deux mille) — est affectée à l'heureux capitaine qui remporte chaque année pareille victoire.

Mais je reviens à nos productions chinoises. L'empire, hélas! qui dès l'abord avait paru une mine d'or, n'est déjà plus qu'une mine de cuivre, et beaucoup craignent qu'il ne produise bientôt plus que du plomb; le thé a perdu 6 0/0 et le coton brut ne trouve plus d'acheteurs.

Si le gouvernement chinois voulait sortir de son déplorable entêtement, et consentait à laisser ex-

ploiter les mines de charbon du Pe-Tchi-Li et de l'île Formose, tout le commerce prendrait un nouvel essor, et nous ne verrions pas le charbon, cet alpha et cet oméga de l'industrie, importé de l'Angleterre à des prix vraiment fabuleux, qui s'élèvent quelquefois de quatre-vingt à quatre-vingt-seize francs la tonne. Vous voyez dès lors ce que brûlent les steamers et ce que devient conséquemment le fret. — A la Douane de Pékin, il y a un gazomètre alimenté par du charbon venant de Cardiff (Angleterre). Ce charbon est acheté à un taux exorbitant par le gouvernement chinois, qui aime mieux faire cette folle dépense que de laisser exploiter les mines de charbon situées à quelques kilomètres à l'est de Pékin.

Mais la plus sérieuse calamité, — et elle est générale, — c'est l'impossibilité pour les négociants européens fixés en Chine comme patrons ou correspondants de grandes maisons, de traiter directement avec les producteurs et les courtiers chinois : ils sont forcés d'avoir recours à des « compradores », corporation d'indigènes mixtes ayant survécu à l'état de choses qui en avait rendu la création nécessaire; aujourd'hui non-seulement ils se maintiennent, mais ils augmentent nos frais de deux à trois pour cent dans leur seul intérêt. Les compradores s'entendent trop souvent avec les producteurs et les acheteurs chinois, déjà si tenaces par nature, tandis que les

rivalités les plus grandes divisent les trop nombreux commerçants européens pris d'une véritable fièvre dans cet Eldorado de la spéculation. Songez qu'il y a des maisons qui ont jusqu'à cent millions de roulement de fonds.

Pour les thés, par exemple, l'exportation en 1865 fut immensément trop forte, et pour les besoins de l'Angleterre et pour les demandes de la Russie, que l'on s'était beaucoup exagérées. On acheta à tout prix : le Chinois en profita et tint bon : de là des augmentations absurdes, des qualités inférieures résultant d'une mauvaise récolte, un débouché mal calculé, et cinq faillites sur dix maisons.

Les correspondants étrangers s'emportent avec raison contre les compradores, mais l'étude de la langue indigène pourrait les en affranchir, s'ils imitaient les travaux des jeunes employés des douanes : l'avenir est assurément là, car il est inadmissible de laisser subsister l'abus qui met dans la poche des compradores une somme égale au fret depuis l'Europe, ou même à la taxe perçue par la douane.

Il va sans dire que les Anglais et les Américains sont ici, plus que partout ailleurs, les princes des marchands. La Grande-Bretagne est assez heureuse pour fournir à ses négociants des marchandises incessamment renouvelables qui leur font réaliser de

gros bénéfices, et qui leur procurent sur place, sans frais (chose si importante ici), le numéraire avec lequel ils achètent les produits indigènes exportables[1].

Les Anglais seuls ont donc la facilité de faire parvenir à leur métropole dans de meilleures conditions le thé, la soie et le coton, et d'absorber par suite la majeure partie des transactions de la Chine, en même temps que par eux Londres est resté l'entrepôt général des exportations de l'Extrême-Orient, si bien que certains articles font forcément et en pure perte la route de Marseille à Londres, pour revenir de Londres à Lyon !

Quant aux Américains, ils ont couvert la côte de leurs steamers incomparablement supérieurs aux navires anglais; le plus, ils ont douze grands vapeurs à plusieurs étages, de deux mille tonneaux, en tout semblables aux fameux « river boats » du

[1] Les chiffres qui suivent peuvent seuls donner une idée de l'immense commerce dont la Chine est le pivot.

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	TOTAL
1864.	410,348,624 fr.	432,052,072 fr.	842,400,696 fr.
1865.	494,753,264	484,437,072	975,190,336
1866.	596,512,200	449,296,000	1,045,803,848
1867.	554,637,928	463,175,704	1,017,803,632
1868.	568,969,704	542,917,864	1,121,887,568
1869.	599,835,608	537,151,904	1,136,537,502

La recette de la douane a été de 62,762,920 fr. en 1864, et de 78,724,584 fr. en 1869.

Mississipi, pour remonter les mille kilomètres du Yang-Tze-Kiang, de Chang-Haï à Hang-Kao, au cœur de la Chine.

Le temps n'est plus où les navires de commerce américains devaient naviguer sous pavillon anglais pour fuir devant la chasse de frégates comme l'« Alabama » (qui dans ces mers-ci a pris entre autres le « Contest », chargé d'un million de livres de thé); aussi les Yankees regagnent-ils chaque jour du terrain et prennent-ils une prépondérance menaçante : leur escadre, la plus belle et la plus forte qui croise dans les mers de Chine, vient vigoureusement imposer le respect devant le pavillon bleu étoilé.

Quant à la France, le pays des idées, elle en importe beaucoup en Chine par ses missionnaires, mais elle s'occupe peu d'y importer des cotonnades ou des lainages, et laisse à d'autres nations plus positives le champ libre pour des transactions vulgaires mais lucratives. La table des importations du commerce étranger marque, hélas! à son avoir quelque chose comme un zéro : nous n'avons même pas l'honneur d'être cités dans une colonne spéciale si petite qu'elle soit, et nous restons confondus avec les pays divers d'Europe, tandis que l'Angleterre et les Indes y alignent cinq cent cinquante-huit millions d'entrées. Quelques articles de Paris, quelques photographies de théâtres, du vermout, et des bibelots de foire de village, c'est peu, il faut

l'avouer, pour la France, qui, il y a sept ans, envoyait une armée planter ses drapeaux sur les murs de Pékin. En 1861, il y avait à Chang-Haï dix maisons françaises : à peine en compte-t-on trois maintenant, et elles n'ont exporté que le modeste chiffre de deux mille cinq cents balles de soie.

Notre glorieuse guerre de Chine aura en somme amené beaucoup d'étrangers vers ce pays, mais pas de Français. Quand donc sortirons-nous de cette infériorité irritante, et prendrons-nous sous le soleil la place que nous devrions occuper? Le jour où nous ne croirons pas descendre d'un rang vis-à-vis de nous-mêmes et de nos semblables en risquant des capitaux, ailleurs qu'à la Bourse, sur des terres lointaines mais fécondes.

Seules les Messageries impériales viennent ici consoler ceux qui souhaitent du fond du cœur de voir la France prendre dans l'Extrême-Orient la place que méritent ses industries, ses sciences et ses intérêts.

C'est par elles qu'on arrivera peu à peu à détruire ce fâcheux état de choses qui force la place de Lyon à demander au marché de Londres les soies qu'elle emploie. Cette considération à elle seule justifierait les 7,500,000 francs de subvention que lui octroie l'État pour ces magnifiques paquebots-poste qui sont les pionniers du commerce maritime, si la Compagnie n'excellait en outre à donner au dehors une haute idée de la métropole, à attirer à elle la

plus grande circulation possible de voyageurs, le plus incessant mouvement de matières premières et d'objets manufacturés.

Certes, ce serait fermer les yeux sur les faits qui se manifestent avec le plus d'éclat dans notre temps, si, après avoir assisté aux luttes d'influence qui se sont produites autour de Constantinople, on ne reconnaissait pas autour de la Chine et du Japon les premiers effets du même travail d'émulation. Si par leur éloignement du centre européen ces terres n'éveillent pas l'idée de la conquête, il faut du moins que nous substituions l'action constante du commerce à cette action intermittente que manifeste l'envoi d'une division navale ou d'une armée, et qui laisse — en Chine — plutôt des dates à l'histoire qu'elle ne maintient des influences.

En 1863, les Messageries ont débarqué à Marseille 375,000 kilogrammes de soie; en 1864, 400,000 kilogrammes; en 1865, 1,138,000 kilogrammes; un de ces chargements représentait jusqu'à une valeur de vingt millions de francs[1]! Aussi, en 1865, Marseille a-t-il reçu la moitié de l'exportation des soies de l'Extrême-Orient, tandis que, avant la création du service postal français, et malgré l'arrivée périodique à Marseille depuis quinze ans de deux courriers anglais venant chaque mois de la Chine, la France

[1] Le fret est de 130 francs les 100 kilogrammes.

n'en recevait pas en moyenne un dixième. Les neuf dixièmes passaient par Gibraltar.

Sans violenter les habitudes du commerce, sans créer de protection pour aucune place, on peut prévoir, par le fait même que les soies destinées à être consommées sur le continent vont à Londres en passant par Marseille, qu'elles s'arrêteront de plus en plus à Marseille. C'est le bénéfice naturel qu'il faut attendre de la situation géographique de notre pays ; le commerce anglais réalisera probablement le premier les épargnes d'argent et d'économie sur le temps que l'entrepôt de Marseille procure aux importations de soies orientales. Il opérera en France, et notre commerce gagnera indirectement à ces opérations, surtout si nous nous efforçons — enfin ! d'importer en Chine les marchandises que la Chine consomme et que notre industrie *peut* produire. — Les Messageries impériales auront déterminé ce résultat : Gloire à elles !

C'est assurément une lutte intéressante que celle de nos Messageries contre la Compagnie anglaise péninsulaire et orientale. Prises dans leur *ensemble*, nous voyons les Messageries compter aujourd'hui 63 navires d'une puissance collective de 18,640 chevaux et de 112,000 tonneaux, transportant 153,000 passagers et 169,000 tonnes de marchandises, en accomplissant un parcours de 472,000 lieues, — et la Compagnie péninsulaire aligner

62 navires de 22,300 chevaux, 94,000 tonneaux, et convoyant 19,000 passagers [1].

La concurrence de ces deux flottes pacifiques a créé pour les voyageurs un comfort, une sûreté et une rapidité de navigation qui vont grandissant chaque jour; et c'est avec un profond sentiment de joie que je tiens à vous dire combien les Messageries impériales l'emportent sur leur rivale. Dans ces mers où la France était à peine représentée par quelques négociants isolés, l'influence de notre pavillon a passé de 0 à 100 par ce fait que la Compagnie française est, entre Suez et Yokohama, celle à laquelle la grande majorité des voyageurs et des commerçants confie avec le plus de sympathie, pour un voyage de trois ou quatre mille lieues, familles, correspondances et richesses. Elle est justement fière de cet hommage que lui rendent ces adversaires d'autres temps, nous acceptant pour émules dans la navigation où ils sont passés maîtres, et venant abriter sous notre pavillon même les gouverneurs anglais se rendant à leur poste.

Tels sont les traits d'union les plus marquants entre les vendeurs et les acheteurs d'Europe et d'Asie. Il est donc devenu presque banal de faire le

[1] Cette dernière nourrit chaque jour à la mer environ 10,000 employés. La subvention postale lui donne 3,980,000 francs; ses dépenses s'élèvent à 49,425,000 francs, et ses recettes à 53,400,000 francs.

négoce entre Pékin et Londres : il faudrait que la même banalité s'établît entre Pékin et Paris.

Il ne faudrait pas croire cependant que la fécondité des transactions soit intarissable ; car un danger imprévu vient de surgir en Chine, et nous avons entendu bon nombre d'Européens établis en ce pays se plaindre que le commerce même des articles manufacturés échappât à leurs mains pour passer entre celles des maisons chinoises qui se les font expédier directement ; les « Hongs », magasins de ces marchands indigènes, peuvent devenir par trop puissants, soutenus comme ils le sont par les banques chinoises, qui acceptent avec confiance leurs traites à longue échéance sur tous les ports où ils étendent leurs si faciles ramifications.

C'est ainsi qu'à Tien-Tsin, tout d'un coup, les transactions ont échappé aux étrangers qui s'y étaient établis. Les Chinois ont la partie belle dans cette concurrence, et ils réussissent à merveille à faire pénétrer de là, surtout par le fameux grand canal, leurs marchandises jusqu'au cœur de la Chine.

Ce nouveau système de trafic par eux-mêmes me semble encore incompatible avec la lenteur naturelle et la classique routine du Chinois ; mais indolent et mou quand il s'agit de l'intérêt des autres, il paraît qu'il est expéditif et plein d'ardeur pour le sien propre. Depuis peu de mois, il s'est mis à en-

voyer dans toutes les directions des émissaires et des échantillons, de sorte que la précision et la vitesse de la navigation à vapeur ont fait passer dans la « langue des fleurs » le prosaïque adage « Time is money. » Les vieux doivent déjà reconnaître que de leur temps on se pressait moins.

Cette chute des préjugés contre l'emploi des steamers dans toutes les classes de la société chinoise est jusqu'ici l'indice le plus patent des progrès opérés par le contact des étrangers. Bacheliers se rendant à Pékin pour leurs examens, mandarins à globules de toutes les couleurs gagnant leurs postes, négociants infatigables, même les morts dans leurs cercueils (et cela prescrit par testament), ne veulent plus voyager que sur des navires à « roues de feu ». — Et pourtant, en présence de ce mouvement caractérisé, croiriez-vous que les mandarins, ces..... arriérés! n'ont encore voulu permettre aux négociants chinois, ni de changer la forme traditionnelle et nationale de leurs jonques, ni de devenir acquéreurs de navires à vapeur?

Il est encore bien d'autres détails de l'institution des douanes qui m'ont frappé; mais je dois arrêter là mes notes, voulant seulement vous indiquer en somme tout l'intérêt matériel, moral et politique de ce recours d'un peuple corrompu mais non inintelligent, à l'honnêteté européenne; ce changement d'une politique méprisante pour les Bar-

bares en une faveur aussi imprévue qu'intéressée; ce grand pas enfin que, peut-être, va faire la Chine vers une administration régulière, grâce à un corps d'élite choisi par un chef remarquablement doué qui s'est sincèrement dévoué aux Chinois et qui veut leur bien! S'il est donné carrière à ses généreux instincts, le but premier des douanes, organisées pour le payement de l'indemnité de guerre et la répression des Rebelles, sera largement dépassé; car entraîner le gouvernement chinois à l'établissement d'une série de phares sur ces côtes si dangereuses; prendre en main la poste aux lettres dans cet empire où l'immense majorité des hommes sait lire et écrire, et où la politesse multiplie les correspondances; essayer la construction de routes, de chemins de fer, de télégraphes; exploiter les mines de charbon; aller de l'avant soit au compte du gouvernement, soit par des concessions avantageuses, tel est le complément du plan de M. Robert Hart. En prenant le Chinois par le seul point qui lui soit sensible, c'est-à-dire par « la question dollar », il pourra en moins de vingt ans transformer l'Empire du Milieu : à une seule condition cependant, c'est que ce flambeau qu'il allume ne sera pas éteint en ses mains par ceux qu'il veut éclairer.

Voilà sous quel jour m'est apparue, malgré ses premiers dehors prosaïques, l'institution des doua-

nes chinoises; en un mot, c'est une greffe moderne et régénératrice sur le vieux tronc sec d'un arbre séculaire : mais y a-t-il encore assez de séve sous cette écorce vermoulue? J'en doute.

IV.

LA GRANDE MURAILLE.

Les caravanes de Mongols. — L'avenue des colosses de granit. — Les treize tombeaux des empereurs Mings. — Passe de Nang-Kao. — Aspect majestueux de la Grande Muraille. — Une alerte. — Les ruines du Palais d'Été. — Retour à Pékin.

26 mars 1867.

Nos poneys mongols sont sellés de bonne heure, notre colonne se met en marche. Personne aujourd'hui n'aurait songé à être en retard : nous allons voir la grande muraille de la Chine ! Je commence vraiment à croire que ce n'est plus une pure invention des géographes, car tout le monde ici nous a parlé sérieusement de ce colossal rempart, situé à trois journées de marche de Pékin sur la route de Sibérie.

Nous ne tardons pas à reconnaître toutes les qualités de nos montures : ruer, se cabrer, mordre, se rouler par terre avant la marche; puis boiter, ou s'entêter à un trot lilliputien, tirer sur les rênes comme sur un cabestan, s'échapper à la halte et

briser le harnachement, voilà le poney mongol à poil d'ours et à caractère du même genre.

C'est ainsi que nous chevauchons tout le jour, guidés par un officier de la légation britannique, M. Mac Clatchie, qui nous sert d'interprète, et suivis de deux charrettes contenant non des bagages et des vivres, mais des finances! Quels heureux voyageurs, devez-vous penser, en songeant que quatre mules arrivent à grand'peine à traîner ces deux charrettes remplies jusqu'aux bords de précieux métal! Mais à la vérité nous n'avons que huit cents francs, sous la forme de centaines de mille pièces dites de cuivre, enfilées par chapelet de mille sur des brins d'osier, seule monnaie courante dans la campagne chinoise, et dont il faut donner, quand on est un Barbare, un rouleau pesant une livre pour avoir deux œufs de poule.

Par hasard le ciel se découvre à deux ou trois reprises différentes dans le cours de la journée, et le soleil vient éclairer par intervalles, tantôt des trombes lointaines de poussière s'élevant en spirales opaques du milieu de la plaine vers le ciel, tantôt les crêtes arides et découpées en aiguilles des montagnes de la Mongolie.

Des gorges de cette chaîne arrivent de longues caravanes de chameaux que nous rencontrons et dont les files en capricieux méandres se dessinent au loin dans la plaine sablonneuse. Chacune de ces cara-

vanes compte plusieurs centaines de bêtes à deux bosses, précédées d'autres centaines de poneys ourson pris au laço dans les troupeaux sauvages des steppes. C'est à Pékin que les Mongols viennent vendre, en même temps que leurs chevaux, des milliers de moutons à longue laine, dont la queue plate et large d'un pied, tombant en parachute, fait le plus singulier effet : j'aime l'aspect austère de ces caravanes dans le désert; j'aime les figures cuivrées de ces hommes aux traits sévères, ces longues robes de cuir rouge, doublées d'épaisses fourrures, ces immenses bonnets de poil d'ours aux étranges ornements de corail. Il y a quelque chose d'antique et d'imposant dans ce spectacle : un chef bien reconnaissable à ses armes guide la troupe; ses hommes sont perchés entre les deux bosses de leur chameau, qui, attaché par le nez à la queue de son devancier, semble, dans son allure languissante et sonore, balancer sa charge lourdement en cadence, à l'instar de la longue cloche de bronze peinte en écarlate qu'il dandine à son cou.

Les Mongols portent sur leur visage un air farouche et fier ; le Chinois n'est pour eux qu'un objet de mépris. Il paraît, — trait frappant, — que chez eux le mot «mongol», leur nom national, est le seul qu'ils emploient pour exprimer l'idée de courage et de vertu.

Le soir, au coucher du soleil, après dix heures

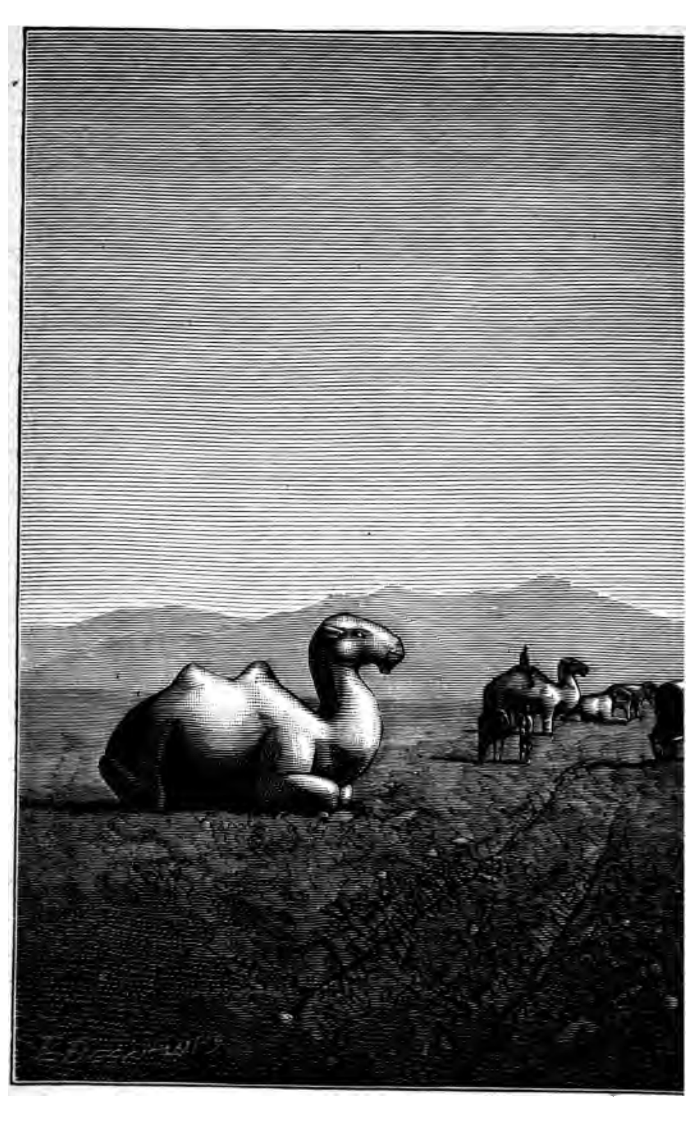
de route dans une plaine de sable, nous arrivons à la « ville fortifiée » de Tchang-Pin-Tchao. C'est un hameau horrible avec des murs de boue. La population, poussée par la curiosité, se rue pour nous voir. Nous sommes habitués maintenant aux huttes indigènes !

27 mars.

Quand le soleil se lève, nous sommes déjà au pied des montagnes, et ses premiers rayons éclairent pour nous les cinq portiques majestueux qui, chacun à huit cents mètres d'intervalle, ouvrent la vallée des tombes des empereurs. Le coup d'œil est grandiose: figurez-vous une longue vallée sablonneuse, enclavée par un amphithéâtre de montagnes élevées, au pied desquelles treize tombes gigantesques, entourées de bois d'arbres verts, s'échelonnent en demi-cercle.

Du portique de l'entrée de la vallée jusqu'à la tombe du premier empereur il y a plus d'une lieue, et une longue avenue est dessinée d'abord par des colonnes ailées en marbre blanc, puis par deux files d'animaux sculptés de grandeur colossale : des chameaux, des éléphants, des hippopotames, des lions de quinze pieds de haut et d'un seul bloc de granit, des dragons ailés, une quantité de bêtes, puis douze empereurs trois fois grands comme nature et portant casque et cuirasse !





L'avenue des Animaux de gran



aux tombeaux des Empereurs.



C'est dans cette avenue extraordinaire que nous faisons halte, ne pouvant songer sans effroi aux travaux surhumains qu'il a fallu pour rouler de pareils blocs au milieu de cette plaine de sable: il y a donc eu un siècle où les Chinois savaient « faire grand », au lieu de consumer leur vie dans des fumoirs d'opium et dans des maisons de jeu !

Au bout de l'avenue, nous arrivons aux tombeaux, autour desquels sont groupés des bosquets d'arbres verts; chaque tombeau est un vrai temple où le marbre blanc et rose, où le porphyre et les sculptures de teck se marient non avec harmonie, ni avec goût, mais — chose si rare en Chine — avec des lignes vraiment pures et d'une grande sévérité.

Une des salles du tombeau a soixante mètres de long sur vingt-cinq de large; les colonnes qui la supportent sont faites d'un seul tronc d'arbre de quatre à cinq pieds de diamètre, et depuis neuf cents ans ces splendeurs austères ne semblent pas avoir vieilli d'un jour. Une obscurité lugubre sied fort bien à ces demeures sépulcrales, et le bruit des « gongs » sourds qu'agitent les gardiens du temple fait résonner les voûtes de vibrations étranges. Cet aspect sombre porte à la rêverie, et il nous semble voir toute la pompe des funérailles des empereurs Mings: un peuple en deuil vêtu de blanc escortant le cercueil d'or entre les colosses de

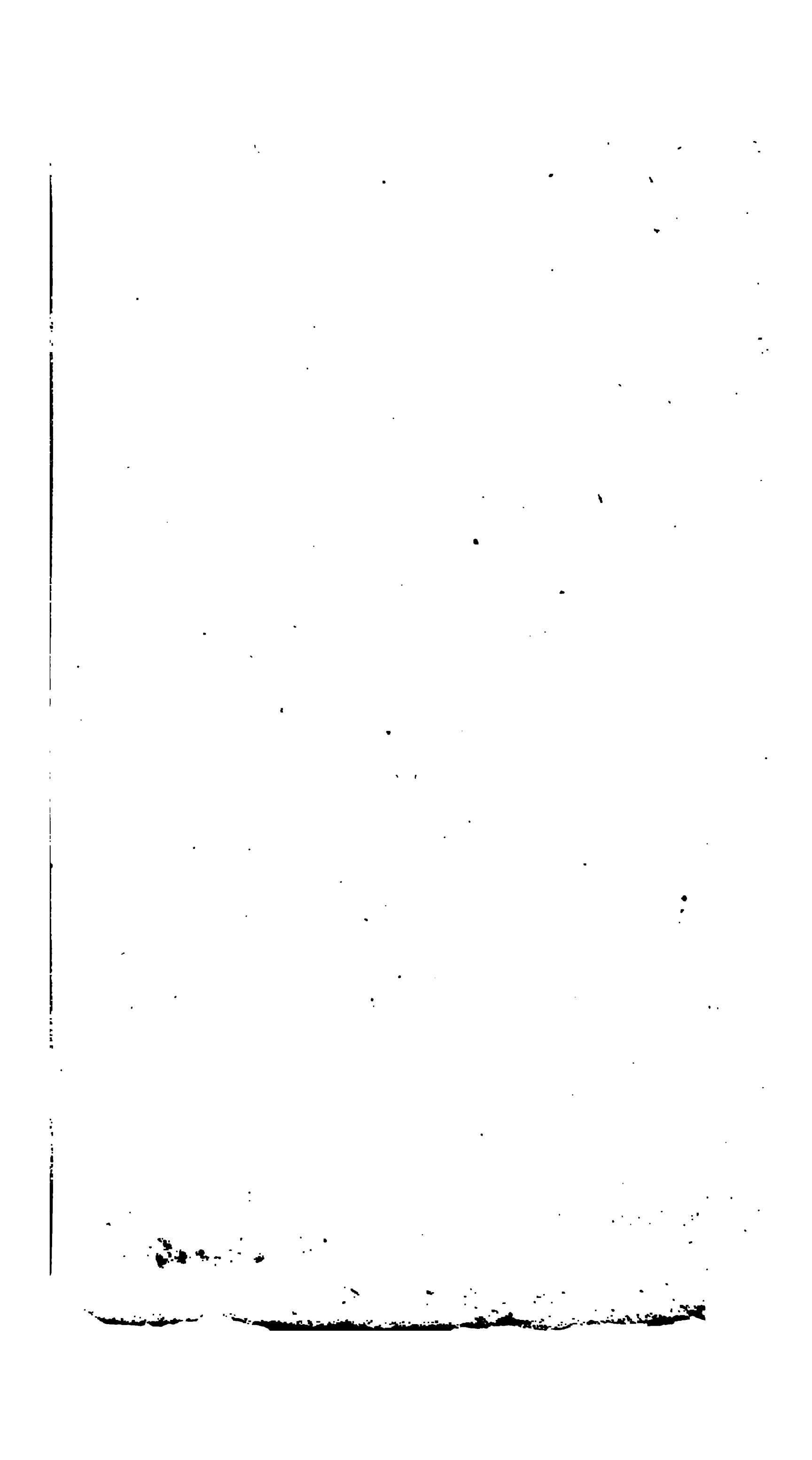
granit, les hurleurs funèbres se roulant devant la tombe, les torches fumeuses éclairant les colonnes d'une lueur blafarde, et les fossoyeurs qui ont déposé les cendres de l'Empereur à sa demeure dernière immolés sur l'heure, afin que le secret des trésors enfouis avec lui ne soit pas trahi !

Vers trois heures, nous partons, malgré les instances d'un bonze muet qui s'évertue à tracer sur le sable et devant nous des caractères inintelligibles, et nous cherchons à gagner rapidement Nang-Kao, l'entrée de la passe de la Grande Muraille.

Mais, quand vient la nuit, nous sommes encore en rase campagne, complétement égarés. Des sentiers rocheux nous mènent à des huttes éparses, et plus nous demandons à leurs hôtes effarés la route de Nang-Kao, plus ces naturels nous renvoient de l'un à l'autre vers les quatre points cardinaux, et nous font faire en circuit des S qui ressemblent terriblement à des O. Enfin en promettant à un excellent paysan une charge de sapèques (les sous chinois) presque trop lourde pour qu'il puisse la porter, nous obtenons qu'il guide notre colonne dans la nuit. Je lui donne mon cheval et me mets sur un des chars à argent ; tout semble pour le mieux : le naturel galope à droite, à gauche, sonde les gués, éclaire la route, évite les ravins, et, quoique la nuit soit bien noire, nous cheminons avec confiance, quand soudain ma carriole roule de la corniche à



Portique des tombeaux des Empereurs.



Portique des tombeaux des Empereurs.





une trentaine de pieds de profondeur; cinquante mille pièces de monnaie valant deux cent cinquante francs, cassent leurs liens et roulent aussi éparpillées dans les ronces, le sable et les rochers; j'avais, quant à moi, sauté lestement et sans encombre, mais le pauvre palefrenier (mafou) gisait à terre comme une masse et sans connaissance, après avoir exécuté involontairement un horrible saut périlleux. Notre caravane tout entière vient à son secours : deux d'entre nous prennent le blessé, qui hurle bientôt comme si nous voulions l'assassiner et qui vomit beaucoup de sang; d'autres, voulant sauver au moins une petite part du mètre cube de billon que nous venions de semer sur un terrain de pierres, en remplissent un ou deux sacs; enfin, après quatre heures d'une angoisse que je n'oublierai pas de longtemps, nous distinguons deux ou trois lumières aux fenêtres de papier de Nang-Kao, petit village situé par rapport à la Grande Muraille, comme Lanslebourg au Mont-Cenis ; du reste, le paysage a beaucoup de liens communs avec la lugubre vallée de la Maurienne : il semble qu'ici il ait plu des pierres !

Nous passons la nuit dans une étable, pêle-mêle avec les mules, nos poneys, nos mafous, à soigner de notre mieux le blessé; il a assurément un certain nombre de côtes cassées. Mac Clatchie, notre interprète, donne, au nom du Prince, une forte somme

pour qu'on aille le lendemain chercher, n'importe où, un rebouteur indigène. Mais nous avons beau prodiguer nos soins, coucher avec tout ce monde couvert de vermine, manger du riz à leur marmite et boire dans leurs tasses, nous sentons je ne sais quelle hostilité dans tout ce qui nous entoure ; jamais regards aussi farouches ne nous ont dévisagés ; jamais groupes chuchotants, physionomies irritées, manières brutales, n'ont formé un ensemble plus effrayant. Mac-Clatchie nous confie qu'il croit comprendre à leur patois qu'ils nous accusent des blessures du mafou : ils ont même arraché les bandes de linge que nous avons faites avec nos mouchoirs et appliquées sur les parties lésées : cela nous étonne fort, car dans l'Extrême-Orient, les Européens les plus ignares passent pour des médecins émérites. Mais la fatigue l'emporte sur une appréhension que nous déclarons unanimement futile, tandis qu'en son for intérieur chacun est réellement inquiet. De plus, ayant obéi à une injonction fort nette de sir Rutherford Alcock, nous n'avons sur nous aucune arme. « Vous allez vous trouver au nombre de cinq Européens dans un pays où dix mille Chinois peuvent vous attaquer sans qu'un sixième Européen vienne à votre secours : il faut donc ne pas avoir l'air de suspecter leurs mauvais instincts, et vous confier entièrement aux lois sacrées de l'hospitalité. » En nous répétant cela nous passons une

nuit calme; nos craintes se dissipent avec le jour.

Quant à moi, je ne puis me défendre d'une autre émotion : je suis au pied même de la Grande-Muraille, et je salue le jour de mes vingt et un ans! L'accident de la veille, les cailloux de la route, une ascension difficultueuse mais passionnante devant moi, toutes ces choses ne semblent-elles pas me dire : C'est l'image de la vie; il faut monter ?

28 mars.

A peine sortis du bourg de Nang-Kao, nous nous sommes trouvés à l'entrée de la passe, et dès lors la grandeur du spectacle s'est successivement déroulée devant nous sur le parcours des six lieues qui nous séparaient du col et de la muraille. D'abord la gorge est sauvage et sombre, resserrée étroitement par la montagne presque à pic, dont les flancs ne laissent place qu'au torrent qui est notre seule route.

Peu à peu toute la profondeur rocheuse de cette longue vallée, tous les plans des versants escarpés qui la forment, apparaissent en un superbe panorama : voici en effet le premier contre-fort de la Grande-Muraille; c'est un cordon de murs à hauts créneaux et à tourelles, hardiment jeté sur la première chaîne principale et qui suit à perte de vue toutes les aiguilles, les lignes brisées ou aiguës,

les soubresauts tantôt sinueux, tantôt à pic, de cette crête granitique et tourmentée.

Rien de curieux, rien de frappant comme ce mur, colossal serpent de pierre; il escalade des roches que l'on croirait infranchissables et qui le seraient sans lui : je suis intimement convaincu qu'il serait aussi difficile d'y grimper pour le défendre que pour l'attaquer. Ce premier contre-fort à lui seul est une œuvre de géant, et bien digne, au point de vue pratique, de la jactance chinoise. Dès ce premier pas, je me demandais déjà ce que pouvait bien être la Grande Muraille elle-même, quand bientôt, à mesure que nous avancions dans la farouche vallée, les rayons du soleil vinrent éclairer loin devant nous les lignes crénelées de deux autres murailles parallèles, également situées sur la crête extrême et se dessinant en silhouette d'opéra sur le fond du tableau.

Je me souviens d'une gorge où nous tournâmes brusquement et dont l'aspect était vraiment admirable. Ce n'était déjà plus sur les pierres du torrent, mais bien sur une longue nappe de glace tourmentée, que nous marchions; le dégel commençait à peine, et dans les crevasses on voyait l'eau du torrent couler au-dessous de nous. Deux kiosques aux couleurs écarlate, posés comme des nids d'aigle au sommet de deux roches noires très-hautes, formaient le portique naturel d'une nouvelle passe; des bandes de

canards et d'oies sauvages tournaient au-dessus de nos têtes, et sur les sommets inaccessibles brillaient toutes ces fortifications continues et gigantesques. Autour de nous, à plusieurs lieues à la ronde, pas un être humain.

A midi, nous étions au col. Le bastion qui sépare la Mongolie de la Chine n'est qu'un peu ébréché à sa base et aux fenêtres, mais la Grande Muraille, qui de là s'élève rapidement à droite et à gauche en se maintenant sur la crête de la chaîne principale et en dominant au loin les monts subalternes, est parfaitement conservée; des tours carrées se dressent à chaque point culminant comme les jalons de cette œuvre immense, qui compte, dit-on, plus de deux mille années d'existence!

Ce spectacle m'a vivement impressionné : c'est souverainement grand! Quand on songe que c'est en vingt-deux ans que des hommes ont construit douze cents kilomètres de murs, sur des points paraissant inaccessibles, comme pour opposer à la Voie lactée du ciel une voie murée sur les cimes, on croit à un rêve. Et pourtant nous l'avons escaladée, nous y avons marché, en long, en large, plongeant nos regards en avant vers la Tartarie, à droite vers le Pe-Tchi-Li, où elle s'enfonce à mille mètres *sous la mer,* à gauche vers le Thibet, en arrière vers les plaines fertiles de la Chine méridionale. Oui, assurément ce serpent de pierre fantas-

tique, ces créneaux sans canons, ces meurtrières sans fusils, ces remparts sans un seul défenseur, ces fortifications qui ne protégent rien et que personne n'attaque, resteront dans nos souvenirs comme une vision magique. Mais, malgré les rafales et les nues qui voulaient nous enlever pour ainsi dire les preuves de notre vision, nous tenons la photographie de cette œuvre étrange; car sur le haut de la muraille, vieille de vingt siècles, le Révérend nous contempla et nous dit : Ne bougez plus!

Mais si, après avoir admiré une vue si pittoresque, on vient à réfléchir, comme on voit bien là l'œuvre d'un peuple de grands enfants mené par des despotes! Quelle folie que d'élever une enceinte continue là où deux forts seulement, aux passes de Nang-Kao et de Kou-Peï-Kao, auraient fermé la Chine à toutes les invasions du Nord! Que de milliers d'hommes ont dû succomber à ce travail surhumain, vainement inventé pour la défense d'un empire dont il n'a pu d'un jour arrêter l'envahissement!

Il fallut pourtant nous arracher à la majesté du spectacle que les chiffres ne font qu'atténuer; car le site, la longueur, l'inutilité, le désert, font surtout de la Grande Muraille un monument incroyable : haute d'environ cinquante pieds et large de dix-huit à vingt, en granit à sa base, en longues briques grises à son revêtement supérieur, elle a

forcément une hauteur bien plus grande aux endroits où elle franchit une gorge; puis elle monte, descend, côtoie et serpente comme si elle était un être rampant et vivant. Je suis heureux de pouvoir vous en envoyer une photographie et non un dessin; le collodion ne sait pas mentir comme le crayon : mais songez seulement que le cadre est restreint, en ce sens que, pour prendre la vue d'ensemble la plus curieuse, nous avons dû hisser l'appareil photographique sur la muraille même, à peu près comme si l'on se mettait sur l'arête d'un toit pour le dessiner. J'ai cru pouvoir honnêtement emporter comme souvenir de ce monument des siècles passés une brique du parapet; elle est longue, d'une pâte grisâtre, mesure cinquante centimètres sur douze, et pèse environ quinze livres. Je doute qu'il y en ait beaucoup en France, et je lui fais gaiement faire sa première étape sur mon épaule, en la soignant comme si c'était une pierre précieuse ! Mais les six lieues du retour à la nuit, à pied, furent pénibles, car il fallait sauter de cailloux en rocher, et de rocher en cailloux ; aucune botte ne résistait aux angles tranchants d'un marbre verdâtre. Arrivés dans notre étable de Nang-Kao, nous n'eûmes plus qu'à nous coucher par terre, tandis que les cris d'ivresse de nos farouches hôtes nous tenaient éveillés : le mafou n'allait guère mieux.

29 mars.

Dès que nous sortons de la hutte pour seller nos chevaux, mettre le mafou dans la seule charrette qui nous reste, et donner une vingtaine de milliers de sous à l'hôtelier, nous ne pouvons comprendre le silence qui règne autour de nous; toutes les portes de la cour sont hermétiquement fermées, et personne ne répond à nos appels répétés. Nous essayons d'ouvrir une des portes latérales donnant sur une autre cour; elle résiste encore, puis soudain elle cède, et un gros Mongol tout rouge, avec des moustaches à la tartare, s'avance droit sur nous, et nous dit avec une volubilité inouïe une série de choses que naturellement nous ne comprenons en aucune façon; vite Mac Clatchie arrive, il écoute, devient pâle, puis ses yeux s'animent, il répond, il s'emporte, et se retournant vers nous, il nous dit avec effroi : « Ils nous accusent d'avoir blessé le mafou, et ne nous laisseront sortir que si nous leur abandonnons les deux mules, la charrette et tout l'argent qui y est enfermé. »

Vous devinez si la colère nous prend : « Allons donc! Quels insolents de nous rançonner ainsi! » est le cri général. Et ne tenant aucun compte de la férocité peinte sur les traits du Mongol, nous lui montrons de nouveau le sac de sapèques convenu à notre arrivée le 26, et nous retournons au paquetage de

nos montures. Cette besogne faite, nous allons droit à la porte cochère, plus barricadée, plus cadenassée que tout à l'heure. A chaque secousse que nous donnons, des murmures et des rires éclatent de l'autre côté dans la rue. — Que faire? — Céder, se laisser rançonner, donner mules, charrette, argent, voilà ce que conseillait la prudence. Mais, excepté le Révérend, nous avons tous moins de vingt-trois ans; notre sang bouillonne; et, véritablement furieux, nous tentons contre la porte un assaut formidable. Hélas! pendant plus de vingt minutes qui nous paraissent une heure, elle résiste, et notre tapage ameute tout le village. Nous essayons de parlementer: notre mafou, empaqueté dans la charrette sur un lit de monnaie — et bon diable après tout — leur crie d'ouvrir, car il veut revenir à Pékin avec nous : mais, pour la populace, nous sommes accusés, c'est-à-dire coupables! Pourtant l'idée de courber la tête devant ces misérables nous semble odieuse, et, coûte que coûte, nous nous décidons à faire une sortie en règle. Tout en marmottant : « Quel troupeau de Hottentots! » le Révérend, plus agacé encore que nous, est l'heureux assiégé qui fait sauter les cadenas. Il fait craquer une poutre, tout s'écroule; vite nous prenons nos poneys-oursons par la bride, et, quasi triomphants, nous franchissons le seuil. A ce moment s'élève un *tolle* général, et nous ouvrons les

yeux trop tard : plus de soixante Mongols ramassent des pierres et nous en accablent; l'hôtelier saute sur Mac Clatchie, le frappe et le renverse par terre; le prince et moi, nous courons à son secours, le relevons; mais nous voyons à notre gauche le Révérend qui tempête et qui hurle : il est pris corps à corps. En une seconde une centaine d'autres Chinois arrivent à la rescousse, comme s'ils sortaient de terre; il tombe autant de pierres que de gouttes d'eau par un orage tropical. L'instinct nous pousse à tourner vite à droite, traînant nos chevaux rétifs par la bride et courbant la tête, pour parer les coups des maladroits qui nous manquent. — La fuite, hélas! notre seul expédient, est si précipitée dès son début, que, si nous perdons une seconde pour enfourcher nos oursons, nous sommes pris. Force est donc de les traîner à notre remorque en nous en servant comme de paravent; les pauvres bêtes, en effet, reçoivent la première avalanche de pierres et de briques, et je vous assure qu'il en volait une effroyable quantité; un seul de ces projectiles à la tête nous eût tués roides. Mac Clatchie en reçoit trois à la cuisse et perd du terrain; le Révérend est bon premier; comme lui nous fuyons à toutes jambes, poursuivis, harcelés, injuriés; — les injures chinoises me sont indifférentes, mais, juste ciel! que de pierres! — Puis en quelques minutes toute la rue est inondée par la foule sortant des maisons au bruit du tumulte,

et cette populace hurlante, fanatique, s'arme de longues gaules, grosses comme le bras, et de crocs de fer emmanchés à des perches; notre déroute est à son comble : ils sont cinq cents et nous sommes cinq! Nos cannes seules parent les coups les plus proches, ceux des enfants qui, comme les roquets de nos villages, nous harcèlent les jambes. Sur un parcours de deux kilomètres, se poursuit cet hallali courant, dont nous sommes les victimes haletantes; la foule de plus en plus furieuse augmente à vue d'œil, comme en un jour de révolution; chaque ruelle apporte son bataillon, et chacun de nous pense que sa dernière heure peut bien être proche; une mort rapide passe encore, mais l'idée du supplice nous glace le sang dans les veines. Je vois encore ce pauvre Louis regardant en arrière, tout en fuyant, pour éviter les plus grosses pierres, puis faisant un faux pas, et roulant à terre sous les pieds de son cheval! Je le crois pris et perdu, mais il se relève comme une panthère! Il me semble aussi que je sens encore le vent d'une immense gaule que brandit un mendiant demi-nu, les yeux hagards, la bouche écumante; à un tournant il me gagne de vitesse, assène un coup terrible que j'évite, mais que mon poney reçoit sur la jambe de devant : la pauvre bête chancelle, tombe, se relève, boite, et retombe.

Je confesse pourtant que nos jambes ont une in-

contestable supériorité sur celles des Chinois, et qu'une lueur d'espoir nous apparaît. Nous sommes sur la route de la grande muraille; si nous sortons de Nang-Kao, nous nous orienterons dans la campagne, nous tournerons la ville, et retrouverons la direction de Pékin. Illusion ! au moment où les jeteurs de pierres sont déjà distancés de soixante à quatre-vingts pas, et où les champs ouverts vont peut-être nous sauver; au moment où c'est devenu pour nous un espoir que d'errer sans vivres, sans guide, dans la plaine sablonneuse, la porte de sortie sous le bastion en boue se ferme devant nous, et un relais de pillards nous coupe la retraite. A cette vue, nous échangeons tous cinq un douloureux regard, et, plus rapidement que l'éclair, nous recommandons notre âme à Dieu. Pendant un court instant je ne sais plus rien de ce qui nous arrive, sinon qu'un grand Mongol me secoue comme un prunier par le collet de ma veste, pendant que trois autres me prennent cravate, argent, chaîne de montre, que sais-je? (par bonheur j'avais pu à temps casser l'anneau de ma montre et la glisser dans ma botte); l'or du Révérend fait fureur; quelques dollars pris sur le prince lui valent quinze hurleurs suspendus en grappe à ses poches; Louis, porteur de billets de banque chinois, ressemble à un distributeur de prospectus sur nos boulevards.

Alors commence un spectacle unique : dès que



comme morale, que si jamais je retourne à Nang-Kao, j'aurai deux revolvers — au moins.

Le butin une fois partagé, nos geôliers ne manifestent aucune intention de nous garder ; ils sont à bout d'injures, à sec de salive, épuisés par la course, et pressés de jouir de leur voiture de sapèques. Aussi, sous une salve de huées, pouvons-nous nous arracher à ce lieu maudit, et prendre la route de Pékin. Chacun alors de raconter ses émotions les plus palpitantes,. et de trouver la campagne délicieusement calme après cet orage : la gaieté revient vite, et nous faisons prononcer au Révérend ses quatre premiers mots français : « Petit bonhomme vit encore ! »

C'est à Tcha-Ho, après une rude marche, que nous faisons la halte du milieu du jour. Sur les parois de la hutte qui nous sert d'auberge sont inscrits quelques vers chinophiles d'un voyageur partant en 1865 de Pékin pour la Sibérie ; au-dessous nous mettons seulement : « Souvenir de l'hospitalité chinoise. Cinq cents naturels de Nang-Kao ont roué de coups cinq honnêtes Européens. »

A la nuit nous arrivons à Haï-Tien, sans posséder un centime, ni une sapèque ; nous avons le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien flattés de n'être pas traités en vagabonds. Nous sommes à la porte du Palais d'Été : quel contraste !

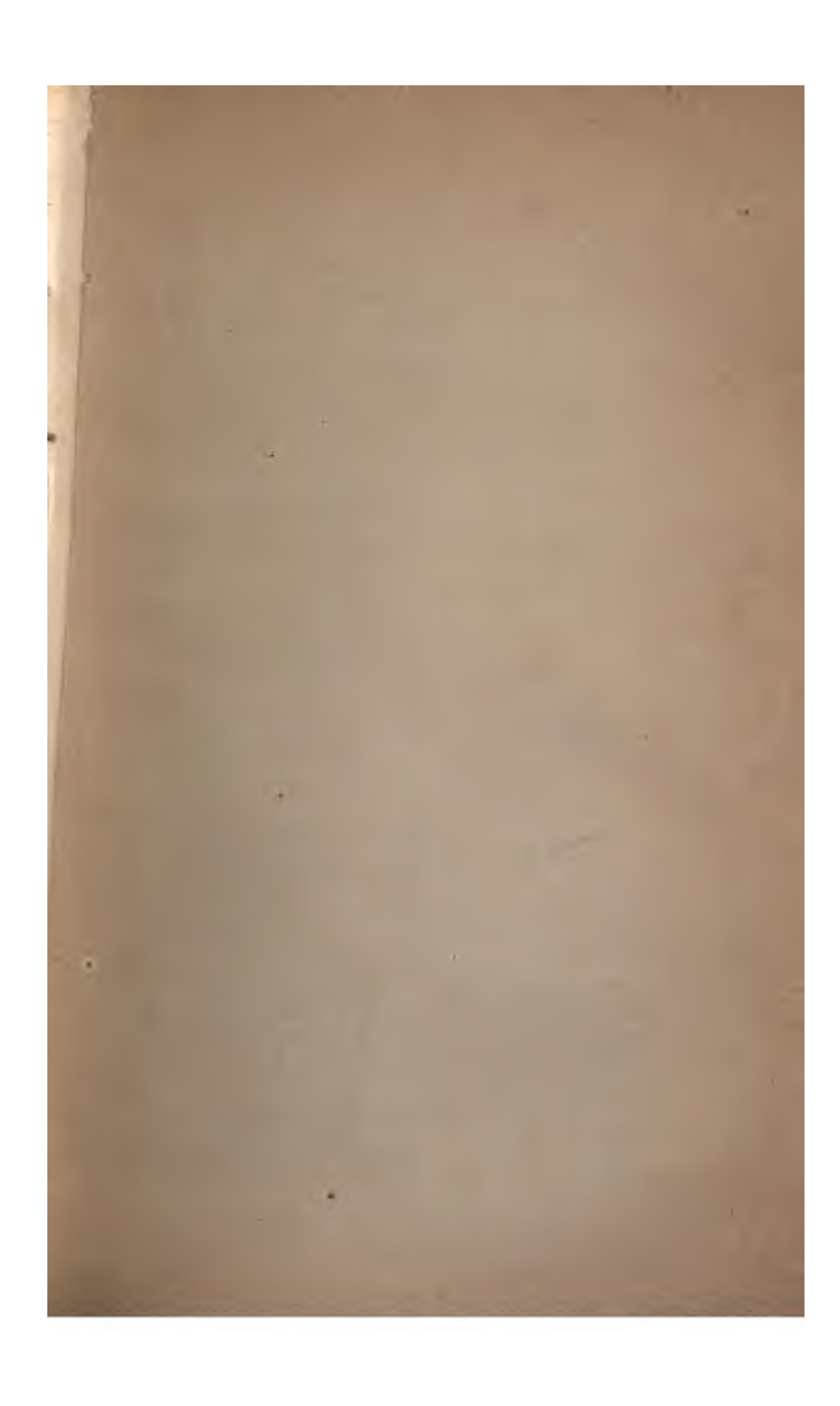
30 mars.

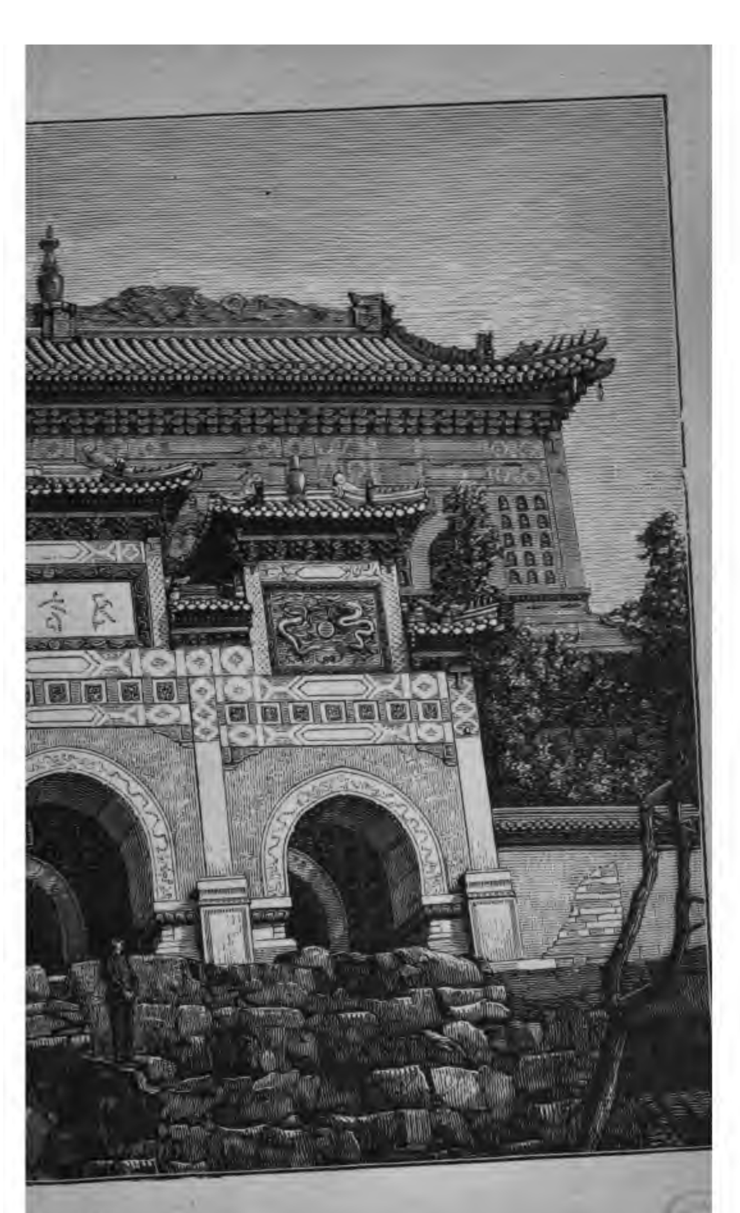
Nous voici devant le fameux Yuen-Ming-Yuen, le Palais d'Été ! A droite et à gauche, les avenues autrefois garnies de portiques, de monuments et de kiosques ne sont plus qu'un amas de ruines. Ruines aussi et décombres affreux sont les centaines de demeures contiguës qui formaient une ville entière de palais impériaux. Seuls deux énormes lions de bronze, les plus belles pièces fondues dans l'Empire Céleste, demeurent intacts et gardent le seuil de ce qui fut le Versailles des grands empereurs descendant du Feu !

Ces lions sont les seuls objets que les alliés aient respectés, par la bonne raison, il est vrai, qu'il n'y a pas eu moyen de les emporter, et qu'il aurait fallu construire, tout exprès pour les voiturer, une quinzaine de ponts jusqu'à Tien-Tsin !

Ah ! que ce Palais d'Été a dû être splendide ! Figurez-vous un lac tout entouré d'arbres verts et de belles terrasses de granit et de marbre ; quinze collines artificielles forment comme l'enceinte naturelle de cette élégante ligne d'ombrage et de verdure ; une montagne dont le flanc est en roches noires coupées à pic, domine ces vastes jardins ; elle est couronnée par un temple en tuiles vernissées auquel conduit un double escalier gigantesque de pierres de taille. Une île couverte de kiosques,

— jadis ! — est reliée à la terre par un pont à hautes arches et à gradins des plus pittoresques. Voilà ce qui reste de tant de grandeurs : toute la ville de palais qui était située sous ces ombrages a été détruite par les flammes, et il n'y a plus que des pans de murailles écroulées, des amas de briques aux couleurs sulfureuses, des monceaux de statues et de vases brisés, des groupes d'arbres noircis et calcinés ! C'est donc là qu'étaient et les magnificences des empereurs, et les kiosques des innombrables impératrices, et les caisses pleines de perles, et les colonnes d'or, et les cloisonnés, les craquelés, les jades, les laques rouges, en un mot, toutes les plus admirables merveilles de quinze siècles de civilisation, d'art et de travail ! Juste ciel ! c'est trop de douleur que de voir un anéantissement aussi lugubre ! Je me crois moi-même atteint par la flamme et la décomposition, en errant au milieu de ces amas informes ; on sent la désolation vous gagner aussi le cœur : voir les ruines du Palais d'Été et ne pas avoir un frisson, c'est au-dessus des forces d'un honnête homme ! Aussi ne vous en dirai-je pas long sur ce cimetière, où la Chine a vu s'ensevelir son plus pur trésor, et où les alliés ont foulé aux pieds tout ce qui s'était appelé l'honneur jusqu'à notre triste époque. Que les uns aient pillé, ou les autres brûlé, qu'importe ! Aucune force humaine n'étouffera ce cri de mon cœur : « Sortons





lais d'Été.



d'ici, fuyons ce lieu dont le sol nous brûle, dont la vue nous humilie : nous étions venus en Chine comme les champions armés de la cause de la civilisation et d'une religion de miséricorde ; mais les Chinois ont raison, mille fois raison, de nous appeler des barbares ! »

Je crois que je pourrais vous répéter vingt anecdotes extraordinaires qu'on raconte ici sur ces jours inouïs, où les chevaux de l'armée avaient pour litière un demi-pied d'épaisseur de soie jaune impériale ; mais le silence est seul décent devant ces ruines, et je vous transmets seulement la vue de la chapelle du palais, située si haut sur un rocher que les flammes n'ont pu l'atteindre. Là, j'ai passé de longues heures à réfléchir à la triste fin de cette expédition si hardiment, si vaillamment et si merveilleusement conduite pour l'honneur des armes françaises jusqu'au jour néfaste du pillage et de l'incendie ; à contempler ce qui fut le Palais d'Été, et à rougir malgré moi devant de pauvres mendiants qui nous montraient du doigt et semblaient nous appeler voleurs et incendiaires.

A la tombée du jour nous rentrions à Pékin, où nous trouvions la légation anglaise dans une émotion violente, et notre excellent Fauvel dans une angoisse affreuse. Le bruit était arrivé depuis deux heures que nous avions été massacrés à Nang-Kao, et le ministre allait partir lui-même avec une es-

corte pour s'enquérir de nous[1] ; nous rassurâmes nos amis par notre joyeux retour, résolus d'oublier au plus vite quelques heures de cauchemar. Mais, pour sauvegarder l'honneur et la sécurité des étrangers, sir Rutherford Alcock voulut que justice fût faite ; et nous dûmes signer un procès-verbal en règle rédigé par Mac Clatchie, constatant le vol de nos six cent cinquante francs et nos moindres pertes individuelles[2]. Grâce à une trop vieille habitude, j'avais fort peu de dollars sur moi quand je fus rançonné, mais je me joignis naturellement au prince, qui demanda que cet argent, s'il était repris par le gouvernement chinois, fût distribué aux pauvres mendiants,—afin qu'ils salassent une ou deux têtes de moins.

[1] Les cancans traversent la Chine si vite d'un bout à l'autre, qu'avant notre retour à Chang-Haï, ce bruit avait gagné toute la côte méridionale jusqu'à Canton.

[2] De Pékin, on nous a écrit depuis que le gouvernement chinois avait extorqué soixante-quinze mille francs des environs de Nang-Kao, à titre d'amende. Voilà des coups de bâton qui ont été désagréables à recevoir, mais en revanche qui ont été payés bien cher !

V.

LES IDÉES NOVATRICES DU PRINCE KONG.

Mémoires présentés à l'Empereur par le prince Kong et les ministres. — Extraits d'un rapport de M. Hart au gouvernement chinois. — Un déjeuner chez le Régent de la Chine. — Nous descendons le Peï-Ho en barque. — Le mandarin Tchung-Hao. — Le Fong-Chouï. — Les sœurs de Saint-Vincent de Paul à Tien-Tsin.

Pékin, 2 avril.

Nous avons trouvé fort douces les heures de repos et de causerie que nous a offertes la légation. A chaque heure nous apprenions quelque anecdote curieuse, et nous sentions vraiment que nous vivions ici dans une atmosphère étrange, — presque dans une autre planète. — Mais cette différence organique si tranchée entre le sanctuaire de l'Extrême-Orient et les progrès de l'Occident tendra forcément à s'effacer chaque jour davantage, si quelque révolution de palais ne vient jeter le trouble dans cette vieille machine. Je me sens pour ma part bien vivement intéressé par la lutte habile et courtoise de la civilisation contre la barbarie, lutte qui résume ici toute notre diplomatie : c'est à Pékin, en effet,

qu'a été poussé jusqu'à l'extrême perfection de la part des Chinois l'art de dissimuler, de faire naître vingt délais l'un de l'autre, d'exploiter nos moindres fautes, et de nous accabler des politesses les plus exquises pour conclure au refus le plus déguisé. Mais n'ayant pas l'honneur d'appartenir au corps diplomatique, et ne pouvant invoquer les dépêches chinoises ou européennes, qui sont les pièces vivantes de cette partie d'échecs politique, je crois de mon devoir de ne pas m'exposer à avancer mon humble opinion, sans l'arsenal des pièces justificatives qui me manque. Cependant je vous envoie quelques traits, tirés de la gazette du gouvernement chinois, et qui renferment, je crois, toutes les couleurs de la palette politique à laquelle puisent à cette heure Orientaux et Occidentaux. Vous y verrez et les efforts du parti européen *qu'inspire le prince Kong*, et la résistance de l'instinct national, tracés non par un Européen plus ou moins mal renseigné, mais par les Chinois eux-mêmes.

Mémoire du yamen (ministère) des affaires étrangères sur la convenance et la nécessité d'enseigner les sciences aux Chinois lettrés.

« Les serviteurs de Votre Majesté lui font les re-
» présentations respectueuses sur ce qui suit :
» On propose que les lettrés soient invités à passer

» des examens en astronomie et en mathématiques au
» yamen de vos serviteurs, en vue de leur faire ac-
» quérir l'intelligence complète de l'industrie et des
» arts étrangers. Ils prient Votre Majesté de vouloir
» bien répondre à leur respectueux mémoire.

» Ils exposent humblement que, si d'un côté
» l'inauguration d'institutions nouvelles destinées à
» l'encouragement du talent a toujours été une me-
» sure extraordinaire, il faut reconnaître de l'autre
» que toutes les fois qu'on a élargi la route qui mène
» aux services publics, il n'a jamais manqué de se
» présenter des hommes instruits et habiles, prêts à
» entrer hardiment dans cette voie nouvelle. Dans la
» septième lune de la première année de Tung-Chih
» (juin 62), le yamen de vos serviteurs établit l'école
» des langues, et des classes d'anglais, de français et
» de russe... (Suit le recrutement et ce qui a rapport
à l'avancement des étudiants) . . . .
. . . .

» Vos serviteurs ont été frappés de voir que les
» arts des étrangers, leurs machines, leurs armes à
» feu, leurs navires et leurs voitures dérivent entière-
» rement de la connaissance de l'astronomie et des
» mathématiques. A Chang-Haï et à Kiang-Nan, on
» surveille bien la construction et la manœuvre des
» vapeurs de différentes classes ; mais, sans l'étude
» consciencieuse des principes sur lesquels reposent
» la construction et la manœuvre, ce que l'on ap-

» prend ainsi n'est que superficiel, et partant n'a
» aucune utilité réelle.

» En conséquence, après délibération, vos servi-
» teurs proposent d'ouvrir une nouvelle école, et
» d'inviter à se présenter au yamen pour y être
» examinés..... tous les Mandchoux et Chinois qui
» ont pris leur degré de licencié, de même que ceux
» qui ont été pourvus du même grade, soit par acte
» de grâce, soit comme hommes de douze années,
» soit comme anciens bacheliers ou licenciés de la
» liste supplémentaire, ou bacheliers du mérite,
» tous possédant à fond la littérature chinoise, et
» âgés de vingt ans au moins... (Suivent les règles
d'admission relatives à l'établissement, à l'arbre
généalogique et aux certificats exigés, suivant qu'ils
appartiennent à une des bannières, qu'ils sont Chi-
nois ou Mandchoux, originaires de la capitale ou
des provinces.). . . . .
. . . .

» Quand vos serviteurs auront fait la liste de ceux
» qui auront été admis à la suite de cet examen pré-
» liminaire, on engagera des professeurs de l'Occi-
» dent pour les instruire dans l'école nouvelle. Alors
» on espère en toute confiance qu'ils apprendront
» sérieusement l'astronomie et les mathématiques.
» La théorie étant ainsi perfectionnée dès le com-
» mencement, les applications seront aussi perfec-

» tionnées, et, au bout d'un petit nombre d'années,
» un heureux résultat est certain.

» Les écoles déjà ouvertes n'en subsisteront pas
» moins, et dès lors l'accès de la carrière se trou-
» vant élargi, il est impossible qu'il ne se présente
» pas des hommes d'une intelligence et d'une capa-
» cité au-dessus de la moyenne. Les Chinois ne sont
» ni moins habiles, ni moins intelligents que les
» hommes de l'Ouest; et quand en astronomie, en
» mathématiques, dans l'examen des causes et des
» effets, en histoire naturelle, en mécanique et en
» astrologie, les étudiants voudront s'appliquer à
» découvrir tous les secrets, alors la Chine sera
» forte de sa propre force.

» La question des professeurs étrangers a été
» examinée avec l'inspecteur général Hart, et il
» est autorisé par le yamen à les faire venir. Quant
» aux règles d'établissement et de récompense pour
» les étudiants qui réussiront, elles seront discutées
» avec soin et soumises au trône par vos serviteurs,
» dès qu'ils auront eu l'honneur de recevoir de Votre
» Majesté l'assentiment au plan développé dans ce
» mémoire.

» Maintenant ils présentent respectueusement ce
» mémoire, soumettant que les lettrés soient ad-
» mis à passer un examen en astronomie et en
» mathématiques, dans le but d'acquérir la com-
» plète intelligence des applications modernes de

» la science ; et, prosternés, ils demandent avec
» prières les instructions de Leurs Majestés les Im-
» pératrices douairières et de Sa Majesté l'Em-
» pereur.

» 5e jour de la 11e lune de la 5e année Tung-Chih
(5 janvier 1867). »

Deuxième mémoire du yamen sur le même sujet.

Le mémoire qui précède avait reçu l'approbation suivant la forme consacrée. « Nous consentons à ce qui est proposé : qu'on respecte ceci ! » — Mais voyant que l'ordonnance allait rester lettre morte, le yamen présenta, moins d'un mois après, un nouveau mémoire dans lequel, rappelant sommairement les dispositions du premier en ce qui concerne l'admission des candidats, il continuait ainsi :

« La présente proposition de vos serviteurs n'est
» pas *le moins du monde* (ainsi qu'ils tiennent
» à le faire observer humblement) déterminée
» par leur admiration pour la nouveauté, ou leur
» passion pour ce qui est étranger, mais par l'é-
» tonnement où les a mis le savoir mécanique des
» Occidentaux.

» Ils font ces propositions, parce que toutes les
» applications mécaniques de l'Occident dérivent de
» la connaissance approfondie de la géométrie. Or,

» maintenant que la Chine veut entrer à fond dans
» la construction des steamers et des machines, vos
» serviteurs appréhendent que si, poussée par un
» esprit de vanité nationale, elle refuse de se laisser
» guider par des savants de l'Ouest dans l'étude des
» principes et des applications de la mécanique, on
» appauvrisse le trésor public sans aucun avantage
» sérieux.

» On va sans doute critiquer ces propositions, sans
» se préoccuper du mérite qu'elles renferment; il
» ne manquera pas de gens pour insinuer que ces
» mesures ne sont pas nécessaires; d'autres feront
» un crime d'abandonner les *vieux usages chinois*,
» pour se laisser guider par les Occidentaux. Il y en
» aura même qui affirmeront que c'est une *honte*
» d'agir ainsi. Ces arguments ne peuvent venir que
» d'hommes entièrement ignorants des exigences de
» cette époque.

» S'il est admis que la vraie politique de la Chine
» doive être de constituer sa force nationale, elle
» n'a pas de temps à perdre. Parmi ceux qui com-
» prennent les exigences de l'époque, il n'en est pas
» un seul qui ne sache que l'acquisition des sciences
» occidentales, permettant de construire les machines
» étrangères, est le plus court chemin pour arriver
» à cette puissance propre et indépendante. Nous
» citerons pour exemples parmi les gouverneurs des
» provinces, Tso-Tsun-Tang, Li-Hung-Chang et

» d'autres qui voient avec lucidité la justesse de
» cette théorie et l'approuvent avec une grande
» persistance dans leurs lettres et dans leurs mé-
» moires. L'année dernière, Li-Hung-Chang a établi
» à Chang-Haï un arsenal dans lequel des employés
» de Pékin ont été envoyés pour étudier; et tout
» récemment, Tso-Tsun-Tang a demandé l'autorisa-
» tion d'ouvrir une école d'arts mécaniques, de
» choisir des jeunes gens intelligents et d'engager
» des étrangers qui leur apprendraient leurs langues
» (écrites et parlées), les mathématiques et le dessin;
» ajoutant que ces connaissances étaient indispen-
» sables pour qu'ils pussent plus tard construire des
» steamers et des machines.

» On peut voir d'après cela que ce n'est pas seu-
» lement le corps restreint de vos serviteurs qui
» pense qu'il n'y a pas de temps à perdre pour
» acquérir les sciences occidentales.

» On dira aussi: Pourquoi ne pas noliser des
» steamers, ne pas acheter des armes européennes?
» cela s'est fait dans tous les ports, ce serait plus
» convenable et plus économique; dès lors à quoi
» bon tant de peine et de dépense? Ceux qui tiennent
» ce langage ne savent pas d'abord que ce ne sont
» pas seulement les steamers et les armes qu'il faut
» à la Chine; mais laissant de côté toute autre
» question pour le moment, il ne faut pas perdre
» de vue que si, pour faire face à une exigence pres-

» sante, on achète des steamers et des armes, le se-
» cret de leur utilité et de leur emploi n'est pas une
» question de *chose* mais de *personne*. Les principes
» de leur construction doivent être étudiés à fond,
» et leur secret une fois découvert, ce seront seule-
» ment ceux-là qui s'en seront rendus maîtres qui
» pourront en tirer parti. Ce qu'on propose est
» quelque chose de permanent, car il est de toute
» évidence que la question se résout à ceci : Y a-t-il
» plus de chance de succès dans une mesure provi-
» soire que dans un plan répondant à tous les temps
» et embrassant l'avenir ?

» Quant à l'objection « qu'il est criminel d'aban-
» donner les vieux usages de la Chine pour ceux de
» l'Occident », elle ne peut venir que d'esprits faibles
» et *crochus*.

» Il semble prouvé que les Occidentaux sont rede-
» vables de leurs sciences à l'étude qu'ils ont faite
» de l'*astronomie chinoise*. Ils pensent eux-mêmes
» que leur civilisation leur est venue de l'Orient;
» mais doués d'un esprit subtil et spéculateur, ils ont
» écarté, dans la suite des temps, les vieilles tradi-
» tions pour en développer de nouvelles. C'est une
» prétention à eux de les dire occidentales, car en
» réalité, le principe de la science était chinois. Il
» en a été de même en astronomie, en arithmétique
» et pour toute autre invention. Les Chinois ont fait
» les découvertes, les Occidentaux les ont appliquées.

» Or, si la Chine les devançait en science, si elle » possédait une connaissance approfondie des prin- » cipes fondamentaux, il est clair qu'elle n'aurait » aucun besoin de s'adresser aux étrangers pour » les choses qui lui manquent. L'avantage de l'édu- » cation proposée n'est donc pas à dédaigner.

» Mais, de plus, le saint ancêtre de Votre Majesté » canonisé sous le nom de l'Humain (Kang-Hi) » tenait dans la plus haute estime les arts de l'Occi- » dent. C'est lui qui plaça les étrangers à l'Obser- » vatoire et qui régla par une loi qu'il y en aurait » toujours dans cet établissement. Tolérante et em- » brassant toutes choses, qu'elle était infinie la » sagesse de Sa Majesté! Convient-il à la dynastie » actuelle d'oublier de pareilles traditions?

» En outre, l'arithmétique est un des six arts. » Autrefois le laboureur aussi bien que le soldat » étaient familiarisés avec l'astronomie. Plus tard, » on en *défendit* l'étude, et cette science déclina. » Pendant la période Kang-Hi de la dynastie actuelle » (1661-1722), cette prohibition fut levée, et dès » lors le savoir abonda et la science refleurit. A » l'étude du « King » (les anciens classiques), on » ajouta celle de l'arithmétique. On fit des ouvrages » sur cette matière, examinant les autorités et tirant » des conclusions.

» Le proverbe dit : « Le savant a honte d'ignorer » quelque chose. » N'est-ce pas une honte en effet

» qu'un savant sortant de chez lui et levant les yeux au
» ciel, ne puisse se rendre compte des constellations?
» Quand même il n'y aurait pas d'école ouverte pour
» cela, ce serait son devoir de cultiver cette science.
» Combien n'y est-il pas tenu davantage aujourd'hui
» qu'on *a élevé un but qui l'invite à tirer?*

» Mais l'argument le plus pervers est celui qui
» prétend que c'est une *honte* de prendre des leçons
» des Occidentaux. La chose la plus honteuse du
» monde est d'être inférieur à ses semblables. Les
» nations de l'Occident ont employé des masses
» d'années à étudier la construction des steamers, et
» comme toutes ont pris des leçons les unes des
» autres, cette construction s'est modifiée jour par
» jour. Dans l'Extrême-Orient, le Japon vient d'en-
» voyer des hommes en Europe pour apprendre
» l'anglais, étudier l'astronomie, et les livres qui
» traitent de la navigation à vapeur; et en quel-
» ques années ils auront accompli leur entre-
» prise. Sans parler davantage des puissances mari-
» times de l'Occident, cherchant à faire rivaliser
» leurs marines, quand on voit un petit État comme
» le Japon faire un suprême effort pour devenir
» puissant, y aurait-il rien de plus honteux pour la
» Chine que de rester seule attachée à des coutumes
» vieillies et surannées, indifférente au renouvel-
» lement de sa force? Croit-on qu'une semblable
» honte puisse être effacée par les arguments de ceux

» qui, bien loin de se sentir humiliés de leur infério-
» rité, lorsqu'on propose un plan qui nous permet
» d'égaler et peut-être de dépasser les autres peu-
» ples, prétendent que la seule chose honteuse est
» de les prendre pour maîtres, et s'endorment dans
» la doctrine qui en découle : que le plan le plus
» sage est de ne jamais s'instruire ?

» On avancera peut-être que la fabrication est une
» œuvre d'artisan et, comme telle, *au-dessous* du
» lettré. Vos serviteurs ne laisseront pas passer ceci
» sans observation. Dans le rituel de « Chou », la
» note relative à l'inspection des ouvriers et de leurs
» produits porte seulement sur la mise en œuvre du
» bois de tzu (cèdre) pour la construction des cer-
» cueils, des roues, des couvertures et des chariots.
» Pourquoi, pendant des milliers d'années, ces arts
» ont-ils été tenus pour classiques dans les écoles ?
» Parce que, pendant que l'ouvrier met son art en
» pratique, le lettré en pénètre les principes.

» Pour conclure : le but de l'étude est l'utilité,
» la valeur des choses dépend de leur adaptation aux
» temps. Les objections au présent système peuvent
» être nombreuses ; c'est le devoir de l'administra-
» tion de conclure, après en avoir pesé les mérites.
» Quant à vos serviteurs, ils ont mûrement réfléchi.
» Mais le système étant complètement neuf, demande
» dans les détails une grande attention. Généralement
» parlant, si le cours des études est ardu, des appoin-

» tements élevés doivent être prodigués, et il ne
» faut pas perdre de vue que les promotions seules
» pourront stimuler les étudiants. En conséquence,
» vos serviteurs réunis en conférence solennelle ont
» proposé six règlements. Ci-joint en est la copie
» soumise à l'examen et à la décision de Votre Majesté
» Impériale.

» Ils émettent de plus l'opinion que le Pion-Hsiu,
» le Chien-Tao et le Shu-Chi-Shih du collége de
» Nankin, éminents pour leur savoir, et ayant com-
» parativement peu à faire, acquerraient facilement
» la connaissance de l'astronomie et des mathéma-
» tiques, si on les y obligeait. C'est donc un de-
» voir pour vos serviteurs de demander que, pour
» étendre la limite des choix, on invite ces em-
» ployés à passer l'examen indiqué, et aussi tous
» ceux qui, dans la capitale et les provinces, ont com-
» mencé comme docteurs (Chin-Shih) leurs car-
» rières officielles, aussi bien que les cinq dénomi-
» nations de licenciés énumérés précédemment.

» Prosternés, ils implorent pour leurs proposi-
» tions le regard sacré de LL. MM. les Impératrices
» douairières et de S. M. l'Empereur, et une réponse
» qui leur apprenne si elles ont été jugées conve-
» nables ou non. »

Le 24e jour de la 12e lune, 5e année Tung-Chih (29 janvier 1867), on a reçu le rescrit suivant :

« Nous consentons à ce qui est proposé. Qu'on

» publie le projet aussi bien que le mémoire. —
» Qu'on respecte ceci ! »

Voici enfin quelques extraits du dernier rapport que M. Robert Hart, inspecteur général des Douanes, a adressé au Gouvernement impérial chinois. Vous y verrez avec quelle hardiesse, quelle netteté et quel tour à la fois original, le novateur dit la vérité en face à un gouvernement essentiellement oriental.

« Une vue bien plus étendue est donnée à un
» petit homme placé sur les épaules d'un homme
» grand, qu'à l'homme grand lui-même, et le coup
» d'œil direct du mont Lô embrasse non-seulement
» la silhouette des collines et la profondeur des
» eaux, mais aussi les moindres détails. Il en est
» précisément ainsi de l'homme qui s'aventure à
» raconter ce qu'il a vu d'une façon tout à fait désin-
» téressée ; et, comme dans le cas du petit homme,
» quelque profit peut être tiré même de sa témérité.

» Il résulte des observations prises par les races
» occidentales, que c'est en Chine que l'on trouve
» la faiblesse la plus évidente.

» Autrefois les Chinois n'entretenaient aucun
» rapport avec les races étrangères, mais depuis le
» dernier demi-siècle, chaque pays est entré gra-
» duellement en négociation avec eux : il est impos-
» sible qu'ils se maintiennent sur le terrain de leurs
» anciennes traditions.

» Le code des lois chinoises est en théorie excessivement sévère et admirablement coordonné; mais, en pratique, il n'est mis à exécution qu'avec un relâchement immense. La théorie de l'administration a beau être raffinée et élaborée, le temps l'a complétement réduite à une machine sans valeur.

» Les mandarins administrateurs des provinces ne restent jamais assez longtemps en place; le nombre de ceux qui font bien leur devoir est restreint : ceux qui ont recours à des pratiques malhonnêtes abondent. Un patronage puissant est donné à des hommes sans valeur, et une licence extrême est accordée à la rapacité des amis et parents de ceux qui sont au pouvoir : les justes réclamations du peuple sont méconnues.

» En même temps, les membres des ministères permettent à leurs commis de saisir les rênes du pouvoir, et de décréter des permissions et des refus de payement d'argent, de telle sorte que celles des autorités provinciales qui ne sont pas corrompues, exécutent inconsciemment des ordres iniques. Avec un pareil système, quel que soit le désir qu'on ait de travailler à la prospérité du peuple, comment faire?

» Quoique les taxes de guerre soient élevées à un taux énorme dans chaque province, il y a toujours dans le payement de la solde un arriéré de plu-

» sieurs mois et même de plus d'un an. Les soldats
» sont comptés par millions.... sur le papier : pre-
» nez-les par corps, et vous trouverez que la
» moyenne se compose de gens vieux, décrépits,
» ignorants, qui en temps de paix gagnent leur vie
» comme coulies, au lieu d'apprendre le service mi-
» litaire.

» Si soudain les troupes sont appelées à la guerre,
» on ne pourra faire qu'une levée précipitée de
» paysans armés de piques et de sabres faits de socs
» et de faux. Les troupes tartares en temps de paix
» tirent à l'arc et manœuvrent la fronde, mais seu-
» lement pour la parade, et elles ne tendent qu'à
» l'effet : leurs bras et leurs muscles s'énervent, et
» elles passent surtout leur temps à élever des
» oiseaux !

» Quand les Rebelles apparaissent et qu'une san-
» glante bataille a été évitée, alors un homme se
» suicide pour attirer la compassion impériale sur
» toute sa famille. Ou bien, quand les deux forces
» sont en présence, les Impériaux n'avancent que
» si les Rebelles se retirent volontairement. Mais si
» les Rebelles ne commencent pas par battre en re-
» traite, ce sont les soldats impériaux qui se replient.
» Alors les officiers, pour donner créance aux rap-
» ports qu'ils envoient sur une prétendue victoire,
» tuent un ou deux êtres paisibles. Enfin, si après la
» retraite des Rebelles ils trouvent quelques paysans

» qui n'aient point le crâne rasé [1], ils les décapitent
» instantanément, sous prétexte qu'ils sont des Re-
» belles à longs cheveux : après en avoir tué un
» grand nombre, ils demandent une récompense
» pour services méritoires.

» Au point de vue financier, on tracasse tellement
» le peuple pour le payement des impôts, qu'il se
» dit « scalpé ». De plus, toutes les dépenses impé-
» riales, petites et grandes, ne sont liquidées que
» par des réquisitions, ce qui jette le peuple dans
» de mauvaises pratiques.

» On arrive donc à cette conclusion sur la politi-
» que intérieure de la Chine, que tout ce qui est
» affaires civiles ou militaires est fondé sur le men-
» songe. Les administrateurs chargés de l'exécution
» des lois n'envisagent que la question du gain : les
» gardiens de la fortune publique sont les ouvriers
» ardents de leur bourse personnelle, et pour ce qui
» est vu par les hommes au pouvoir, c'est comme
» s'ils ne voyaient rien du tout. Si le Gouvernement
» ne sort de cette léthargie, il est à craindre que les
» populations ne donnent carrière à leur mépris
» pour les supérieurs et n'entrent en rébellion.... »

Tels sont, à mon avis, les aperçus les plus rapides, mais les plus typiques, de la situation ac-

[1] Les Rebelles laissent pousser tous leurs cheveux, mais les paysans — non Rebelles — ne se rasent pas toujours la tête.

tuelle; je ne me permettrai pas d'y ajouter une ligne; car si je devais entrer dans la question historique et diplomatique du Céleste Empire, il en résulterait probablement un gros volume et beaucoup d'ennui pour vous.

J'aime mieux vous dire au contraire ce qui nous a causé infiniment de plaisir, une gracieuse invitation à déjeuner chez Son Altesse Impériale le prince Kong, oncle de l'empereur, régent de l'empire, fils du Ciel et descendant du Feu.

Par un dégel boueux, nous allons à cheval, en bottes et en éperons, jusqu'au yamen des affaires étrangères, où un piquet de cavalerie indigène rend les honneurs au duc de Penthièvre; nous donnons nos chevaux à des grooms vêtus de bleu de ciel, et chaussés de bottes de velours noir; nous sommes devant trois potentats, boutonnés de rouge, en casaquins de peau de renard, sous des chapeaux officiels recouverts de franges de soie rouge et ornés d'une longue queue de plumes de paon, dans des robes de soie gris perle à boutons d'or, et des bottes de satin blanc. Ce qui s'est fait de révérences périodiques et mécaniques dans la cour d'honneur n'est pas calculable sans une table de logarithmes. Nous nous inclinons, vous vous inclinez, ils s'inclinent, sans qu'on imagine quand l'étiquette permettra de relever la tête. De plus, en Chine, on éclate toujours d'un rire forcé, en se disant bonjour,

avec des oh! oh! ah! ah! sur un rhythme qui va *crescendo*. Enfin les trois gros mandarins nous emmènent par une série de passerelles sautillantes et de ponts torturés autour de kiosques à parois de papier, et nous nous trouvons en présence de Son Altesse Impériale, dont la figure est intelligente et l'accueil des plus aimables; nous passons de nouveau un petit quart d'heure en révérences réciproques; mais nous gardons nos chapeaux sur la tête (le contraire serait une haute impolitesse). — Un séjour de deux mois et demi en Chine nous a donné l'habitude des grandes manières célestes, et je vous assure que vous nous auriez tous pris pour des descendants du Feu, tant nous savons rentrer nos poings fermés dans nos manches, puis avec componction, avec méthode, les porter réunis jusqu'à toucher notre front; tant nous savons faire une démonstration d'hilarité, et enfin tant nous manœuvrons habilement les bâtonnets d'ivoire. En effet, pendant que M. Brown, premier secrétaire de la légation, traduisait les compliments du régent au duc de Penthièvre et *vice versâ,* la table se couvrait, comme par enchantement, de centaines de soucoupes craquelées, de petits pots d'émail gros comme un dé à coudre, le tout chargé de mets hachés et gluants, verts, roses, bleus; de pâtes écarlate et juteuses; de fruits, de piments, de viandes, etc...

Prévoyant la maladresse des Barbares, les Célestes

potentats avaient fait pompeusement apporter fourchettes et couteaux ; mais nous mettions notre amour-propre à jouer des bâtonnets, ce qui leur fit plaisir. Le duc de Penthièvre était à la droite du régent, Fauvel à sa gauche; pour moi, j'avais le bonheur d'être entre le ministre du commerce et le ministre de l'instruction publique. Vous ne pouvez vous imaginer combien ils ont voulu être gracieux: j'ai eu en un instant de plus de vingt plats à la fois dans mon assiette, et je confesse avoir goûté à peu près des cent cinquante plats sucrés qui étaient alignés sur la table; tout aurait été pour le mieux, si le Révérend n'avait pris à tâche de me faire rire, en marmottant quelque plaisanterie chaque fois que l'excellent ministre de l'instruction publique — avec une politesse extrême — me mettait dans la bouche même, avec ses bâtonnets, des quartiers d'orange sucrés, tandis que le ministre du commerce — rivalisant de zèle — introduisait par la gauche, sous mes dents, des tranches de jambon confit dans du gingembre. « That old gentleman will poison you again » (Ce vieux Monsieur va vous empoisonner), répétait chaque fois notre aimable compagnon de course à Nang-Kao. — Sans que nous ayons fait la moindre allusion à notre mésaventure, le ministre de l'intérieur a amené peu à peu la conversation sur les difficultés des voyages, et voyant que nous faisions semblant d'ignorer l'attentat com-

mis par ses administrés, il s'est confondu en excuses avec une grâce qui nous fera tout oublier.

Tien-Tsin, 6 avril.

En quatre jours nous venons de regagner les rivages du Pe-Tchi-Li; nous avons fait route par eau, afin de voir un nouveau paysage; mais nous avons seulement vu un autre genre d'horreur, car la monotonie du Peï-Ho, que nous avons descendu pendant ces quatre-vingt-seize heures, n'est rompue çà et là que par l'aspect de quelques cadavres de mendiants suivant le fil des eaux ou échoués sur les bancs; et c'est de cette eau-là qu'il faut boire.

Pour ce court voyage, chacun a sa barque, de sorte que nous naviguons sur une espèce de flottille, guidée par la barque cuisine et la barque salle à manger. Chaque esquif a deux matelots indigènes, couverts de vermine, avec lesquels il faut vivre côte à côte; tantôt ils nous poussent de la gaffe, tantôt de la rame; de temps en temps un peu de brise vient enfler nos voiles faites de joncs; puis un coude de la jaunâtre rivière nous met vent debout, et nous lançons à terre nos matelots avec une cordelle, pour laquelle ils se métamorphosent en chevaux de halage. — La gelée seule nous fait passer des nuits assez dures, d'autant plus que depuis Nang-Kao nous sommes devenus prudents : chaque

barque a son quart à faire, prend à son tour la tête de colonne, avec deux carabines toutes prêtes sur l'avant. On parle de pirates redoutables, mais nous n'en voyons pas, heureusement! et nos seules victimes sont des oies sauvages et des pluviers.

Je croirais volontiers que les Chinois sont fort insensibles au froid; car, malgré les glaçons que charriait encore la rivière, nous avons vu autour d'un convoi de jonques échouées sur un banc, plusieurs centaines de Chinois, dans l'eau jusqu'à la ceinture, tenter inutilement de les remettre à flot, en faisant un tapage sans doute égal à celui qui fit tomber du ciel les vols de grues aux jeux Olympiques; ils avaient laissé tous leurs vêtements à terre, et, devenus rouges comme des homards, ils barbotaient gaiement.

Nous retrouvons à Tien-Tsin notre *Sze-Chuen*, complétant son chargement [1]. Nous attendons son départ jusqu'au 8 avril. Nous avons d'abord une grande réception chez Son Excellence Tchung-Hao [2], qui est, après le prince Kong et M. Hart,

[1] Le fret pour les marchandises est presque aussi élevé de Tien-Tsin à Chang-Haï, que de Chang-Haï à Londres.

[2] Tchung-Hao est le mandarin compromis dans les massacres de Tien-Tsin, et envoyé depuis en France pour faire amende honorable. Chacun a appris les péripéties de cette ambassade ambulante, qui a dû rédiger des *memoranda* successifs à Napoléon III, puis à l'Impératrice Régente, à la Délégation de Tours, au Chef du Pouvoir exécutif, et enfin au Président de la Répu-

l'homme le plus important de l'Empire du Milieu. C'est lui qui a signé nos derniers traités de paix, et que l'on consulte dans toutes les questions barbaro-chinoises.

J'ai vu chez lui de bien jolis dragons de bronze tout couverts de pointes, sorte de fétiches ayant ramification avec le Fong-Chouï, une des superstitions les plus répandues de la Chine, et dont nous avons déjà pu maintes fois remarquer les curieux effets. Le Fong-Chouï, si j'ai bien compris et observé juste, est pour les Chinois la forme matérielle par laquelle la divinité affirme sur un lieu sa protection ou sa haine. Si une montagne a la forme grossière d'un animal quelconque, leur imagination bizarre se met en œuvre de compléter la ressemblance et de l'outrer par mille moyens; des arbres plantés en ligne sur la crête feront la crinière du lion; un trou perforé de part en part fera l'œil, etc... La contrée qui possède une telle émanation de la divinité devient « heureuse et sacrée » : des villages entiers émigreront vers elle, ou bien les villages des environs, devenus jaloux et fanatiques, enverront une belle nuit tous les hommes valides pour couper la

blique. Elle est retournée en Chine, où elle s'évertue actuellement *à expliquer* à la cour de Pékin la déclaration de guerre à la Prusse, le 4 septembre, le pacte de Bordeaux, le 18 mars, la Commune et les deux siéges de Paris.

crête par une tranchée, et c'est ce qu'on appelle briser l'épine dorsale du dragon.

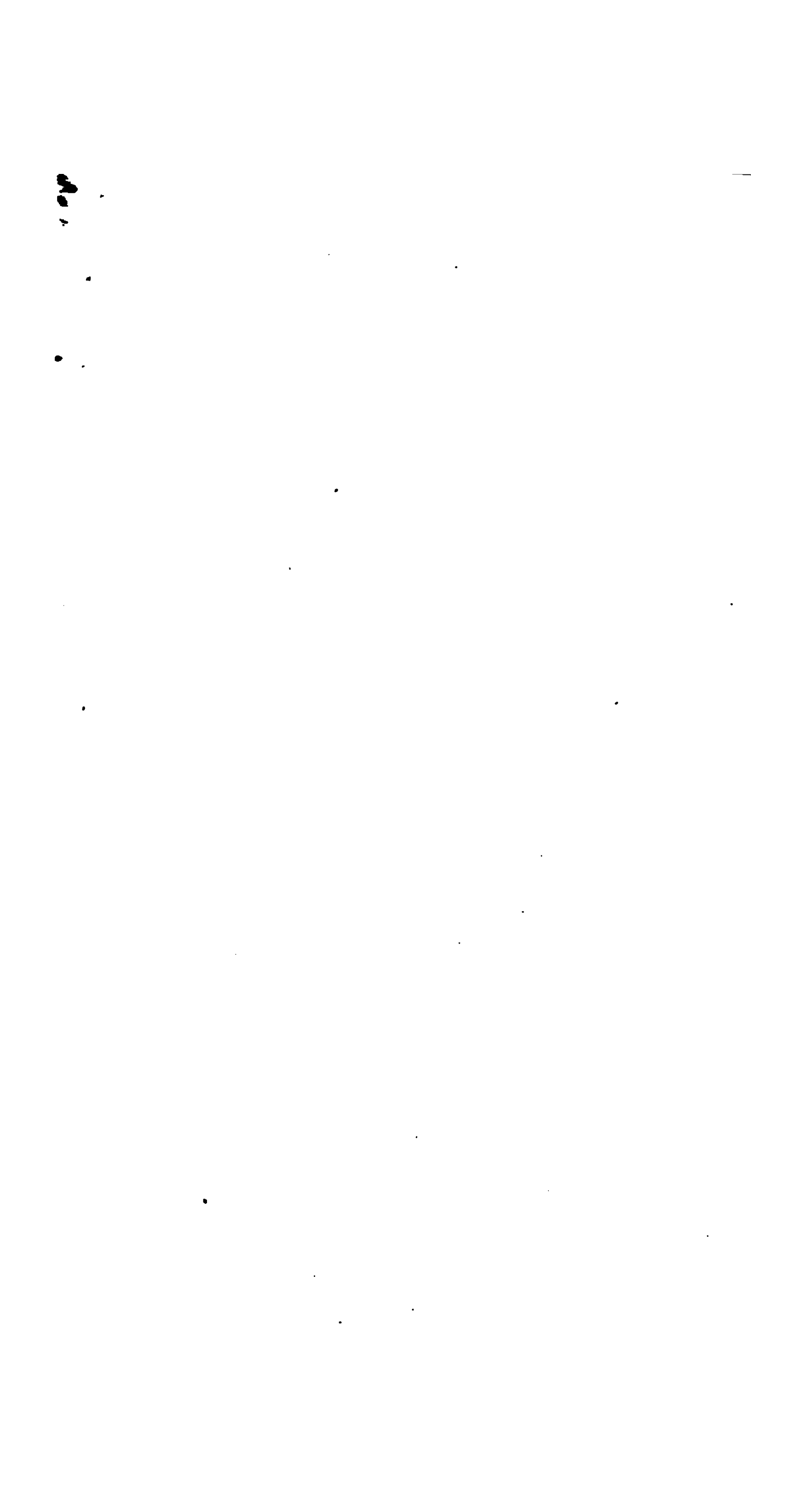
C'est une chose des plus curieuses ; et des gens qui ont habité vingt ans la Chine m'ont dit qu'ils avaient vu des contrées entières en émoi, quand le vent avait arraché la crinière végétale du monstre factice. De plus, il semble que, par un vague pressentiment des phénomènes de l'électricité, ce soit à leurs yeux par les pointes hérissées que le dieu diffuse toutes ses bonnes influences; aussi roches et piquets sont-ils accumulés pour la multiplication du fluide bienfaiteur, et les collines sont-elles converties en vastes porcs-épics.

Loin de toutes ces bizarreries erronées, nous passons quelques heures bien douces sous un toit cher à tout Français. En parcourant les rues sordides de Tien-Tsin, nos regards sont attirés par une porte surmontée d'une croix; nous frappons, pensant trouver un missionnaire et voulant lui rendre visite; bientôt un guichet s'ouvre, et une pâle figure de sœur de Saint-Vincent de Paul nous demande craintivement ce que nous voulons. « Nous sommes simplement des Français, dîmes-nous, heureux, ma sœur, si nous pouvons vous rendre hommage et parler de la France, que, dans l'Extrême-Orient, vous représentez par le sacrifice et la charité. » — On hésite un peu à nous ouvrir, mais enfin une autre sœur rassure sa compagne, et nous avons le bonheur

de visiter en détail une école admirablement tenue. Il y a là près de deux cents petites filles, arrachées à la misère et élevées maternellement dans un bien-être véritable, au moral et au physique. Rien de plus touchant et de plus grand que ce dévouement et cette abnégation des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Après le spectacle de tant d'horreurs sur ce sol de pourriture appelé Empire Chinois, la vue de ces Sœurs de Charité a quelque chose qui élève l'âme et la purifie : on se sent meilleur après un temps même court passé dans une atmosphère qui est vraiment céleste. Les Sœurs ne savaient pas qu'un des deux visiteurs français était de sang royal ; tout demeura donc, sauf une offrande de celui-ci à la dernière minute, dans l'admirable simplicité qui est le propre de cet ordre touchant. Elles nous répétaient avec tant de foi ce que m'avait déjà dit la Sœur de Mervé à l'hôpital de Chang-Haï, quand je lui demandais si elle reviendrait bientôt en France : « La Chine est un lieu de douleur pour nous, mais un lieu de passage entre la terre et le ciel, que nous voulons mériter ; nous quittons la France pour n'y jamais revenir, pour soigner ici les malades et les pauvres, et y mourir dans notre devoir [1]. »

[1] Le 21 juin 1870, dix-sept personnes européennes, dont neuf Sœurs de Charité et le Consul de France, furent massacrées à Tien-Tsin par la populace furieuse, qui les accusait de fabriquer des médicaments avec les yeux des petits enfants. Sans

doute, nous aurions pu venger par les armes cet acte de barbarie, i la France elle-même n'était alors devenue un lugubre champ de bataille. S'il est triste de penser qu'en Chine la charité a été récompensée par l'assassinat, n'est-il pas consolant, pour l'honneur du dévouement français, de savoir qu'après la nouvelle des massacres, le Père Étienne, supérieur des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, ne pouvait suffire aux demandes des Sœurs qui sollicitaient de partir pour la Chine?





Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin

E YÉDDO



Imp. Monrocq Pa



VI.

YOKOHAMA.

Premier aspect de la population japonaise. — L'escadre française. — L'expédition de Corée. — Les maisons de bains de Yokohama. — Course à cheval à Kamakoûra. — Le Daïbout. — Les « tcha-jias », ou maisons de thé. — Le Yankirô. — Un incendie. — Souvenirs des attentats contre les Européens. — Le *Kien-Chan*, commandant Trêve. — La montagne.

Nous avons quitté la Chine du nord le 9 avril, — un an, jour pour jour, après notre départ de Gravesend pour l'Australie; nous avons célébré gaiement cet anniversaire, en bénissant Dieu de nous avoir protégés sur tant de mers et de terres, près des glaces du pôle sud comme dans les gorges de la Grande Muraille, au détroit de Torrès comme à Batavia et à Nang-Kao!

Le 14, nous touchions à Chang-Haï, et le 21 avril au matin, après une traversée agitée mais heureuse, au moment où le globe de feu du soleil levant semblait sortir de la pleine mer pour dorer de ses rayons la côte riante du Japon, nous entrions dans la rade de Yokohama et nous jetions l'ancre tout près des navires de guerre.

Les couleurs françaises de *la Guerrière* nous réjouissent l'âme, car l'espoir de passer un mois avec nos amis de l'escadre du Japon nous avait, pendant notre longue course errante, consolés de bien des peines; c'était la patrie que nous allions retrouver. Mais au moment même de notre première joie, comme je demandais au quartier maître venu pour chercher la malle, si mon excellent ami le lieutenant Humann étaitvivant à bord, j'apprenais que, sous trois jours, l'amiral était forcé de partir pour Osaka!

Vite, il s'agit maintenant de prendre terre; nous hélons de fragiles barques japonaises qui n'ont pas du tout l'air pressé de nous recevoir; mais bientôt pourtant la vue d'un dollar mexicain les décide.

Ce qui nous frappe tout d'abord sur ces barques légères, comme sur les lourdes jonques à gros ventre, c'est l'absence totale de peinture. Puis rien d'original comme cette embarcation effilée, manœuvrée à la godille par six gaillards robustes qui, le corps en avant, debout sur une planchette, entonnant un chant cadencé et bizarre, donnent à leur barque, par la douceur et l'enchaînement de leurs rames, l'aspect, la rapidité, le frétillement d'un véritable poisson.

C'est aujourd'hui le saint jour de Pâques; nous nous mettons en quête de l'église; mais, tandis que nous cherchons de droite et de gauche avec cet air

embarrassé de Parisiens déposés sur le rivage, et dans l'impossibilité de se faire comprendre, voici un détachement de matelots français en guêtres blanches, en grande tenue, qui va nous servir de guide. Nous sommes tout heureux de voir passer nos bons « Mathurins » avec ce cachet exquis du matelot à terre, faisant vibrer sur les notes les plus hautes du classique clairon une entraînante fanfare.

Pendant que j'y suis, je voudrais vous dire deux mots de l'église. D'abord il n'y avait pas un seul Japonais, pas même en peinture. — Ceci n'est pas une plaisanterie : comme le catholicisme ouvre les rangs du sacerdoce à toutes les races, je n'avais pas été surpris de voir les portraits de saints nègres à Singapour, et des enluminures de saints chinois à Hong-Kong; je m'attendais à trouver toute une coupole illustrée de saints japonais. Il n'en est rien; mais je n'ai pas tardé à apprendre que si aux environs de Yokohama on ne connaît pas un seul Japonais converti, au contraire à Nangasaki il y a des milliers de chrétiens indigènes, pratiquant leur religion à l'ombre, dans les montagnes, dans les cavernes, et subissant avec un courage héroïque une affreuse persécution.

Après l'église nous cherchons un gîte, et nous trouvons dans une maison de bois, décorée du nom de « Commercial Hotel », de fort modestes chambres. Pour moi, suivant ma coutume dès que je touche

terre, je me mets avidement à ma fenêtre, en admiration devant les costumes et les non-costumes de la foule active qui court dans la rue. Tous ces Japonais sont plus petits de corps que les Chinois, mais il y a dans les physionomies un air vif, aimable, spirituel, qui vous gagne au premier instant. — Les dames (commençons par elles) sont charmantes; leurs cheveux d'ébène sont élégamment rattachés en trois étages par des épingles ornementées; elles sont rieuses et pimpantes, gaies et roses, un peu peintes, je l'avoue, surtout quand il leur prend fantaisie de se pourprer ou de se dorer les lèvres. Elles trottinent sur de petites planchettes, emmitouflées dans une houppelande qui ferme quelquefois; une épaisse ceinture d'étoffe verte ou écarlate, avec un gros nœud d'un pied carré placé dans le dos en forme de giberne, leur donne un petit air mutin qui plaît fort. Quant aux hommes, suivant les catégories, ils ont des costumes qui varient depuis zéro jusqu'à une demi-douzaine de casaquins ou de pantalons collants superposés. — Voici un potentat, un officier, coiffé d'un chapeau circulaire en laque, sur lequel sont gravées en or les armes du Daïmio ou prince auquel il appartient; sa démarche est majestueuse; deux grands sabres, très-longs, sont passés dans sa ceinture; cette première vue est très-peu rassurante pour de nouveaux arrivants! Il a un paletot à manches de deux pieds et demi d'envergure, et une grande

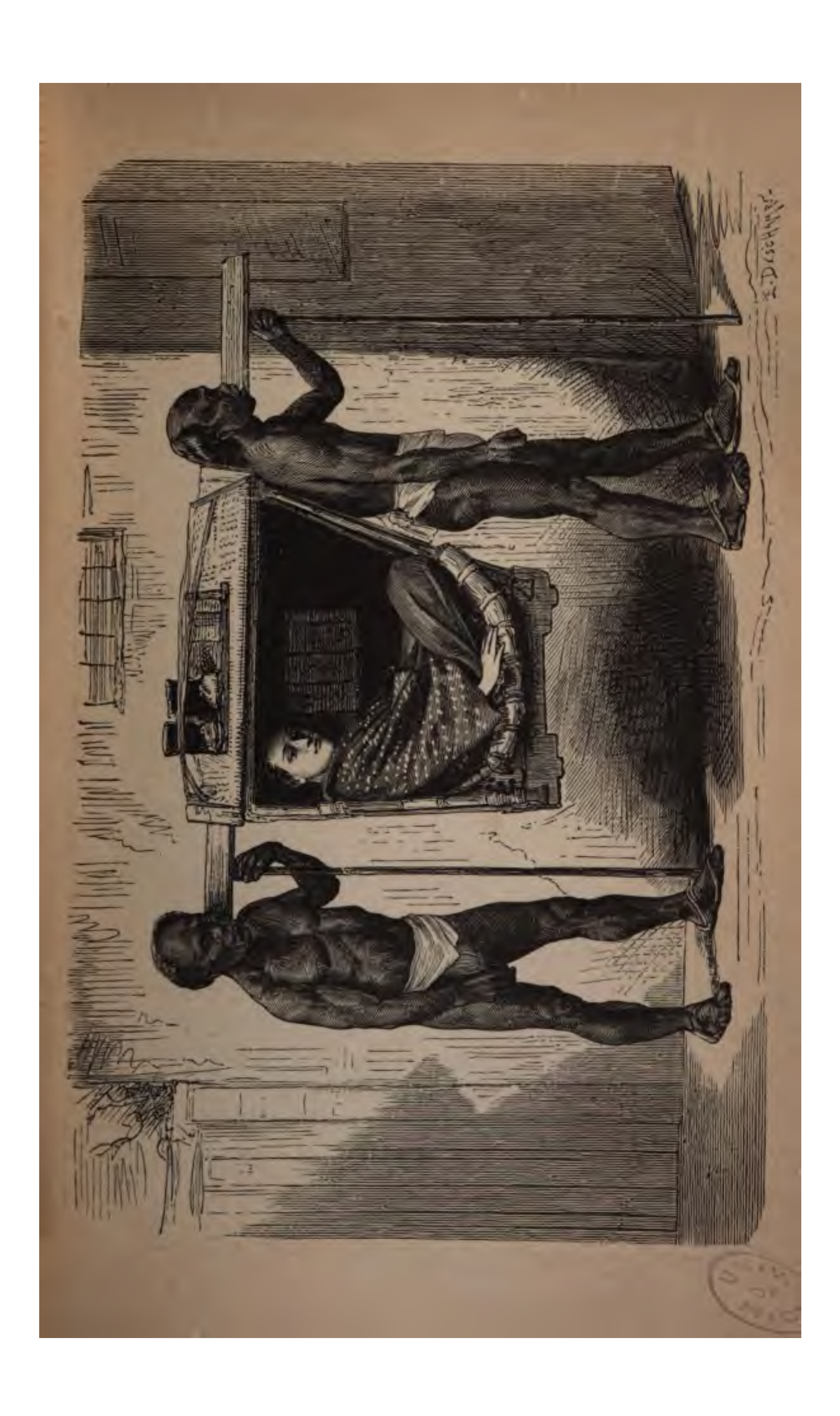
fente dans le dos qui lui remonte presque jusqu'aux épaules et qui laisse passer ses deux sabres. — J'allais oublier le plus joli : au milieu du dos, il porte en broderie les armes de son suzerain : ce sont des hiéroglyphes ou des fleurs renfermées dans un cercle d'environ un pied de diamètre, et cela en rouge, en jaune, en bleu, en vert. A la ceinture de ce seigneur est suspendu tout un petit attirail baroque ; c'est le matériel compliqué d'une pipe, dont le fourneau est égal au volume de la moitié du dé à coudre d'une petite fille : blague à tabac en papier-cuir, fermée par un petit bronze ravissant, briquet, mèche, fourreau, etc., etc., c'est une vraie artillerie ! Et toutes les deux ou trois minutes, Sa Seigneurie prend une pincée de son foin jaune, fait toute une manœuvre pour allumer, tire une ou deux bouffées, et le plaisir est fini !

La chaussure est aussi bien originale ; c'est une chaussette bleue, avec un petit compartiment séparé pour le pouce, puis une sandale de paille tressée, retenue seulement aux pieds par deux bourrelets en arc-boutant, adroitement pincés par le pouce.

J'étais tout absorbé par la vue des « hommes à deux sabres », et je m'imaginais que c'étaient des voyageurs qu'on avait la chance de contempler très-rarement au Japon ; mais en dix minutes, j'en ai vu toute une procession suivie d'acolytes, de porte-piques, hallebardiers et arbalétriers ! ils

cheminaient gravement dans toutes les directions. Puis, tout d'un coup, un cortége plus imposant s'avance : c'est évidemment quelque prince de haut rang ; une escorte à cheval, couturée d'armoiries et de sabres, perchée sur des selles historiées, et agitant violemment des rênes qui sont de larges écharpes en étoffes bleues, le précède en écartant la foule. . . . . . et la foule aussitôt de s'incliner et de se prosterner le front vers la terre ! Quant à cette foule, je voudrais au galop vous la décrire. Une quantité d'hommes sont vêtus seulement d'une paire de sandales, et d'un ruban de toile blanche large de trois doigts, passé autour des reins en ceinture ; beaucoup sont tatoués des couleurs les plus vives, des pieds à la tête, en bleu et en écarlate. Tout ce qu'il y a de plus diabolique, des dragons, des guerriers, des femmes, est représenté avec une étonnante perfection sur leur peau jaunâtre. Les uns portent des « kangos » et des « norimons », sorte de panier où se blottit le voyageur : c'est le fiacre au Japon. D'autres poussent de lourds chariots à roues pleines, en battant la mesure par les cris les plus incroyables que vous puissiez imaginer. Enfin des marchands de fruits, des charpentiers, des ouvriers de toute nature, grouillent de toutes parts, vêtus seulement d'une courte jaquette de calicot, et portent dans le dos une grande inscription en langue japonaise, soit pour indiquer leur métier,







soit pour marquer de quel Daïmio ils sont serfs.

Vous le voyez, en plein dix-neuvième siècle, nous voici transportés au sein de la féodalité ; je suis tout étourdi d'entendre parler de vassaux, de suzerains, de serfs ; de voir que chacun de ces hommes est la propriété de quelque seigneur ! En écoutant l'histoire du Mikado, chef spirituel du Japon, devenu roi fainéant par les usurpations persévérantes et hardies des Taïkouns, véritables maires du palais ; en apprenant qu'une partie seulement des Daïmios rend hommage au Taïkoun ; que d'autres sont rebelles à leur suzerain, et, se retranchant dans leurs manoirs, le défient insolemment de franchir la limite de leurs domaines ; en entendant dire que certains Daïmios ont vaincu l'année dernière les armées taïkounales et canonné dans les détroits nos vaisseaux européens, tandis que d'autres, au contraire, se serrant fidèlement autour du Taïkoun, appellent de toutes leurs forces l'influence et les armes de l'Europe pour soutenir son pouvoir unitaire contre les princes de Nagato et de Satzuma, ces nouveaux ducs de Bourgogne qui le tiennent en échec ; — il me semble que je suis transporté de quelques siècles en arrière, et je ne puis vous dire combien ma curiosité est excitée à la vue de ce peuple, où il y a des chevaliers armés à la fois de hallebardes et de revolvers, et des preux fanatiques courant à la croisade

contre l'Européen et ayant pris pour devise : « Je tue et je meurs. »

C'est en effet à cette lutte entre le parti national qui nous exècre, et le parti européen et taïkounal qui nous appelle, que sont dus les nombreux assassinats des dernières années : aussi notre premier soin est-il de charger nos revolvers, et nos amis nous recommandent-ils la prudence ; en dehors d'un certain rayon autour de Yokohama, le gouvernement japonais ne nous permet pas de nous aventurer sans une escorte de « yakonines », officiers à deux sabres.

Je ne crois pas avoir eu de journée où tant de choses nouvelles se soient présentées à moi : on dit pourtant qu'en voyageant dans l'Extrême-Orient, on s'accommode si rapidement aux circonstances les plus diverses, qu'on s'habitue aux surprises, et que l'on contemple froidement les figures les plus singulières ! Mais aujourd'hui tant de spectacles ont passé sous mes yeux que j'en suis ébloui, et que je remets à plus tard le plaisir de vous en parler.

C'est qu'il y a eu aussi pour nous tous un grand bonheur : nous sommes allés à bord de *la Guerrière*.

L'amiral Roze et le commandant Jouan, anciens amis du prince de Joinville, et MM. Humann, Touchard et Desfossés, firent au duc de Penthièvre un accueil si chaleureux que les larmes lui en vinrent

aux yeux. L'amiral le reçut à la coupée, lui fit voir son beau navire, plus beau encore pour un exilé ! et lui montra toutes les cartes de l'expédition de Corée ; Fauvel retrouvait d'anciens camarades, compagnons de Bomarsund et de Sébastopol, de la Réunion et de la Martinique : quant à moi, Humann me recevait comme un frère ! c'était la France, avec une joie ineffable.

Ne vous étonnez donc plus si le Japon n'a plus existé pour nous pendant quelques heures d'illusion ! Nous avons dîné joyeusement, séduits au possible par les récits du commandant Jouan : on a tant parlé de la France, de Sydney, de la Corée et de Pékin, que je renonce à vous décrire Yokohama !

Vers neuf heures du soir, tandis que le Commercial Hotel est encore tout bruyant de nos voix françaises, nous entendons des chevaux au galop : un spahi s'arrête, demande si nous y sommes, et le prince a le grand plaisir de voir M. Léon Roches, ministre de France, ancien compagnon du duc d'Aumale à la Smalah : avec une amabilité charmante il lui offre l'hospitalité sous pavillon français dans sa légation de Yeddo, où nous irons le plus tôt possible.

Mais je ne veux pas fermer mon journal d'aujourd'hui sans y consigner pour mémoire quelques notes rapides sur l'expédition de Corée, qui a été faite l'automne dernier par notre escadre. Venger

l'assassinat épouvantable de nos missionnaires, c'était une tâche bien digne du patriotisme et de l'âme chaleureuse de l'amiral Roze. Il l'accomplit avec une fermeté et une habileté rares; si l'expédition ne se termina point par l'occupation de la capitale et la conquête du pays, c'est qu'au moment où la France entière saluait avec bonheur dans le retour des troupes du Mexique la fin des guerres lointaines, il avait dû se conformer à des instructions précises et n'exécuter qu'un coup de main vigoureux avec des moyens matériels forcément restreints.

En octobre 1866, il rallia donc rapidement sa division à Tche-Fou, la conduisit, après une exploration délicate et admirable, devant la citadelle du pays, au point limité que le tirant d'eau de ses bâtiments lui permettait d'atteindre, attaqua résolûment les positions occupées par les Coréens, et s'empara de la ville de Kangoa, résidence royale, contenant les archives du gouvernement, onze forts, trois dépôts d'armes considérables, des poudrières énormes et des magasins de toutes sortes.

Au premier abord, les Coréens avaient été surpris de la promptitude de notre attaque; mais dès qu'ils connurent notre petit nombre, les combats devinrent incessants et parfois meurtriers : pourtant les Coréens n'arrêtèrent pas un instant nos canonnières dans leur fréquente navigation le long du canal de

Kangoa, malgré une fusillade qui partait des deux rives.

Des colonnes mobiles parcoururent l'île de Kangoa et détruisirent tout ce qui appartenait au gouvernement coréen. Pendant ce temps, le travail hydrographique avançait : on levait avec soin et non sans danger les passes terribles que franchissaient pour la première fois des navires de guerre, et que les Américains avaient été jusqu'alors *impuissants* à affronter. Honorable au point de vue militaire, admirable au point de vue nautique, cette campagne, commencée le 18 septembre 1866, a été terminée le 23 novembre; le sang français, le drapeau de la France, la croix des missionnaires étaient vengés; en outre, une escadre française livrait au monde maritime une carte, dressée par elle, de côtes inhospitalières et inexplorées jusqu'alors, des indications mathématiques sur des courants de foudre et des bancs extraordinaires; enfin plus de soixante îles étaient baptisées de noms français.

Yokohama, 23 avril.

Comme toutes les choses heureuses, ce temps si court a passé trop vite : c'est aujourd'hui que *la Guerrière* nous quitte pour Osaka, où se sont déjà rendus, avec leurs frégates, les ministres d'Angleterre et d'Amérique à l'occasion d'une grande récep-

tion diplomatique. Le Taïkoun y a invité les représentants des puissances européennes, pour fêter l'ouverture des ports d'Hiogo et de Yeddo.

Nous avons fait aujourd'hui nos premières explorations dans la ville japonaise. A part une petite portion de terrain encore déserte et marquée par des décombres calcinés, on ne se douterait pas qu'elle a été entièrement détruite par un effroyable incendie en novembre dernier. Les rues sont très-larges et bien alignées; chaque maison est en sapin, sans un atome de peinture, un vrai bijou, un joujou, un petit chalet suisse lilliputien, d'un goût, d'une finesse, d'une propreté et d'une simplicité admirables. — Le peuple japonais travaille merveilleusement le bois, et c'est un plaisir que de voir ce toit léger, mais solide, supporté par des parois à coulisses, minces châssis en baguettes de sapin, sur les treillis desquels est appliqué un papier cotonneux et transparent. Je n'aurais jamais pu penser qu'une maison pût n'avoir que ces minces cloisons de papier. Le soir, quand tout est fermé et que les lanternes bariolées jettent une douce lueur dans ce kiosque tout blanc, on se croit devant une lanterne magique; le jour, on fait glisser en un tour de main, comme par enchantement, les parois des quatre façades du kiosque, et la maison n'est plus qu'un toit reposant sur quatre poutres légères; l'intérieur est ouvert à tous les vents; et, de la rue,

on voit au travers de ces bizarres habitations, et tout ce qui s'y passe, et toute la charmante verdure, les cascades, les arbres nains du jardinet qui est situé par derrière. — Le grand luxe des Japonais consiste dans leurs nattes, en paille tressée, ayant la forme d'un rectangle parfait, épaisses de trois pouces, et molles au toucher. Jamais ils ne les souillent de leurs chaussures, et c'est nu-pieds seulement qu'ils circulent chez eux. De meubles, ils n'en ont presque pas : un petit fourneau dans un coin, une armoire à coulisses pour les matelas de la nuit, une petite étagère sur laquelle est rangée toute la batterie des soucoupes de laque destinées au riz et au poisson, tel est l'ameublement de la maisonnette où ils vivent au grand jour, comme ce Romain qui ne souhaitait rien tant que d'habiter une maison de verre. — Rien de caché pour le prochain ! — Au milieu du kiosque sont les deux objets d'un usage général pour toutes les classes : le « chibat » et le « tabaccobon », c'est-à-dire le brazero et la boîte à fumer. — Grands buveurs de thé, grands fumeurs et grands causeurs, c'est devant leur brazero que les Japonais passent tout le jour : nous les voyons réunis au nombre de sept ou huit, assis sur leurs talons autour de la théière ; dans toutes les boutiques où nous sommes entrés, ils nous ont accueillis avec une distinction et un charme d'amabilité comme il n'en existe pas chez nous.

Pardon si je passe brusquement de la rue des boutiques, appelée, je crois, « Benten-odori », à une rue parallèle où le spectacle le plus curieux est venu nous amuser pour la première fois et non certes pour la dernière !

Mais ne vous scandalisez pas : au Japon on vit au grand jour, la pudeur ou plutôt l'impudeur n'y est pas connue ; c'est l'innocence du paradis terrestre, et le costume de nos premiers parents n'a rien qui choque les sentiments de ce peuple encore dans l'âge d'or ! Eh bien ! toute cette rue est la rue des Bains. — Chacun y vient jusqu'à deux et trois fois par jour faire ses ablutions : tous sont là pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles, en costume d'archange, au nombre de cinquante à soixante par maison, accroupis et sautillants sur un plan incliné, entourés de pyramides de petits baquets cerclés de cuivre et remplis d'eau chaude ; toutes ces grenouilles humaines s'aspergent de la tête aux pieds et deviennent peu à peu de la couleur du homard. On frotte, on frotte ! On se promène, on vient gentiment demander une cigarette aux « nobles étrangers » ; les tatouages les plus splendides des hommes brillent au milieu des roses couleurs des nymphes enjouées que des frotteurs en titre savonnent et essuient : ces braves gens font tout cela avec un tel sang-froid, ayant l'air de trouver la chose si naturelle, que pour un rien,

je crois, nous nous mettrions de la partie, sans croire déroger à ce préjugé social qu'on appelle le « shocking ».

Nous commençons déjà à parler la langue des fleurs : « ohaïo », bonjour ; « omedetto », je vous félicite ; « irouchi », jolie, charmante ; « sêïânâra », au plaisir de vous revoir. Et puis ce peuple est rieur et enjoué jusqu'au fond de l'âme : nos moindres paroles, nos moindres gestes les amusent beaucoup; ils viennent, dans le petit costume ci-dessus décrit, examiner nos montres, tâter nos étoffes, contempler nos souliers ; et quand nous écorchons leur langage un peu trop audacieusement, les rires éclatent parmi les jeunes filles comme une traînée de poudre.

De là nous nous rendons à la pagode de Bentem : encens, parfums, ex-voto par milliers, grosses cloches et colifichets, rien en résumé ne diffère des pagodes chinoises, sauf la propreté. Ah ! quand on vient de quitter cet Empire Céleste si sale, si ignoble, avec quelle joie on salue le Japon, où tout brille aux yeux de si riantes couleurs ! Quel contraste ! on passe des fanges bourbeuses d'un étang malsain aux ondes limpides et fraîches d'une source vive ; de la plaine des cercueils, à une verdure éternelle, et du peuple qui voulait nous assommer sous les pierres et sous les fourches, à la population la plus douce et la plus polie de la terre !

Aujourd'hui, pour la première fois, nous avons

vu un peu de la campagne japonaise et nous avons été charmés par les teintes verdoyantes de la ceinture de montagnes qui forment un amphithéâtre autour de Yokohama. — Nous avons d'abord traversé les faubourgs ; puis nous nous sommes aventurés sur la colline du Gouverneur ; là sont construits les palais du grand officier japonais devant lequel tout Yokohama se prosterne. — Nous nous sommes arrêtés le long de la route chez un marchand de gaufres et de plaisirs, qui tenait sa boutique « in naturalibus » : ses gâteaux étaient exquis, et pour deux « tempos » (grande monnaie ovale en cuivre, avec un trou carré au milieu) de la valeur de deux sous, nous avons eu de quoi nous donner une indigestion. — Plus loin, l'aimable sourire d'une marchande d'étoffes nous invite à nous asseoir sur les nattes de sa boutique : c'était, paraît-il, pour elle un grand honneur, car à notre approche elle se prosterne et de son front touche la natte. — Rassurons cette âme timide : vite elle nous offre à tous trois du thé dans des tasses charmantes, nous donne du tabac pour bourrer nos pipes, et, de sa main gracieuse, nous présente, avec deux légers petits bâtonnets, des charbons ardents. Jamais je ne saurais vous dépeindre toute l'élégance de cette femme du peuple jusque dans ses moindres mouvements : il y avait dans ses traits l'expression et comme l'habitude de l'affabilité féminine la plus naïve. Eh bien,

dans quelque maison que vous entriez, vous trouverez la même distinction : nous en étions tout stupéfaits, et je reconnais vraiment à ce peuple le droit de nous traiter de barbares. Je n'ai pas vu une rixe ni une dispute dans la rue ; tous les hommes, en se saluant et en se courbant profondément, ont toujours le sourire sur les lèvres ; et, même quand nous voulons être aimables, nous avons l'air gauche en comparaison de ces Japonais, qui sont gracieux sans y penser. Pour eux, un homme qui cède à la colère et qui s'emporte en paroles est mis au ban de la société, est maudit et honni par les siens. Aussi quand, dans les premiers temps, nos plénipotentiaires s'animaient dans les conférences diplomatiques, les Japonais s'écriaient-ils : « Remettons cette affaire à un autre jour, et ne traitons pas avec un homme qui n'est pas maître de lui. »

24 avril.

A cinq heures du matin, nous nous mettons en marche avec M. Lindau[1] pour une excursion qui promet d'être charmante et qui en effet nous a enchantés. Nous allons essayer des chevaux que nous comptons prendre pour un mois; la course

[1] M. Lindau est l'auteur du plus véridique et du plus ravissant livre qui puisse être écrit sur le Japon qu'il connaît à merveille, et dont il fit les honneurs au duc de Penthièvre avec une grâce et une complaisance parfaites. (*Un voyage autour du Japon*, Hachette, 1864.)

est de seize lieues; s'ils résistent bien à cette galopade, le marché restera conclu. Ce sont de doubles poneys noirs comme l'ébène, à l'œil vif et gaillard, à l'encolure arabe. A cheval, à cheval, voilà le boute-selle! — Nous avons débuté par une heure de grand trot dans la vallée qui s'étend au sud de Yokohama; nous suivions un sentier étroit au milieu des rizières, sautant à chaque instant par-dessus de petits ponts d'un pied de large, formés de trois bambous juxtaposés. Pendant tout ce temps je ne me lassais pas de regarder mon « betto », palefrenier japonais, qui courait devant moi avec l'agilité d'une gazelle, prévenant mon cheval, son ami, par un petit cri saccadé à chaque passe difficile. Il paraît qu'au Japon, jamais cavalier ne s'aventure sans ce coureur fidèle et infatigable, aux membres nerveux et élégants, qui devient l'émule du cheval. « Aramado » (c'est le nom de mon nouveau serviteur) a en effet, pendant cette longue journée, suivi tout le temps notre course rapide; descendions-nous dans quelque maison de thé, aussitôt il était là, il prenait soin de ma bête, lui arrosait les narines avec de l'eau fraîche et lui présentait un petit repas de haricots. Ah! comme je voudrais vous le faire voir effleurant à peine le sol de ses pieds légers! Au départ son costume était superbe; il portait une casaque bleu-foncé à manches immensément larges, et un pantalon collant qui dessinait les plus beaux





Mademoiselle Inaraïa, jeune Japonaise.

« Aramado », mon « betto » (groom-coureur).



mollets du monde. — Galopant ainsi dans les rizières, manches flambantes au vent, il avait l'air d'un grand papillon bleu voltigeant au ras des hautes fleurs; bientôt se dépouillant peu à peu de toutes ses enveloppes, il ne se trouva plus vêtu que d'une paire de chaussettes et... de son tatouage écarlate, qui représentait la lutte entre une femme, de grands oiseaux et un serpent. — Les Anglaises timorées auraient préféré le tatouage du betto de M. Lindau; absolument nu, il était habillé! Son tatouage représentait une jaquette bleue à boutons blancs, à coutures rouges, à armes éclarlate au milieu du dos, plus une culotte (très-collante, il est vrai, puisque c'était sa peau) à carreaux noirs et blancs!

Nous n'avons pas tardé à grimper dans les montagnes; et, au bout de deux heures, de ravissants chemins, frais, sinueux, ombragés par la verdure naissante, tantôt coquets comme dans un parc, tantôt sauvages comme en pleine forêt vierge, nous menaient à la crête de cette chaîne que nous admirions de loin l'autre jour; cette crête n'est large que de trois mètres; de là on découvre un merveilleux panorama.

Nous sommes arrivés au Japon dans la plus jolie saison de l'année, vers le milieu du printemps. La nature de ce pays si riche en pins et en arbres touffus, à verdure sombre et éternelle, semble relevée

d'un nouvel éclat par la fraîcheur luxuriante des feuilles à peine écloses. Cette nature nous rappelait Java et nous ravissait. Java, pourtant, restera pour moi comme le véritable Éden de la terre : la campagne ici est mille fois plus jolie et plus coquette, mais Java avait ce grandiose qui frappe l'imagination et qui laisse d'éternels souvenirs; à Java, au col magique du « Megamendong », nous étions à près de quatre mille mètres d'élévation; ici nous ne sommes guère qu'au quart de cette hauteur. — Pourtant je n'oublierai de longtemps le point de vue d'aujourd'hui : à gauche, encore à une grande distance, du sein de cette mer que nous voyions à nos pieds, s'élevait la forme brisée du volcan de « Vries » : du cratère s'échappaient en auréole blanche d'épais tourbillons de fumée, qui se détachaient vivement sur les gros nuages noirs que la brise nous amenait du large et qui donnaient à une partie de la mer la teinte lugubre du bronze; tandis que la baie la plus proche reflétait encore l'azur du ciel; — à notre droite, le « Fuzi-Yama » (la montagne sans pareille, la montagne sacrée) apparaissait tout éclatant de neige. Cette montagne domine tout le Japon, qui la vénère comme une divinité; sa crête d'une régularité parfaite se découpait sur le ciel comme la blanche toiture trapézoïdale d'une pagode argentée.

Je ne sais pas s'il est un peuple plus sensible aux

beautés de la nature que les Japonais; partout où dans la campagne il y a quelque joli point de vue, partout où un bel arbre et la retraite d'un charmant ombrage semblent inviter le voyageur au repos, même dans les sentiers presque perdus à travers les prairies, se trouve une maison de thé, légère cabane à toit de chaume et à parois de papier, où de molles et propres nattes sont étendues autour du brazero sur lequel chauffent le thé et le riz. Nous en avons déjà vu tout le long de la route; mais en ce lieu féerique il ne pouvait manquer d'y en avoir une. Nous descendons de nos chevaux, et aussitôt, doucement, gentiment, deux ou trois jeunes filles nous apportent le thé et le riz dans de petites coupes; la vieille maman nous offre le brazero et du tabac. Des voyageurs japonais arrivent par d'autres sentiers et s'arrêtent comme nous. Chacun d'eux nous parle et nous dit sans doute les choses les plus aimables; nous sommes désolés de ne pouvoir leur dire combien nous aimons leur beau pays, mais M. Lindau, qui est un vieux Japonais, nous traduit tout ce qu'ils nous racontent de gracieux et leur transmet nos politesses. Puis nous nous remettons en route pour descendre jusqu'au lointain village que nous apercevons au fond de la baie. — Là, comme par tout le chemin, je ne puis vous dire combien nous avons été surpris de la politesse et de l'amabilité de toute la population. «Anâtà! ohâïhò!» (bonjour, salut,)

nous criaient toutes rieuses les jeunes filles des maisons de thé en nous voyant passer au galop! «Ohâïhô!» nous disaient tous les cultivateurs qui laissaient la fourche dans la rizière pour accourir nous voir et nous sourire sur le bord du sentier! «Ohâïhô, omedetto!» telles étaient les paroles de tous les voyageurs et voyageuses que nous croisions en route. Oui, il faut venir au Japon pour voir comme l'étranger est reçu, fêté, choyé par la population des campagnes! C'est certes le peuple le plus poli de la terre, et c'est avec tristesse que nous reportons notre pensée vers nos pays si différents.

Nous voici donc vers le milieu du jour à Kânàsâwa, petit village qui dépend du manoir du prince Nirânà-nô-Kami, au fond d'une baie si bien fermée par deux promontoires de verdure qu'on se croit sur la rive d'un petit lac. Nous descendons cette fois dans une magnifique maison de thé, haute de deux étages, toujours avec du papier transparent comme parois. Tout est si charmant et si propre que nous ôtons nos chaussures pour y pénétrer, car je crois que nos hôtes auraient pleuré de nous voir salir leurs nattes élégantes. — Vite, une quinzaine de jeunes filles en costumes fort coquets se mettent en devoir de préparer le festin; les petites soucoupes fourmillent, mais nous comptons les renforcer de quelques mets solides emportés par précaution. — Quatre de nos jeunes filles deviennent pêcheuses;

elles assiégent un grand vivier taillé dans le roc, puisent chacune leur poisson dans un léger filet, et la bête toute frétillante passe directement dans la poêle à frire. Du reste, la cuisine japonaise est loin d'être mauvaise; elle abonde en petits plats très-propres, mais le poulet est la seule viande que l'on puisse obtenir par grande faveur. Ce peuple, à l'âme innocente, n'a jamais versé le sang d'un bœuf ni d'un mouton.

Une petite sieste sur les nattes, des tasses de thé à profusion, des parties de rire avec la « troupe joyeuse » ont vite fait passer le temps, mais nous avons encore une foule de choses à voir. Nous repartons donc, précédés par nos bettos aussi frais coureurs que le matin. Nous ne pouvons nous empêcher de rire en passant devant le portique qui ferme l'avenue du château du Daïmio suzerain de céans : il était gardé par une jeune portière en train de se peigner sur le seuil, et qui n'avait pour vêtements que les rayons du soleil. Tout est étrange ici; tantôt ce sont des processions où brillent des robes et des écharpes d'un grand luxe; tantôt, quand nous passons dans les villages, au bruit de notre cavalcade, des groupes d'enfants crient : « Todgin, todgin! » (voilà les étrangers!); les jeunes filles qui se baignent dans un baquet, en sortent précipitamment pour venir nous contempler, nous sourire et nous dire l'éternel « ohâïhô » !

Nous continuons à voyager sur une route toujours aussi pittoresque et aussi jolie, bordée de ruisseaux et de cascades, au milieu de bosquets continus de camélias en fleurs, d'azaléas et de mille autres plantes en plein éclat, dont les noms m'échappent, mais dont il me semble encore respirer les parfums enivrants. Nous arrivons aux Thermopyles du Japon, gorge sauvage où l'on sent le frais de la caverne, et où la lumière du jour pénètre à peine au travers des lianes et des hardis arbrisseaux qui se sont cramponnés aux parois du sommet et qui forment un gigantesque berceau. Bientôt, dans une vallée où plusieurs sentiers se croisent au pied d'un gros arbre séculaire, M. Lindau nous montre la place où, en 1862, deux officiers anglais (le major Baldwin et le lieutenant Bird), en promenade comme nous, furent assassinés par un homme à deux sabres.

Vous le voyez, on passe de l'enchantement le plus complet à de tristes souvenirs, et en folâtrant avec ce peuple « si poli », nous ne quittons pas un instant nos revolvers. — A quoi attribuer cette sourde hostilité ? N'est-ce pas nous, Européens, qui nous sommes introduits dans un pays qui avait vécu jusqu'ici isolé, et dont les lois sociales comme les lois religieuses défendaient, sous peine de mort, l'accès aux étrangers ? — De ce peuple guerrier et fanatique, sous l'empire de lois féodales, gouverné par des daïmios fiers et indépendants, les uns

nous ont adoptés, les autres ont repoussé les armes à la main l'invasion étrangère. Toute cette demi-aristocratie d'hommes à deux sabres, au nom de l'honneur et des droits sacrés du Japon, a juré notre mort. Sur la réclamation de nos ministres, l'assassin de ces deux officiers a été exécuté à Yokohama devant une foule immense; mais il est mort avec sang-froid et en martyr aux yeux des Japonais, protestant jusqu'au dernier instant qu'il avait cru agir selon « droit et honneur », comme nos chevaliers qui « se croisaient » pour aller porter la mort au Turc.

Quoi qu'il en soit, il faut avouer que ce sont des mœurs assez étranges et fort peu souriantes pour les excursionistes; mais, à vingt ans, il ne faut pas songer au lendemain avec tristesse, et « par honneur et damoiselles, » vogue la galère!

Des vallées, nous sommes arrivés au rivage de la mer; une superbe galopade sur la plage nous amène à l'île sacrée d'Inosima, immense roche volcanique qui semble sortie du sein des flots comme un champignon. Pour l'escalader, il n'y a pas de chemins, mais seulement des escaliers; nous laissons reposer nos chevaux, et grimpons des centaines de marches qui nous conduisent à une série de petits temples, devant lesquels sont agenouillés des pèlerins portant besace et coquillages. — Les naturels de cette presqu'île sont assez hostiles

d'un nouvel éclat par la fraîcheur luxuriante des feuilles à peine écloses. Cette nature nous rappelait Java et nous ravissait. Java, pourtant, restera pour moi comme le véritable Éden de la terre : la campagne ici est mille fois plus jolie et plus coquette, mais Java avait ce grandiose qui frappe l'imagination et qui laisse d'éternels souvenirs; à Java, au col magique du « Megamendong », nous étions à près de quatre mille mètres d'élévation; ici nous ne sommes guère qu'au quart de cette hauteur. — Pourtant je n'oublierai de longtemps le point de vue d'aujourd'hui : à gauche, encore à une grande distance, du sein de cette mer que nous voyions à nos pieds, s'élevait la forme brisée du volcan de « Vries » : du cratère s'échappaient en auréole blanche d'épais tourbillons de fumée, qui se détachaient vivement sur les gros nuages noirs que la brise nous amenait du large et qui donnaient à une partie de la mer la teinte lugubre du bronze; tandis que la baie la plus proche reflétait encore l'azur du ciel; — à notre droite, le « Fuzi-Yama » (la montagne sans pareille, la montagne sacrée) apparaissait tout éclatant de neige. Cette montagne domine tout le Japon, qui la vénère comme une divinité; sa crête d'une régularité parfaite se découpait sur le ciel comme la blanche toiture trapézoïdale d'une pagode argentée.

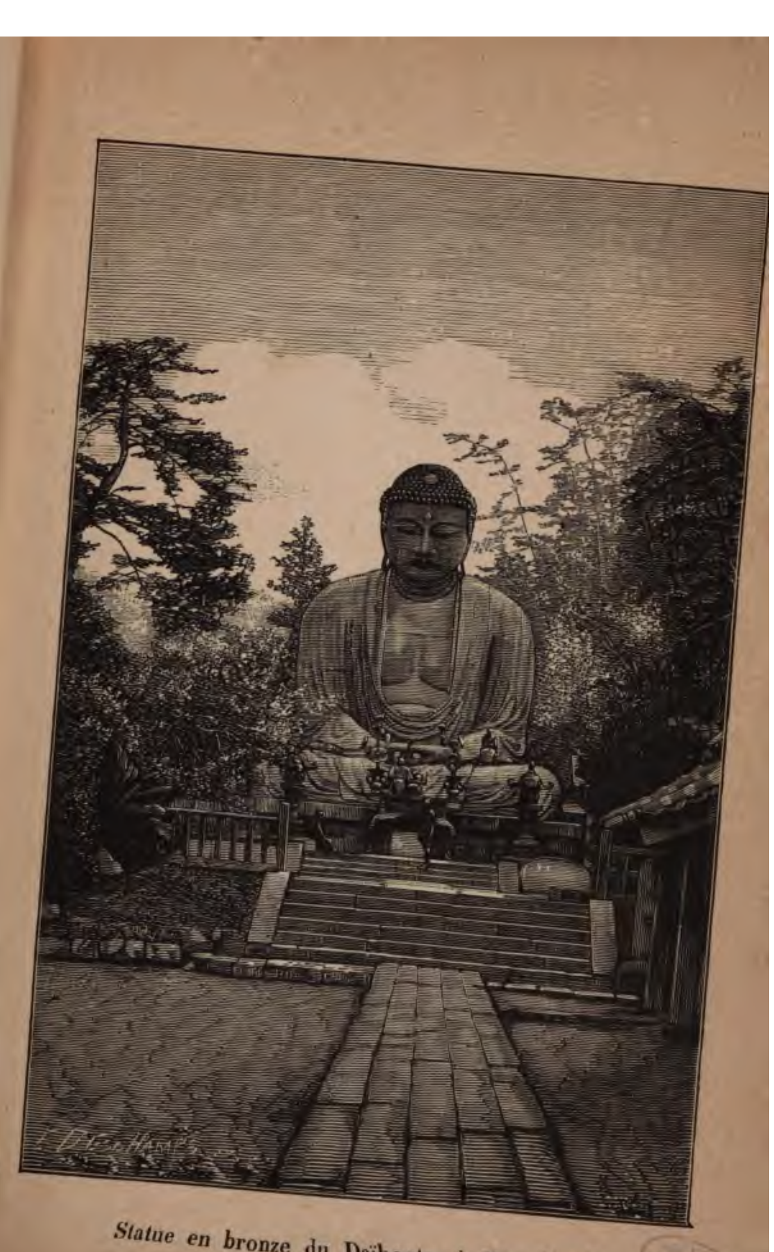
Je ne sais pas s'il est un peuple plus sensible aux

beautés de la nature que les Japonais; partout où dans la campagne il y a quelque joli point de vue, partout où un bel arbre et la retraite d'un charmant ombrage semblent inviter le voyageur au repos, même dans les sentiers presque perdus à travers les prairies, se trouve une maison de thé, légère cabane à toit de chaume et à parois de papier, où de molles et propres nattes sont étendues autour du brazero sur lequel chauffent le thé et le riz. Nous en avons déjà vu tout le long de la route; mais en ce lieu féerique il ne pouvait manquer d'y en avoir une. Nous descendons de nos chevaux, et aussitôt, doucement, gentiment, deux ou trois jeunes filles nous apportent le thé et le riz dans de petites coupes; la vieille maman nous offre le brazero et du tabac. Des voyageurs japonais arrivent par d'autres sentiers et s'arrêtent comme nous. Chacun d'eux nous parle et nous dit sans doute les choses les plus aimables; nous sommes désolés de ne pouvoir leur dire combien nous aimons leur beau pays, mais M. Lindau, qui est un vieux Japonais, nous traduit tout ce qu'ils nous racontent de gracieux et leur transmet nos politesses. Puis nous nous remettons en route pour descendre jusqu'au lointain village que nous apercevons au fond de la baie. — Là, comme par tout le chemin, je ne puis vous dire combien nous avons été surpris de la politesse et de l'amabilité de toute la population. «Anâtà ! ohâïhô ! » (bonjour, salut,)

d'un nouvel éclat par la fraîcheur luxuriante des feuilles à peine écloses. Cette nature nous rappelait Java et nous ravissait. Java, pourtant, restera pour moi comme le véritable Éden de la terre : la campagne ici est mille fois plus jolie et plus coquette, mais Java avait ce grandiose qui frappe l'imagination et qui laisse d'éternels souvenirs; à Java, au col magique du « Megamendong », nous étions à près de quatre mille mètres d'élévation; ici nous ne sommes guère qu'au quart de cette hauteur. — Pourtant je n'oublierai de longtemps le point de vue d'aujourd'hui : à gauche, encore à une grande distance, du sein de cette mer que nous voyions à nos pieds, s'élevait la forme brisée du volcan de « Vries » : du cratère s'échappaient en auréole blanche d'épais tourbillons de fumée, qui se détachaient vivement sur les gros nuages noirs que la brise nous amenait du large et qui donnaient à une partie de la mer la teinte lugubre du bronze; tandis que la baie la plus proche reflétait encore l'azur du ciel; — à notre droite, le « Fuzi-Yama » (la montagne sans pareille, la montagne sacrée) apparaissait tout éclatant de neige. Cette montagne domine tout le Japon, qui la vénère comme une divinité; sa crête d'une régularité parfaite se découpait sur le ciel comme la blanche toiture trapézoïdale d'une pagode argentée.

Je ne sais pas s'il est un peuple plus sensible aux

beautés de la nature que les Japonais; partout où dans la campagne il y a quelque joli point de vue, partout où un bel arbre et la retraite d'un charmant ombrage semblent inviter le voyageur au repos, même dans les sentiers presque perdus à travers les prairies, se trouve une maison de thé, légère cabane à toit de chaume et à parois de papier, où de molles et propres nattes sont étendues autour du brazero sur lequel chauffent le thé et le riz. Nous en avons déjà vu tout le long de la route; mais en ce lieu féerique il ne pouvait manquer d'y en avoir une. Nous descendons de nos chevaux, et aussitôt, doucement, gentiment, deux ou trois jeunes filles nous apportent le thé et le riz dans de petites coupes; la vieille maman nous offre le brazero et du tabac. Des voyageurs japonais arrivent par d'autres sentiers et s'arrêtent comme nous. Chacun d'eux nous parle et nous dit sans doute les choses les plus aimables; nous sommes désolés de ne pouvoir leur dire combien nous aimons leur beau pays, mais M. Lindau, qui est un vieux Japonais, nous traduit tout ce qu'ils nous racontent de gracieux et leur transmet nos politesses. Puis nous nous remettons en route pour descendre jusqu'au lointain village que nous apercevons au fond de la baie. — Là, comme par tout le chemin, je ne puis vous dire combien nous avons été surpris de la politesse et de l'amabilité de toute la population. «Anâtà ! ohâïhò ! » (bonjour, salut,)



Statue en bronze du Daïbouts, à Kamakourà.



Statue en bronze du Daïbouts, à Kamakourà.

régiment anglais, chez le colonel Knox, qui, entouré du corps brillant de ses officiers, reçut le duc de Penthièvre avec une cordialité charmante. Le camp est composé de baraques de bois où l'on gèle en hiver et où l'on étouffe en été : pourtant, la situation en est jolie : il est assis au sommet d'une haute colline qui domine Yokohama.

Il y a à Yokohama, comme dans toutes les villes japonaises, pour ainsi dire une seconde ville appelée « Yankirô ». Cette ville, triste et froide pendant le jour, voit, dès la tombée de la nuit, toutes ses rues s'illuminer par enchantement, au moyen de longues guirlandes de lanternes papillonnantes ; ce soir on nous mène voir ce coup d'œil magique : c'est ce qu'il y a de plus commun et de plus caractéristique au Japon. Les promeneurs y abondent en foule, et il y règne le plus grand entrain. La population du Yankirô se compose de neuf cènts à douze cents jeunes filles, danseuses et chanteuses : fées invisibles le jour, elles n'apparaissent que sous les reflets des lanternes écarlate, parées de longues houppelandes de soie, peinturlurées, enluminées, ornées d'une coiffure en échafaudage et couvertes de bijoux. Toute la rue est bordée de leurs maisons illuminées; mais au lieu de parois de papier, la façade n'est qu'un léger treillis en baguettes blanches. Chaque maison est donc comme une grande cage, et, derrière ces minces barreaux,

les passants admirent toute une brochette de tendres fauvettes becquetant des pâtes coloriées devant un petit brazero. On entre; au son de la guitare et des chants orientaux, à la fois langoureux et criards, de petits « réveillons » à trois cents soucoupes s'organisent sur les nattes des salles qui entourent un petit jardin intérieur à cascades et à arbres nains. Quant au théâtre, où les Japonais paraissent se passionner, à part la splendeur des costumes, c'est une répétition de tout ce que nous avons vu en Chine et à Java. Pour moi, le théâtre artificiel de l'Orient ne m'attire plus : le vrai spectacle est celui de tous les instants, celui de la rue ou de la campagne pendant les premiers jours où l'on se trouve en contact avec un peuple de mœurs si bizarres ! Certes, je ne crois pas qu'on puisse avoir un coup d'œil plus étonnant que celui des rues du « Yankirô » ! Songez à l'affabilité, à l'entrain, à la légèreté de ce peuple de polichinelles badinant au milieu des gazouillements de cette cité de volières, et, voyez le tableau !

26 avril 1867.

A trois heures du matin nous nous réveillons en sursaut, au bruit d'un tapage infernal. Chacun de nous, en se frottant les yeux, est ébloui par une grande lueur : le feu est dans la ville. Un bruit de roues et de carrioles remplit la rue, et nous n'en-

gens qui commencent une bâtisse par les fondements : pour eux, c'est le contraire ! On construit d'abord le toit par terre ; on le garnit de petites tuiles de bois de deux doigts de large, minces comme une feuille de papier; puis on l'élève et on le supporte au moyen de quatre poutres : en un rien de temps, le paravent multiple et transparent qui sert de mur est glissé dans de doubles rainures, et voilà une maison charmante, régulière à l'excès jusque dans ses moindres détails, élevée sans un seul clou ! Il n'y a guère dans tout le Japon que trois ou quatre types généraux de plans de maisons : c'est la natte qui en fait la base. Chaque natte a deux mètres de long sur un de large : de là des maisons à six, douze, dix-huit et vingt-quatre nattes, toutes des petits chefs-d'œuvre de menuiserie, d'élégance et de propreté.

Nous avons fait aujourd'hui à cheval une promenade de dix lieues, en suivant le Tokâïdo, cette route longitudinale qui traverse le Nippon dans toute son étendue, depuis la pointe sud-ouest de Nangasaki, jusqu'à l'extrémité nord-est de Hâcodâdé. Tout le Japon est là, voyageant, circulant, s'agitant sur cette route : on croise à chaque instant des chevaux chargés de balles de soie ou de riz, ferrés avec des chaussons de paille, et arrivant des campagnes de l'intérieur avec toute la fougue impétueuse de la bête sauvage, — on pourrait

presque dire avec les préjugés des provinces qui ne nous sont pas encore ouvertes ; car sitôt que ces beaux animaux indomptés voient l'Européen, ils se cabrent, reculent, défoncent les maisons, écrasent les passants, renversent leur charge, et entraînent dans leur fuite leur malheureux conducteur aussi impuissant qu'éperdu ; plus loin ce sont des troupes de coulies tout nus et tout tatoués, portant aux deux extrémités d'un bambou des caisses carrées en osier, remplies de quelque tribut pour les daïmios ; ici défilent des convois de « norimons » où sont blotties des princesses voyageuses, ayant presque toutes un enfant ficelé sur le dos avec une écharpe ; le bébé japonais tout souriant envoie avec sa petite main le bonjour par-dessus les épaules de sa mère ; enfin pèlerins et voyageurs à pied en grande foule, jeunes filles coquettes, la tête ornée d'étoffes à ramages, officiers à deux sabres au pas cadencé, telle est la foule qui se croise tout le long de cette charmante route. Oh ! quelle jolie peinture on ferait du Tokâïdo !

Mais je reviens à notre course : au moment où nous traversons Kànagâwà, voici le facteur qui passe : un homme sans aucun costume, lancé au grand trot, porte un paquet de lettres au bout d'un bâton appuyé sur son épaule. Tous les trois villages, cet homme trouve un relais, et la poste marche ainsi jour et nuit. Les Japonais aiment beaucoup à écrire; ils s'en-

voient de petits billets de félicitations d'un bout du Japon à l'autre, simplement par amabilité et politesse, sans qu'il y ait le moins du monde affaire pressante. Et ce qui est curieux, c'est qu'au moment du jour de l'an, ils s'adressent ainsi une véritable pluie de cartes de visite.

Entre Kànagâwà et Kawasaki (cette dernière ville était le but de notre course), nous avons passé devant une jolie maison de thé dont le jardin éclipsait tous ceux que nous avions vus. C'est la « tcha-jia » de la « Belle Espagnole ». Là vit avec sa mère une courageuse fille dont les traits sont encore empreints d'une grande beauté, et qu'avaient ainsi surnommée les résidents français de Yokohama. Un triste souvenir, raconté par M. Lindau, se rattache à ces lieux où la nature nous apparaissait si riante, et au seuil d'une porte qu'un sourire gracieux nous invitait à franchir. — Il y a quatre ans, le prince de « Satzouma », un de ces daïmios puissants qui tiennent en échec le pouvoir de leur suzerain le Taïkoun, était venu à l'époque fixée pour paraître à « l'hommage solennel » des daïmios, à Yeddo. — Cet acte extérieur de soumission avait aigri plus que jamais l'âme altière du prince féodal, irrité depuis longues années du pouvoir croissant du hardi et heureux « Maire du Palais ». Comme le chien qui mord après avoir léché, Satzouma voulut humilier le Taïkoun, après lui avoir rendu hommage, et il se

prépara avec pompe, à Yeddo, à se rembarquer, pour regagner ses fiefs, sur un navire de guerre à vapeur qu'il venait d'acheter à Yokohama. Les ministres du Taïkoun, ce nouveau Richelieu, profitèrent de l'occasion pour abaisser l'orgueil seigneurial, et dans les vingt-quatre heures, messire de Satzouma reçut l'ordre de s'en aller comme ses ancêtres, par la voie traditionnelle du Tokâïdo, obligé ainsi de renoncer à son brillant vapeur. Or, il faut savoir que lorsque ces daïmios viennent à « l'hommage », ils ont avec eux un cortége de sept à huit cents hommes, tant officiers de leur suite que soldats, hallebardiers, vassaux et chevaliers à eux soumis. La colère du chef se communiqua à « tous ses gens », qui sortirent de Yeddo la rage dans le cœur. Non loin de « la Belle Espagnole », le cortége du prince vint à rencontrer une cavalcade composée de deux dames européennes, de l'infortuné Lennox Richardson et d'un de ses amis. On dit que ceux-ci, ne connaissant pas l'usage qui veut que la route soit entièrement libre devant un daïmio, ne se rangèrent pas assez tôt; mais il est plus croyable que la colère et l'espoir de mettre le Taïkoun dans l'embarras emportèrent quelques chevaliers de ce cortége, qui comptait sept cents hommes et quatorze cents sabres. On se rua sur les Européens : deux échappèrent, une des dames eut son chignon coupé d'un coup de sabre; quant à Lennox Richardson, il

fut mortellement frappé; il se traîna jusqu'à la maison de la « Belle Espagnole » qu'il avait encore salué un instant auparavant, et qui l'avait vu si souvent plein de jeunesse et de gaieté; il but, avec la soif fiévreuse d'un homme blessé à mort, la coupe d'eau fraîche qu'elle lui apporta. Elle pansait ses blessures, quand les sicaires de Satzouma revinrent, la repoussèrent avec violence, et traînant le mourant sur la route, l'achevèrent, puis le jetèrent dans le fossé d'un champ voisin, avec toutes les insultes de la rage assouvie... Alors, la pauvre et courageuse jeune fille ne craignit pas d'aller chercher le cadavre, de le porter chez elle, de le cacher dans sa maison, et elle allait pieusement l'ensevelir quand on vint le chercher de Yokohama.

Voilà donc encore un exemple de ce fanatisme dont je vous parlais l'autre jour, et, je vous l'avoue, il y a réellement un grand danger à circuler dans ce pays travaillé par les dissensions intestines, où à chaque heure nous pouvons devenir les victimes offertes en défi par un parti à un autre.

Par bonheur nous n'avons pas rencontré de cortége de daïmios sur notre route, et nous sommes arrivés, enchantés du paysage, au bourg de Kawasaki; il est situé sur le Lokungô, limite du territoire où les Européens peuvent faire des excursions sans escorte. Au carrefour central de Kawasaki sont les splendides maisons de thé, où étaient attablés une

foule de voyageurs japonais, engloutissant avec leurs bâtonnets riz et poissons crus ; des centaines de tabourets en laque rouge, couverts de soucoupes et de mets coloriés, étaient portés de l'un à l'autre par un essaim de jeunes filles coquettes et pimpantes dans leurs riches toilettes. A l'éclat des robes et des ceintures, au tumulte des groupes, il était aisé de pressentir que nous étions en pleine fête religieuse. Nous nous installons sur les nattes; une douzaine de jeunes filles nous servent du thé, des gâteaux et des œufs durs; puis en route pour le temple de Daïzi-Gnavara-Hejienzi! Deux de ces demoiselles veulent être nos guides; elles partent en avant, joueuses et rieuses, bras dessus, bras dessous, clapotant sur leurs petites planchettes, promenant leurs houppelandes à ramages d'azur, leurs cotillons écarlate au milieu des blés et des bluets, et ne craignant pas que la brise fraîche vienne déranger l'artistique échafaudage de leur belle chevelure d'ébène. Avouez que c'est une jolie manière de courir les sentiers sinueux de la verte campagne. Des petites pêcheuses, vêtues en archanges, barbotant dans les rizières, nous criaient gaiement l'aimable « ohâïhio », et portaient sur leur dos leur petit frère presque aussi grand qu'elles; des mendiants, échelonnés le long du sentier, imploraient la charité des pèlerins au son de grelots, de marmites fêlées et d'une musique de l'autre monde.

Nous voici bientôt dans le temple, superbe édifice de bois sculpté, orné sur sa grande façade d'un immense tam-tam sur lequel chaque pèlerin, en arrivant, donnait un grand coup qui produisait un rauque bourdonnement; un fossé de six mètres de long sur un mètre de large, creusé devant l'autel, recevait les oboles des pèlerins, et cette vaste tirelire, qui s'emplit chaque jour par la charité publique, fournit aux bonzes paresseux la vie la plus luxueuse et la plus recherchée. Je ne vous décris ni les statues, ni les candélabres à cent lumières, ni les *ex-voto* suspendus aux colonnes; mais ce qui m'a frappé, c'est la ressemblance extérieure des cérémonies religieuses de ces temples avec celles de notre culte. Un bonze, entouré d'encens, vêtu d'une chasuble de soie rouge, officiait en grande pompe et brûlait, en se prosternant, des papiers sacrés sur un grand vase de bronze rempli d'une huile qui flambait comme de l'esprit-de-vin. J'avoue humblement que nous ne nous sommes pas arrêtés longtemps dans ce temple; une foule s'y précipitait pour célébrer la fête; il y avait un grand nombre d'hommes à deux sabres « torvâ facie »; et dans ces pays où les convictions religieuses sont si fortes, où la présence de l'étranger est contraire aux lois, il est imprudent de rester en contact avec une foule que le fanatisme peut aveugler. Aussi nous esquivons nous au plus vite sans tambour ni trompette.

28 avril 1867.

Nous déjeunons aujourd'hui à bord du « *Kien-Chan* », canonnière française commandée par M. Trève [1], lieutenant de vaisseau, qui a reçu le duc de Penthièvre avec une cordialité touchante. Si le *Kien-Chan* n'est plus neuf, il a du moins son histoire. Avant ses exploits dans la campagne de Corée, c'est lui qui, un beau jour, passant près de Simonosaki, fut, à propos de bottes, canonné par le prince de Nagato, vassal du Taïkoun, heureux de jouer un tour à son suzerain en attaquant ses amis les Européens. Ce fait brutal provoqua l'expédition de l'amiral Jaurès, et coûta cent mille francs au suzerain, quarante mille francs au prince.

Près de nous était mouillée une canonnière japonaise, yacht charmant donné au Taïkoun par la reine Victoria. Il est un des curieux exemples de l'horreur que les Japonais ont pour la peinture. Comme il s'agissait d'Orientaux, la reine d'Angleterre avait cru bien faire en décorant ce joli yacht des peintures les plus fines et de le dorer à

[1] M. Trève, qui avait eu comme lieutenant de vaisseau la fortune d'être pendant un temps chargé d'affaires de France à Pékin, est aujourd'hui capitaine de vaisseau. — C'est lui qui le 21 mai 1871, à trois heures de l'après-midi, eut l'insigne honneur de franchir de sa personne, *le premier*, l'enceinte de Paris, près de la porte de Saint-Cloud, et de voir pénétrer à sa suite l'armée libératrice de la France dans la capitale esclave de la Commune.

l'intérieur sur toutes les coutures. Après une longue navigation, il arrive à Yokohama: ces bons Japonais n'ont rien de plus pressé que de le gratter à mort de la quille au bordage, ce qui, à leurs yeux, le rendait mille fois plus beau et de meilleur goût!

Peuple hardi et aussi léger qu'entreprenant, aimable mais naïf comme l'enfance, et croyant tout savoir quand il a vu une chose une seule fois, les Japonais se sont lancés avec frénésie dans la navigation à vapeur : ils ont acheté une foule de bâtiments et ont voulu les manœuvrer tout seuls. Un jour ils demandent à la maison Dent un superbe navire, le « *Laïmoun* » ; il arrive en rade le matin; à midi ils en avaient chassé tous les matelots et mécaniciens européens, et, seuls maîtres de la barque, les voilà partis en rade à toute vapeur ! Très-joli ! mais quand ils veulent stopper, impossible ! ils ne savent plus en trouver le moyen ! Alors nos grands imprudents de mettre la barre d'un bord et de tourner toujours en cercle en appelant au secours, à la grande jubilation de tous les équipages de la rade, jusqu'à ce qu'un de nos navires de guerre, pris de pitié, leur envoyât un canot avec un mécanicien pour stopper la folle machine.

Dans la journée, nous avons visité en détail le poste des matelots fusiliers détachés à terre pour la sécurité de la ville; on l'appelle « la Montagne » ; trois cents hommes y sont commandés par les lieu-

tenants de vaisseau de Thouars et Mortemart, qui sont nos meilleurs amis à Yokohama. — Voici comment on nous a raconté l'histoire de cette hardie prise de possession : un beau jour, le gouverneur de Yokohama vient en toute hâte dire qu'à cause de la nouvelle activité qu'a prise la guerre entre le Taïkoun et son vassal le prince de Nagato, il ne pouvait plus répondre de la sécurité des résidents européens, et que d'un moment à l'autre la ville pouvait être prise et mise à feu et à sang. Le commandant anglais auquel il s'était adressé « n'avait pas d'ordres ». Excellente occasion ! se dit l'amiral Jaurès. Ah ! vous demandez les premiers une défense et un poste à terre ! Le même jour, à midi, trois cents hommes étaient débarqués, faisaient patrouille, prenaient possession de la Montagne et y plantaient le drapeau tricolore, qui depuis lors flotte victorieusement sur ce point. Bientôt tout redevint calme, et, peu à peu, les innombrables marchands de Yokohama, qui avaient, une belle nuit, déserté la ville avec leurs bibelots, revinrent s'y installer. L'amiral anglais s'aperçut alors qu'il avait manqué l'occasion. Il chauffa à toute vapeur pour Hong-Kong et ramena un régiment entier qu'il campa sur une autre colline : mais c'était du réchauffé, il était trop tard, ce qui fit beaucoup rire nos malins Japonais.

VII.

YEDDO.

Nos yakonines. — Meïaski. — La légation de France à Yeddo. — Palais, parcs, forteresses, jardins resplendissants de la ville. — Cortéges de princes. — Temple des quarante-sept chevaliers qui se sont ouvert le ventre. — Le temple où l'on adore le dieu du mal de dents. — Odgi. — Un câble de cheveux. — La monnaie. — Cadeau du gouvernement japonais au duc de Penthièvre. — Le tour des papillons.

29 avril 1867.

Sous la conduite de M. Weuve, gracieusement mis à la disposition du duc par le ministre de France, nous partons pour Yeddo, la capitale du Taïkoun. Au premier abord, cette partie ressemble moins à une excursion de plaisir qu'à une reconnaissance militaire en pays ennemi. Yeddo n'est pas encore ouvert au commerce : il est habité par un grand nombre d'hommes à deux sabres hostiles aux Européens; aussi le gouvernement japonais, qui est responsable de notre sécurité, ne nous permet-il pas de nous y aventurer sans escorte. Toutes les formalités sont accomplies, nos passe-ports délivrés, et, à l'heure dite, notre escorte vient nous prendre : le chef s'avance à sa tête et nous salue avec cette

distinction à la fois affable et martiale dans laquelle excelle le Japonais. Nos « yakonines » sont au nombre de dix : ce sont de gentils cavaliers coiffés d'un chapeau plat et rond, en laque dorée, posé comme un plateau à dessert sur le sommet de la tête : deux grands sabres à gardes brillantes sont passés dans leur ceinture; leur casaque est ornée dans le dos des armes du Taïkoun; ils ont un large pantalon de soie de couleur, des sandales de paille et de longs étriers de bronze laqué, vrais petits bateaux d'un pied et demi de long sur lesquels le pied tout entier repose à plat; de larges écharpes d'étoffe servent de rênes à leurs chevaux noirs à crinière rasée, qui ruent sous l'éperon. Ces braves cavaliers nous entourent et trottent à nos côtés, exactement comme nos gendarmes escortent des prisonniers : un piquet de quatre d'entre eux ouvre la marche et écarte la foule devant nous au cri de : « Haï ! haï ! abounaï ! » Tantôt ils prennent des airs menaçants quand la route est obstruée; tantôt enjoués, ils galopent deux par deux, côte à côte, en se donnant la main comme dans une gaie fantasia.

J'ai remarqué aujourd'hui qu'à la porte de chaque village se trouvait une maison décorée de drapeaux ; sur les nattes qui forment le plancher de cette sorte d'estrade, devant de petits tabourets de laque sont assis quatre hommes presque dans l'immobilité d'une statue, écrivant les noms de

tous les passants. Ici, le gouvernement sait tout et inscrit tout : chaque pèlerin, chaque voyageur doit déclarer ses nom, prénoms et profession, le but et la durée de son voyage; c'est là aussi que se payent les droits de douane, qui portent sur *tout* et qui rapportent des sommes immenses au trésor.

Nous arrivons au bord du Lokungô après deux heures de route : une porte de bois et un poste de police nous avertissent que nous quittons le territoire franc : nos officiers d'escorte (ils ont tous le grade de capitaine dans l'armée) exhibent nos passes, et bientôt nous traversons la rivière sur trois bacs légers. Une heure après, nous nous reposions à la ravissante tcha-jia de Meïaski, où trente-cinq jeunes filles (je les ai comptées!) servaient les voyageurs : on nous a reçus dans un kiosque qui avait vue sur le jardin et où les paravents les plus merveilleux, les tringles de laque, tout, jusqu'à des kiosques *à l'anglaise* en laque, qui vous reflètent de toutes parts comme le plus pur miroir, annonçaient quelque chose d'extraordinaire. C'est en effet dans cette tcha-jia qu'a reposé le dernier Taïkoun : on nous montre religieusement conservées la natte sur laquelle il a couché, et des lampes funéraires qui brûlent encore en souvenir de lui.

Cet infortuné Taïkoun mourut peu de jours après sa visite à Meïaski, et tout porte à croire qu'il fut assas-

siné par des sicaires de Nagato. Triste pensée que celle de ces meurtres continuels au Japon! triste pensée pour nous surtout, Européens!

Mais j'aime mieux quitter ces souvenirs pour visiter le jardin qui s'étend à nos pieds; c'est bien le jardin le plus drôle de la terre, et je ne puis mieux le comparer qu'à un parc féerique regardé d'une hauteur par le gros bout de la lunette. Il offrait tout un assemblage bizarre d'arbustes nains pourpre, vert sombre, étendant leurs petites branches biscornues sur de petits lacs à poissons rouges : allées lilliputiennes au milieu de parterres de pygmées, rivières-rigoles sur lesquelles étaient jetés des ponts de verdure larges tout au plus pour laisser passer un rat, enfin tonnelles et berceaux où ne pourraient se nicher que des lapins, tel était ce diminutif de jardinet. Des voyageurs à deux sabres, et *pourtant* très-aimables, folâtraient avec des jeunes filles devant leur déjeuner à cent soucoupes, et nous appelaient pour nous faire partager et leur admiration pour les charmes de ce petit paysage, et les innombrables tassettes de saki que les servantes leur versaient. Nous nous sommes attablés avec eux, écorchant de notre mieux les quelques phrases aimables que nous nous figurons donner pour du japonais, et, après force salutations, compliments et sourires, nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde.

A mesure que nous nous rapprochons de Yeddo, la situation devient moins rassurante; cette ville a eu de tout temps pour les « Todgins » (hommes de l'Occident) l'accueil le plus défiant; mais nos yakonines répondent de nous, et c'est pour eux une rude besogne : je vois leur œil inquiet deviner les obstacles loin devant nous : brusquement ils nous font appuyer à gauche, sur le bord du sentier, pour laisser passer quelque samouraï (homme à deux sabres) que le saki a grisé et qui, la main sur la garde de son épée, — d'une de ses épées — fait des zigzags et des imprécations qui effrayeraient les moins timides.

Nous voici à Sinagawa, faubourg de la ville taïkounale, qui a près de trois kilomètres, et qui, il y a deux mois, a brûlé dans toute sa longueur : déjà ce faubourg est reconstruit, et il nous semble que nous sommes au sein d'une cité de boîtes d'allumettes et de cages à jour. Ici, par exemple, au pas et l'œil ouvert ! Nos yakonines sont pour ainsi dire collés à nous et nous entourent comme d'une muraille vivante. Pauvres gens ! Dieu sait ce qui arriverait si quelque insulte nous était faite ! Et, comme je ne veux pas leur faire l'outrage de croire qu'ils se sauveraient les premiers, je demeure assuré qu'ils seraient les premiers écharpés. C'est que nous sommes dans le quartier le plus fameux des « maisons de thé » et le plus mal famé de Yeddo. Là, la

jeune noblesse désœuvrée vient festoyer ; et souvent les vapeurs du saki ont donné naissance aux rixes, aux complots et aux assassinats.

Avant d'arriver à la légation, nous avions une vue superbe sur la baie où, derrière de gros îlots fortifiés en granit, étaient au mouillage une douzaine de navires de guerre de la cour de Yeddo. Ces hauts blocs de fortification se détachaient sur la mer de pourpre qui reflétait les derniers rayons du soleil : le canon retentissait à droite et à gauche : les tambours battaient la retraite dans les palais des daïmios qui couronnent les collines, et nous étions dans une foule où presque chaque homme portait au côté deux grandes lames de combat. Il y avait réellement quelque chose de saisissant dans ce spectacle : tout cet extérieur d'un peuple guerrier me reportait aux souvenirs de l'histoire du moyen âge, et il me semble que le coup d'œil ne devait pas être autre, quand messire Bertrand du Guesclin faisait sa ronde sous les portiques et les donjons, au milieu de centaines de chevaliers en armures !

Enfin nous arrivons à la légation de France, et alors c'est le souvenir de l'estomac qui nous rappelle aux soins les plus prosaïques : il faut songer au dîner. Ainsi que M. Roches nous l'avait dit, la légation était nue comme Ève ; c'était un toit, des parois de papier et des nattes, rien de moins, rien de plus ; cette immense baraque carrée était divisée en

corridors et en chambres par une cinquantaine de doubles lignes de rainures se coupant à angle droit, et où glissaient ces mobiles châssis dont je vous ai déjà parlé : ces châssis sont fort commodes; en les déplaçant du bout du doigt (et ça glisse comme par enchantement), on forme, dans une salle qui ferait une immense salle de bal à Paris, une demi-douzaine de chambres carrées; et là où il y avait une série de chambres, on fait un corridor. Du reste, la distribution des appartements nous inquiétait peu : ce qui était comique, c'est que le panneau que l'on faisait glisser pour s'échapper de sa cage de papier, enfermait le voisin : de là une volée de coups de poing qui détraquaient toute cette cité fragile.

Bref, après un quart d'heure d'exploration dans notre nouveau dédale, nous trouvons à notre grand étonnement une table mise, avec nappe, fourchettes et serviettes. Nous allons remercier de son activité notre groom japonais, expédié en avant avec vivres et couvertures : Tchin-Tchin n'y comprend rien! C'est donc une fée! Oui, la voilà! sous la forme de trois brillants militaires français, un lieutenant, M. Messelot, et deux maréchaux de logis, venus depuis hier afin de dresser un polygone pour l'artillerie japonaise. Nous faisons bien vite ménage commun, et, quoiqu'ils nous racontent avoir vu aujourd'hui un « samouraï » se carrer au milieu de la

rue et dégaîner pour les empêcher de passer, la soirée s'écoule vite, pleine de gaieté et d'entrain. La moitié de nos vivres n'était pas arrivée, ce qui a fait hautement apprécier la cantine de nos compagnons improvisés, aussi surpris que nous de rencontrer des humains dans une case que nous croyions tous déserte.

30 avril 1867.

Ici il n'y a pas à plaisanter, il est impossible de faire un pas, sans notre vigilante escorte, en dehors de l'enceinte et de la porte solidement barricadée de la légation. Nous commençons la journée par une course à pied dans ces rues célèbres par tant de splendeurs passées et tant d'assassinats. M. Weuve, notre guide, a la bonne pensée de nous mener à une montagne d'où nous dominons Yeddo dans toute son étendue : c'est le temple d'Atângo-Yâhmâ. Au sommet, une centaine de marches de granit nous conduisent à une vaste terrasse d'où tout le panorama se déroule devant nous sous les premiers rayons du soleil levant. Il n'est rien que j'aime tant, avant d'explorer une ville, que de l'embrasser d'abord d'un seul coup d'œil et de m'en rendre bien compte, afin de n'avoir plus à la parcourir ensuite en aveugle et en ignorant.

La voilà donc devant nous la ville des jardins et

des palais ! Elle s'étend comme un parc immense, dont l'œil ne découvre pas les limites ; elle est baignée par la mer, traversée par un fleuve, et présente, grâce à ses trente collines, un spectacle vraiment unique dans le monde. Yeddo compte trois villes : « Siro », le palais du Taïkoun ; « Soto-Siro », les palais des daïmios ; et « Midzi », la cité marchande.

Le « Siro », qui a huit kilomètres de circonférence, nous apparaît au centre comme une hardie citadelle élevée sur de gigantesques glacis de gazon, dont les pieds viennent se perdre dans des lacs et des canaux circulaires. Plus de trente ponts de granit relient la citadelle taïkounale à la ville des princes, qui compte plus de trois mille palais !

Le « Soto-Siro » est bien différent des villes japonaises que nous avons vues jusqu'alors : ici, plus une seule maison de bois ; ce ne sont que grands rectangles au style sévère, en pierres blanches et noires à dessin régulier, fermés comme des forteresses et entourés de fossés alimentés d'une eau pure et courante. Ce sont là les résidences officielles de toute la noblesse japonaise, de tous ces daïmios batailleurs qui règnent en seigneurs et maîtres sur les laborieuses populations du Japon et les fertiles plaines dont les produits rapportent à quelques-uns jusqu'à trente millions de revenu ! Il n'y a pas bien longtemps, tous ces vassaux du Taïkoun venaient

passer une année sur trois dans la cité sacrée, pour rendre hommage au suzerain qui voulait, dans son faste oriental, comme Louis XIV à Versailles avec la noblesse de France, réunir les grands pour les éclipser de tout l'éclat du pouvoir unitaire. Certes, ce devait être une belle ostentation d'apparat féodal, quand on pense qu'il y avait dix-huit daïmios d'origine sacrée, trois cent quarante-quatre daïmios créés par le Taïkoun depuis plus de deux siècles, et près de quatre-vingt mille « hattamothos » ou grands capitaines et chevaliers ! Ces princes étaient obligés de venir à Yeddo rendre « l'hommage », accompagnés de leurs harems, de leurs officiers et de leurs troupes. Chacun mettait son amour-propre à s'entourer du cortége le plus brillant. Chacun traînait à sa suite en moyenne huit à neuf cents personnes qui logeaient dans cette véritable ville intérieure qu'on appelle un palais de daïmios. Je ne vous étonnerai plus alors en vous parlant des parcs d'artillerie, des champs de manœuvre que contiennent un grand nombre de ces palais, et des nuages de fumée qu'au milieu des détonations roulantes du canon, nous voyions s'élever au-dessus de magnifiques bouquets de verdure.

Aujourd'hui beaucoup de ces palais sont presque déserts, et le nombre des daïmios résidant dans la capitale ne peut plus se comparer à celui des années passées. C'est que, il y a quatre ans, l'ingé-

rence croissante des Européens a hâté encore, par un coup plus décisif, la révolution sociale et politique dans ce pays, qui était si heureux avant leur apparition; et, soit manque d'habileté de la part du Taïkoun, qui en disséminant ses vassaux inquiets, presque rebelles, avait espéré écarter les dangers de ses relations avec les Européens; soit recrudescence d'insubordination et d'insolence de la part des daïmios qui voulaient forcer la main au maire du palais; bref, l'obligation de résidence et d'hommage rendu à Yeddo fut levée : chaque daïmio retourna dans ses fiefs, où son humeur chevaleresque et patriotique n'est plus aigrie, il est vrai, par le contact immédiat des hommes de l'Occident, mais où il a pu grandir son pouvoir féodal sans être inquiété par la présence du suzerain, fortifier ses ports, équiper de plus fortes armées, lever plus fièrement la tête, et, par une union morale avec tous les daïmios de son parti, créer dans tout l'empire une ligue de rébellion et d'indépendance contre laquelle les troupes taïkounales sont venues se heurter pour se faire vaincre. Telle est la cause de l'abandon de Yeddo par toute cette noblesse qui en faisait le plus éclatant boulevard de la chevalerie et qui a donné à cette ville un cachet indescriptible !

Toutefois les rues sont encore animées, et nous les parcourons avec curiosité : les portiques des palais des princes sont ornés des blasons dorés de leurs ar-

moiries. Nous rencontrons des compagnies de fantassins appartenant à différents daïmios : les officiers nous saluent avec grâce. Je me souviens d'une colline que nous descendions pour passer de Soto-Siro à la cité marchande, et où le coup d'œil était vraiment frappant. Nous marchions entre des murailles de granit qui entouraient de grands parcs, et immédiatement au-dessus du mur s'élevait une haie large de cinq à six pieds et haute de trente à quarante, taillée avec perfection : c'était une haie entièrement en camélias, en azaléas et en lauriers : émaillée de fleurs écarlate se détachant sur le vert sombre, et entourée des vols folâtres des oiseaux sacrés au plumage blanc, elle me semblait plus brillante et plus féerique que tout ce que mon imagination avait rêvé des jardins suspendus de Babylone ! Toute la pente de la colline déroulait de pareils étages merveilleux de feuillages et de fleurs ! A ce moment nos yakonines se serrent rapidement contre nous d'un air à la fois grave et empressé : ils nous mettent à l'écart sur la gauche de la route pour laisser passer tout un cortége qui s'avançait majestueusement. C'était le prince Matzedera-Setzouno-Kami qui se rendait à la promenade : des hérauts (bleu de ciel) le précédaient et écartaient la foule. J'ai beaucoup ri en apprenant que le sabre qu'ils portent au côté est un sabre de bois ! Puis toute une procession de hallebardiers, d'arbalétriers,

de fauconniers, de damoiseaux et de pages escortait pompeusement le « norimon » laqué, porté par huit hommes, où Sa Seigneurie était assise les jambes croisées, avec un sabre sortant de deux pieds en dehors de chaque fenêtre ; elle ne daigna pas abaisser les regards sur notre troupe sacrilége, qui se permettait de fouler le sol sacré du Nippon.

La cité marchande est pleine d'une foule affairée qui lui donne beaucoup d'animation : dans cette ville, comme dans les deux autres, les rues sont d'une propreté inouïe, et ressemblent aux allées d'un parc; mais ce n'est plus un plaisir de s'y promener quand il faut errer comme le prisonnier entre une compagnie de gendarmes, tenir le revolver en évidence et l'œil ouvert de tous côtés. Ce qui me frappe, c'est de voir combien les précautions sont prises contre l'incendie : de distance en distance, s'élève sur les points principaux de la ville un haut clocheton de bois, en forme de colonne, où l'on monte par une série d'échelles et d'où l'on domine tout le quartier; au sommet se trouve une magnifique cloche de bronze pour sonner le tocsin. Presque dans chaque maison il y a une pompe en bois prête à fonctionner, et tous les cinquante pas sont dressées des pyramides de seaux cerclés en cuivre brillant et remplis d'eau.

En quittant la cité marchande, nous sommes arrivés, après une heure de marche le long de parcs

magnifiques, au temple de Senga-Routchi. On y monte par une grandiose allée de cyprès; du haut des terrasses l'on ne voit que bosquets fourrés et vallons verdoyants qui, au sein même d'une ville de plusieurs centaines de mille habitants, respirent la tranquillité des bocages chantés par Virgile. Mais, dans ce lieu paisible où les beautés de la nature sont répandues à profusion, s'élèvent des pierres sépulcrales qui rappellent le drame sanglant dont tout le Japon a été ému, il y a un demi-siècle.

Là, en effet, sont les tombes de quarante-sept chevaliers; ici, le puits où ont été jetées leurs têtes ensanglantées; plus loin, la salle du temple où des statues de grandeur naturelle représentent ces héros japonais en grand costume de guerre, lesquels, avec le délire et l'ensemble de l'enthousiasme, se sont ouvert le ventre. Voici l'histoire de ce drame, racontée par M. Lindau. Une querelle s'était élevée au conseil d'État entre le daïmio Assano-Takounino-Kami et un grand ministre : à la suite de quelques mots vifs et insultants où l'honneur avait été en jeu, Assano rentre dans son palais, déclare que son antagoniste a forfait à l'honneur et aux lois de la chevalerie, et il demande aux siens de le venger par de sanglantes funérailles. Alors, rassemblant toutes ses femmes et tous ses officiers, retournant en signe de deuil les riches nattes de la salle d'honneur, revêtant enfin

ses plus beaux habits d'apparat, il dicte ses dernières volontés, lève son sabre jusqu'à la hauteur de son front en signe de salut et d'adieu, puis, d'un seul coup, s'ouvre les entrailles.

Le lendemain, le soleil ne s'était pas encore levé que déjà quarante-sept de ses plus fidèles chevaliers avaient vengé sa mort et rapporté sur la tombe de leur maître la tête de celui qui l'avait insulté. Déjà aussi, suivant en cela les lois sacrées du Japon, ils s'étaient réunis dans le temple, et, à un signal donné, s'étaient ouvert leurs quarante-sept ventres.

C'est là, je crois, un des traits les plus frappants des mœurs japonaises déjà si bizarres : la haute position de ces illustres meurtriers, vénérés comme des héros par tout bon Japonais, a donné plus d'éclat à leur histoire ; mais rien n'est plus commun dans ce singulier pays, et il ne se passe pas d'année sans qu'il y ait des centaines d'exemples de ces duels au suicide entre les nobles. D'abord, tout Japonais doit être préparé à faire le sacrifice de sa vie pour donner la mort à celui qui a offensé son suzerain. Encore plus susceptibles sur le point d'honneur que ne l'étaient nos preux, ils veulent la mort de l'adversaire comme vengeance de l'outrage. Eh! ne devons-nous pas, nous aussi, nous souvenir des « combats à mort en champ clos » et de ces duels appelés « le doigt de Dieu », où, au nom de la re-

ligion, on justifiait le meurtre et on faisait de la victime le coupable ?

Au Japon, dès que le meurtre a été commis, l'assassin s'ouvre le ventre afin de prouver que, s'il a su donner la mort, il sait aussi la souffrir; s'il survit à son forfait, il est honni, traité de lâche et mis à mort au nom de la loi; s'il s'exécute vaillamment, sa mémoire est honorée comme celle d'un brave. Souvent les deux adversaires s'ouvrent le ventre chacun chez soi, à la suite de la querelle, tranquillement et d'un commun accord; même après le meurtre de ces sacriléges Européens, tous les assassins, excepté deux, se sont fièrement immolés au nom de l'honneur. Rien, paraît-il, n'indique sur leurs traits, au moment suprême, la crainte ou l'hésitation. Eh bien, quand on compare ces mœurs à celles du reste de l'Orient, quand on songe aux flèches perfides du sauvage Calédonien, au kriss traître du Malais qui frappe dans le dos, à la lâche cruauté du Chinois, on ne peut s'empêcher, tout en blâmant la barbarie avancée du Japonais, d'admirer son âme chevaleresque et altière, abusée par des traditions mythologiques et l'éclat de l'histoire de ses ancêtres, mais imbue par-dessus tout de la religion du point d'honneur, et forçant encore dans ce nouvel écart les traits déjà si marqués de la féodalité et de la chevalerie.

Comme nous rentrions à la légation pour déjeu-

ner, le ministre des affaires étrangères « Jshaïo-Tchikousonno-Kami » vient rendre visite au duc de Penthièvre ; il est orné des plus beaux sabres que j'aie encore vus et qui sont, par parenthèse, presque aussi grands que lui. C'est le revolver à la ceinture que nous recevons l'illustre personnage, qui est, du reste, d'une politesse exquise dans toutes ses manières. Il faudrait bien se garder de croire que nos armes offusquent en rien la fierté nationale des Japonais ; rien au contraire ne leur semble plus naturel : leurs sabres sont toujours le plus beau joyau de la famille ; ils ne comprennent pas l'homme sans arme. Nous apprenons même aujourd'hui par nos interprètes une chose assez curieuse, c'est que nos yakonines sont tout désillusionnés de voir apparaître le duc de Penthièvre, un daïmio français, armé et habillé sans plus de distinction que ses compagnons de route. Ils espéraient sans doute que le duc ne sortirait qu'avec deux ou trois sabres au travers du corps et couvert de quelque brillante armure de fer comme celle d'un Don Quichotte : nous en sommes donc réduits à nous avouer qu'à leurs yeux nous avons fait un fiasco complet, et qu'ils nous prennent pour des marchands, ce qui est le terme le plus méprisant au Japon.

Les marchands, les voilà ! Ces visiteurs à l'apparence plus modeste succèdent au grand ministre, inondent les corridors en papier de notre demeure,

étalent des millions de bibelots ravissants, et se prosternent devant nous trois avec une componction religieuse qui nous fait pressentir ce qui nous attend. Les bons négociants ne nous appellent que « daïmios franzés », et veulent nous extorquer nos malheureux écus dans des proportions formidables, à la hauteur de notre grade. Il ne nous reste qu'à nous arracher à la tentation, car si l'on y cédait on serait ruiné en quelques heures.

Grande faveur! le gouverneur nous fait dire, avec tout un tourbillon de salamalecs, que nous serons le troisième « party » européen auquel il permet de visiter le jardin du Taïkoun. En une heure nous sommes dans ce parc magnifique. Pont-levis, créneaux, remparts et bastions de granit ceignant un îlot de près de deux kilomètres carrés; voilà ce qui d'abord frappe nos regards. Nous avions vingt-cinq hommes d'escorte, et beaucoup de jeunes nobles s'étaient réunis près des avenues et sous les portiques cyclopéens, sans doute avec l'espoir de nous voir dans un costume tout bardé de fer! Nous avons parcouru avec bonheur les allées de ce parc splendide où l'on passe sans transition de la forteresse héraldique et sévère au jardin de plaisance le plus coquet. Kiosques donnant sur la mer, lacs couverts d'oiseaux sacrés au plumage doré et argenté, ombrages variés d'arbres pourpre, voile léger de glycines suspendues et

ondulantes, eaux limpides et brillantes où se reflètent ces douces couleurs; fauconneries avec tous les appareils curieux de la chasse seigneuriale, kiosques de musique, de chasse ou de danse, quel ravissant Éden! Oh! quand le Taïkoun donne là une petite fête de famille, comme on doit s'amuser!

Les soins et les préparatifs du dîner ont agréablement occupé le reste de l'après-midi; mais la cuisine n'est pas facile à confectionner chez ce peuple à l'âme compatissante, qui verse libéralement le sang des hommes, mais qui ne tuerait pas un agneau et ne tordrait pas le cou à un canard pour tout l'empire du monde! Nous nous sommes endormis au son du tocsin retentissant dans le lointain; les incendies sont si fréquents, et il y a tant de campaniles disséminés dans cette ville immense, que l'oreille s'habitue sans inquiétude à cette étrange harmonie du soir.

1er mai 1867.

Partis de bon matin sur nos excellents petits chevaux, nous avons traversé au pas, par prudence, toute la ville de Yeddo. Ce n'est pas peu dire, quand on songe qu'elle a environ quatre-vingt dix kilomètres carrés! Aucun désagrément n'est venu à l'encontre de cette promenade, où tous les spec-

tacles les plus variés se sont successivement déroulés devant nous. Au bout de deux heures et demie nous étions à l'un des temples les plus fameux, celui d'Asaxâ, égayé ce jour-là par le bruit d'une foire installée dans les longues avenues dallées qui s'étendent aux environs. Quatre lanternes rondes en papier, chacune haute de trois grandeurs d'homme, en décoraient le péristyle : le fossé pour les aumônes avait huit mètres de long, et on y voyait une épaisseur de plusieurs pieds de monnaie de cuivre jetée depuis le matin par les nombreux pèlerins. Je ne sais si la « bonzerie » d'Asaxâ compte autant de prêtres que de dieux, mais pour vous donner une idée du panthéisme de ces contrées, je puis vous dire que ce temple est surtout connu sous le nom de « Séjour des trente-trois mille trois cent trente-trois divinités. » Deux d'entre elles sont en grand honneur : à l'une, les jeunes femmes viennent demander la faveur d'avoir un fils et non une fille, et apportent un coq en offrande : les prêtres mangent le coq, et le dieu — dit-on — se charge du reste; l'autre, représentée par cinquante tableaux les plus bizarres, pouvait, à cette heure, compter plus de trois à quatre mille adorateurs; c'est le *dieu du mal de dents !* Les patients venaient lui offrir leur obole, puis mâchant et remâchant une boulette de papier, jusqu'à ce qu'elle devînt comme du mastic, ils la projetaient sur un des tableaux avec une adresse

bien supérieure à la nôtre, quand, il y a à peine deux ans, nous couvrions aussi de boulettes le plafond du collége. Le tableau, quoique très-haut suspendu, en devenait tout blanc. Le pèlerin avec sa boulette a-t-il envoyé son mal.... au dieu? — Il s'efforce du moins de le croire, et il se retire avec la conviction d'être guéri. Quant aux ex-voto, en les regardant, on aurait pu se croire dans une chapelle catholique de port de mer : ce n'étaient que représentations de pêcheurs et de matelots luttant contre la tempête, en danger de naufrage, et sauvés miraculeusement. La peur serait-elle donc, dans toutes les religions, comme sur toutes les plages, de l'orient à l'occident, le plus stimulant aiguillon de la ferveur?

Quant à nous, la peur nous fait fuir au plus vite cette foule religieuse : un samouraï s'était approché tout menaçant de Fauvel, avait répondu fièrement aux deux yakonines qui, se serrant contre notre ami, avaient enjoint au guerrier arrogant de se retirer, et qui forçaient le pas pour ne pas avoir à entamer la lutte : ils en étaient devenus tout pâles. Des jardins, nous passâmes au théâtre par des corridors décorés de grandes poupées de cire dans des positions impossibles : la cérémonie d'un suicide à ouverture de ventre y était brillamment représentée; c'était un saint modèle offert à l'imitation des jeunes générations de la noblesse. Des marchands forains japo-

nais y exhibaient des vues photographiques représentant les merveilles de l'Europe : la colonne Vendôme et les boulevards de Paris, les portraits des principaux souverains de l'Europe et celui de la Belle Hélène, le Mont-Blanc et la cascade du bois de Boulogne. Le Guignol de céans était un polichinelle superfin qui faisait rire, non comme chez nous les marmots et les nourrices, mais une foule d'officiers à deux sabres, pleins de majesté au milieu de ce spectacle enfantin.

Une promenade d'une heure et demie nous mena ensuite au village d'Odgi : nous passions insensiblement de la cité à la campagne; les rues devenaient peu à peu des sentiers ombragés de glycines en fleur; les eaux qui emplissaient tout à l'heure les fossés des donjons, s'enfuyaient en ruisseaux sinueux sous les berceaux d'azaléas : rien de charmant comme ces méandres au milieu d'un paradis de verdure. Ah ! qu'elle est belle et riante la nature du Japon !

Le déjeuner se fit à la Tcha-jia d'Odgi, une série de kiosques élégants, situés à l'ombre de grands arbres, près d'une cascade et sur le bord même du torrent. Une trentaine de jeunes filles nous y reçurent avec les amabilités ordinaires : elles nous servirent des œufs, du riz, du poisson, du saki et du thé : nous avions l'air de chevaliers égarés dans les jardins d'Armide. Sous un féerique rideau de verdure s'étageaient les tourbillons de la cascade, et les

globules liquides, comme une gaze vaporeuse, reflétaient toutes les vives couleurs du prisme solaire. Grâce à cette heureuse absence de « shocking » qui caractérise les mœurs naïves de ce pays, une cinquantaine de jeunes filles et de jeunes garçons folâtraient dans les eaux vives du torrent. Bientôt une grande agitation se manifeste : nous voyons fuir toute la foule clapotante au milieu de l'eau et des roches, devant un long serpent d'un vert moiré qui remontait le courant la tête haute : dans cette course acharnée, le serpent était encore vainqueur de la femme!

Dès que nos chevaux et nos fidèles bettos furent reposés, nous reprîmes le chemin de la cité en suivant la crête des collines, où les cultures de thé et de pois en fleurs se déroulaient au loin devant nous. C'était tout à fait la campagne; de simples maisonnettes de laboureurs bordaient le sentier; c'est dire que nous y retrouvions les « ohâïhô », les sourires, les invitations à nous arrêter à chaque porte pour prendre le thé en famille, les offrandes de fleurs, et tout cet ensemble charmant qui m'avait tant frappé dans notre première promenade au Japon.

Non loin de l'entrée de la ville est l'arsenal : on y avait été prévenu de notre visite, et nous y fûmes reçus par un groupe de grands seigneurs. Après la classique tassette de thé, les gâteaux et la pipe,

qui sont la première offre de tous les hôtes, le directeur japonais de cet arsenal, M. Da-Keda, nous le fit visiter en détail, et je ne saurais vous dire combien nous avons été frappés des résultats qu'a obtenus cet homme vraiment supérieur. Il n'est jamais allé en Europe ! jamais un Européen ne l'a aidé en quoi que ce soit ! il a appris seul le hollandais dans des livres, et, une fois cette langue acquise, il s'est hardiment lancé dans les sciences mathématiques, dans la mécanique et la chimie. Toujours avec le seul secours de ses livres, il a construit un grand nombre de machines, puis il en a fait venir trois ou quatre d'Europe, et nous avons vu ses canons rayés, ses carabines rayées, ses pièces de montagne et ses obusiers ; nous l'avons vu à l'œuvre, et ç'a été une grande joie pour nous de pouvoir le féliciter bien sincèrement. Oui, ce peuple est bien attachant dans tout ce qu'il fait ! Tandis que la paresse et le *statu quo* sont les lois normales de tous les Orientaux, le travail a du charme pour le Japonais : il veut apprendre, et il ne semble être resté si longtemps dans l'isolement le plus complet de la civilisation occidentale, que pour amasser des trésors d'énergie, d'entrain et de persévérance qui vont, du premier coup, en faire la première nation de l'Orient.

Comme nous tournions l'angle d'un grand parc, et que nous passions le portique blasonné d'un

manoir seigneurial, M. Weuve nous raconta un de ces drames dont l'histoire des dernières années fourmille et qui ne sont que les préludes de la terrible révolution dont les Européens sont la cause au Japon.

Parmi les daïmios du parti national pour qui le sol du Japon est sacré, les Occidentaux des barbares, et les daïmios du parti progressiste « des vilains forfaisant à l'honneur », se distinguait un certain prince de Mito, dont la cour égalait presque en splendeur celle du Taïkoun. Comme dans toutes les maisons princières de ce pays, ses nombreux chevaliers avaient épousé et même exagéré les haines du seigneur. Aussi un beau soir jurèrent-ils la mort du prince Kamouno-Kami, du parti étranger, à qui appartenait le palais que nous côtoyions. A la première brume du soir, au moment où le Prince sortait en norimon du portique, quinze hommes relevant leur capuchon et ramenant leur écharpe sombre sur leur visage, se précipitent sur lui, l'assassinent au milieu de ses gardes surpris, jettent sa tête dans son propre palais; puis ils reviennent en pompe, après avoir assouvi leur vengeance nationale, s'ouvrir le ventre dans le palais de Mito.

Nous rencontrons à chaque instant de ces hommes dont la tête est enveloppée d'une écharpe, et qui marchent en portant la main sur la garde de leur

sabre; ils ont quelque chose de fantastique. Quand, le soir, ils glissent comme des fantômes le long des murs des citadelles, quand raisonne le cliquetis de leurs sabres au milieu du silence de la nuit, comme si

> Dans son vol criminel, le sombre esprit du soir,
> Sur le guerrier courant jetait son manteau noir,

l'imagination se remplit de tous les souvenirs et de toutes les images des scènes tragiques qui ont illustré les nocturnes spadassins de cette nouvelle Venise. C'est dans ces hommes masqués qu'il faut chercher les frères des assassins de Heusken, de Vos, de Deker et de tant d'autres victimes.

Ah! voici un spectacle que j'aime mieux : nous croisons tout un harem de daïmio, brillant cortége d'une vingtaine de jeunes femmes qui s'en vont à la promenade pour respirer les douces brises du soir. Il y a bien deux ou trois vieilles desséchées qui ouvrent la marche, mais tout le reste est mignon, rieur, parfumé et enchanteur. Pleins d'admiration, nous demandons aux « messieurs » attachés à la suite de ces dames, quel est l'heureux propriétaire de ce joli poulailler. — C'est le prince Sakaï-Imonnino-Kami, nous ont-ils répondu d'un air ingénu et d'une voix presque féminine.

Quelqu'un de nous disait ce matin que les yakonines étaient des poltrons et qu'ils n'oseraient jamais

nous faire respecter : nous avons eu, en rentrant, la preuve du contraire. Un samouraï ayant fait mine de vouloir nous barrer le chemin, puis ne nous ayant laissé qu'une place trop exiguë pour passer, nos cavaliers l'entourent et l'insultent; et lui de se prosterner le front contre terre en implorant le pardon d'une voix tremblante. Nous avons obtenu de nos hommes qu'ils ne le frappassent pas de leurs cravaches sur la tête, ce qui est une si affreuse humiliation pour un Japonais !

2 mai 1867.

Nous sommes partis ce matin de bonne heure, à cheval, pour de nouveaux temples : je vous ennuierais en les décrivant, je passe donc sous silence les statues incroyables, les allées majestueuses, les clochetons à neuf étages en bronze du temple de Mio-Houdchi, pour ne citer que deux faits assez curieux. D'abord un ex-voto qui se compose d'un véritable câble ayant neuf pouces de tour et cent pieds de long, fait entièrement en queues de cheveux de Japonais ! C'est le testimonium de *ferveur* le plus frappant que l'on puisse voir dans ce pays-ci, car il n'est rien à quoi chaque homme tienne plus qu'à cette partie de sa coiffure qui a peut-être en tout dix centimètres de long. Pensez donc combien il aura fallu de cœurs religieux pour former une telle offrande !

L'autre curiosité est un tableau représentant deux très-jolies personnes, fameuses par leurs exploits très-peu monastiques, et (chose étrange!) proposées comme but de pèlerinage et comme un saint exemple à toutes les demoiselles japonaises.

Bientôt après nous étions au temple de Fondo-Sama, que nous avions gagné en suivant toujours ces rues féeriques, garnies de bastions ou perdues sous l'ombrage de haies gigantesques : après un frugal déjeuner dans la plus proche tcha-jia, nous grimpions les escaliers qui conduisent au temple. Dans une cavité du roc, plusieurs filets d'eau s'élançaient en formant une courbe élégante, et réunissaient en une jolie cascade leurs jets convergents : c'est une eau sacrée, où l'on vient en pèlerinage des parties les plus éloignées du Japon.

Dans l'après-midi nous allons à la Monnaie. Reçus par le directeur et le vice-directeur des affaires étrangères, nous avons parcouru tous les ateliers, et j'avoue que, pour la première fois depuis mon arrivée au Japon, je n'ai plus trouvé ce fini et cette recherche dans l'art qui caractérisent le peuple japonais : beaucoup d'argent était perdu dans la fonte, dans le coulage, dans chaque point du travail. Une fois coulé grossièrement en lames plates de deux centimètres de large, l'argent ne passe plus par aucune opération mécanique régulière : il est coupé approximativement en petits rectangles que l'on p

jusqu'à ce qu'ils ne dépassent plus le poids voulu; puis un ouvrier les met entre deux matrices, et un autre, vraie machine humaine, donne avec une grande régularité un grand coup de marteau pour imprimer le coin. Le rectangle est la forme adoptée pour l'or et pour l'argent : le *ni-bou* vaut 3 fr. 30, l'*ichi-bou*, 1 fr. 65; puis viennent les fractions divisionnaires du *bou*.

Depuis notre arrivée dans la capitale du Taïkoun, c'est la première fois aujourd'hui que nous trouvons dans les rues un véritable embarras à marcher et de plus une certaine inquiétude. Dans les quartiers que nous traversons, évidemment l'Européen est moins connu, car une foule compacte de plus de quinze à dix-huit cents personnes nous entoure, nous pousse, nous dévore du regard : le cri de « Todgin! Todgin! » retentit de toutes parts, et à chaque carrefour la foule devient plus nombreuse et plus pressante. Nous n'avons pourtant pas résisté à la tentation de visiter un magasin de soie très-renommé, qui avait cent cinquante mètres de long sur soixante de large, et où, sur les nattes les plus fines, cent commis étalaient des soies et des crépons devant des princesses accroupies. Plus loin, nous nous arrêtons un instant dans une rue étroite, pour acheter des peintures sur papier qui nous semblent assez originales; à peine sommes-nous descendus de cheval, que la rue est entièrement inondée par

la foule, la boutique envahie, notre escorte acculée. Nous entendons un grand bruit; ce sont nos yakonines restés à cheval qui ne veulent pas céder devant le flot envahissant qui les sépare de nous, et qui, poussés à bout, font caracoler et ruer de droite et de gauche leurs chevaux impatients; des clameurs s'élèvent, et ils nous demandent de partir au plus vite, ce qui, je vous assure, est lestement exécuté ! Quand nous vîmes, en effet, que tout le cercle qui venait d'être élargi, grâce aux ruades, se composait d'hommes à deux sabres, et que c'était sur les pieds de ces aristocrates fanatiques que nos yakonines avaient gaillardement marché, nous fûmes effrayés des conséquences qu'aurait pu avoir cet incident. Nous partîmes en rang et avec calme, malgré les cris de « Pégué kindà ! » (Va-t'en, canaille !) qui résonnaient à nos oreilles; et nos bons cavaliers nous remercièrent de leur avoir si vite obéi, « car cette foule était, disaient-ils, animée de sentiments très-hostiles : c'étaient des « samouraï » rebelles arrivant de l'intérieur avec tous les préjugés du fanatisme, et voyant pour la première fois des Occidentaux ».

Ainsi, il y a huit jours, à ma première course, je vous disais, dans mon premier enthousiasme, que c'était ici qu'il fallait venir pour trouver le peuple le plus poli de la terre; aujourd'hui je suis obligé de dire qu'il est difficile de se promener au sein d'une

multitude plus hostile ! Cette contradiction n'est pas mienne, mais bien celle des faits eux-mêmes ! En ce court espace de temps, les impressions les plus opposées se sont fait place dans mon esprit; car nous avons vu deux classes distinctes dans ce pays où les divisions sociales sont si tranchées. Le premier jour, les paysans et les laboureurs, race simple et candide, la plus hospitalière du monde; plus tard, l'aristocratie de la cité sainte, ou des cités de l'intérieur, aveuglée par le fanatisme national. Mais le premier accueil m'a tant charmé et si sincèrement impressionné, que jamais, non, jamais je ne l'oublierai.

Le soir de cette mémorable journée, nous avions à dîner un interprète du Gorodgio (grand conseil du gouvernement), messire Ita-Sima, qui apportait au duc de Penthièvre, de la part des ministres, un cadeau consistant en deux arbustes nains d'une grande élégance : l'un, haut de deux pieds, représente un chapeau pointu ; l'autre est un pin d'une espèce fort rare, âgé de plus de dix ans, dont les branches torturées, s'échappant de ce tronc en miniature, portent de charmantes petites touffes: il a tout à fait l'air d'un petit vieux ! Mais il est regrettable que ce cadeau soit si peu portatif, et nous serons obligés de l'abandonner sur le « sol sacré du Nippon ». On nous a expliqué à cette occasion que les daïmios se faisaient ainsi fort souvent entre eux

des cadeaux d'amitié, mais ce sont toujours ou des arbustes rares, ou des fleurs éclatantes, ou des fruits d'une grande beauté. Avec ce tact exquis que je retrouve en tout chez eux, les cadeaux qu'ils se font entre égaux dans la même société ne sont jamais ni d'or ni d'argent, ni de valeur de commerce. Ici, les classes élevées, comme les plus pauvres, ont dans leurs manières une délicatesse que nous ne cessons d'admirer chaque jour ; leurs inflexions de tête, l'étiquette du salut et du prosternement, le sourire éternel, les phrases les plus gracieuses sont les préludes ordinaires de toute conversation : ajoutez que leurs mains, celles des femmes surtout, sont petites et distinguées au possible.

J'allais oublier leur adresse ! Ce soir, nous avons organisé dans une des salles de la légation une grande représentation de faiseurs de tours et de jongleurs : des tables font l'estrade ; tout le reste de nos bougies est étalé en ligne de bataille, fiché dans des tronçons de pommes de terre et des goulots de bouteilles. L'orchestre se compose d'un bonhomme accroupi qui tape à tour de bras sur un tambourin assourdissant. Je passe une foule de tours charmants exécutés par une jolie jongleuse, pour vous décrire le « tour des papillons », si célèbre dans le monde des prestidigitateurs, mais qui ne peut être fait que par un Japonais. Le voici : notre bonhomme a pris une feuille de papier, l'a

pliée en quatre, et, la déchirant adroitement de l'ongle, il en a fait un papillon blanc de grandeur naturelle; puis, agitant gracieusement son éventail, il a soulevé mollement des aires régulières de vent qui ont fait, pendant plus de vingt minutes, voltiger légèrement son papillon dans la chambre. Rien de gracieux comme ce vol capricieux, plein de folles oscillations, de la petite bête blanche qui allait, venait, montait et descendait tour à tour en battant des ailes! On aurait juré, je vous assure, que c'était un véritable papillon; mais la main nerveuse du jongleur accroupi était toujours là, agitant son éventail avec une adresse merveilleuse. Puis, d'une autre feuille de papier il a créé une nouvelle bête ailée: toutes deux voltigeaient en l'air, courant l'une après l'autre: il nous a expliqué en souriant que c'était le papillon qui papillonnait autour de la papillonne; ils se sont fait une cour charmante, tantôt se posant, au gré du jongleur, sur la mince crête de la feuille de papier de l'éventail; tantôt descendant presque du plafond sur une touffe de colza en fleur que notre homme tenait par terre de la main gauche; tantôt enfin décrivant, les ailes planes, une douce spirale pour venir se réunir au fond d'un vase vide : après s'y être reposés quelques instants, voilés à nos regards, tout d'un coup, ils s'envolaient à nouveau pour reprendre leur léger essor! Cette dernière partie de cette char-

mante historiette amoureuse a enlevé les applaudissements les plus bruyants ! Quelle adresse il a dû falloir pour amener ainsi le vent à soulever les papillons du fond du vase ! Nous ne pouvions nous lasser de les voir planer en zigzag dans leur vol folâtre : c'était vraiment le

> Per flores volitans trepidis flos aliger alis.

du « Gradus ad Parnassum » : on n'a rêvé que papillons toute la nuit !

VIII.

YOKOSKA.

Retour à Yokohama. — Un steeple-chase dans des champs de thé. — Course à pied à Yokoskà. — Intérieur d'une famille japonaise. — Les dieux lares. — Le jardin des trois cents divinités bizarres. — L'arsenal dirigé par M. Verny. — La mission militaire française. — Achats de bibelots.

3 mai 1867.

Nous voici au moment de quitter la cité sainte, et nous emportons comme dernier souvenir celui d'un déjeuner entièrement japonais, fait à Daïchi, dans un restaurant de princes. Tout est là décoré avec splendeur : les mets les plus soignés brillent dans les soucoupes de laque fine, et on y sert des festins depuis dix francs jusqu'à cent et cent cinquante francs par tête. Parmi les mets de luxe qui ont orné notre table, étaient des myriades de petites compotes sucrées, des œufs arrangés sous toutes les formes ; puis un beau poisson qu'on a sorti du vivier au moment même, pour le manger tout cru et tout vivant.

Le retour à Yokohama s'est fait sans encombre,

mais assez lentement, car une pluie battante rendait la route fort glissante. Les Japonais sont très-drôles à voir par un jour de pluie : perchés sur des escabeaux de trois et quatre pouces de haut, ils se mettent à l'abri sous un immense parapluie plat en papier blanc. Ce papier japonais est vraiment admirable : il est à la fois le tissu doux et moelleux qui sert de mouchoir et de serviette, la paroi cotonneuse et transparente qui sert de mur aux maisons, l'enveloppe indéchirable et imperméable qui recouvre les parapluies et les balles de soie. Seuls les « bettos » et les coulies, à cause de la rapidité de leur course, ne portent pas au-dessus de leur tête cette tente emmanchée sur un long bambou ; mais ils s'enveloppent d'un casaquin en herbes longues et pendantes qui leur donne l'air d'un ours en paille jaune, trottinant dans la crotte.

En arrivant dans la ville européenne, nous avons trouvé notre courrier du vieux monde : c'est une joie bien grande pour le voyageur perdu à l'autre bout de la terre ! Ce sont de ces jours fortunés que l'on n'oublie jamais ! de ces heures de rêverie où la pensée s'envole vers les plages lointaines où vous êtes tous ! Et en lisant ces chères lettres, vos voix, je les entends ! votre air, je le respire ! mais l'illusion ne dure qu'un instant, et il me semble que je n'ai jamais été plus loin de vous.

8 mai 1867.

Quatre jours viennent de se passer depuis notre retour de Yeddo; quatre jours de promenades, de fêtes, d'achats, en un mot, de cette activité dévorante par laquelle notre jeune bande est toujours entraînée. Nous avons eu les visites de tous les négociants français de Yokohama, et entendre parler français nous a remplis de gaieté. Un grand dîner nous a réunis à eux chez un des leurs, M. Valmale, gros négociant en soieries.

Une des choses qui nous ont beaucoup amusés, ç'a été l'agitation de toute la colonie européenne de Yokohama à l'occasion des courses, auxquelles on préludait par de magnifiques déjeuners. Dès qu'il s'agit de courir et de parier, les Anglais deviennent fous; et je crois que l'émotion est aussi grande que pour le solennel Derby d'Epsom. J'avais beaucoup entendu parler de la munificence avec laquelle le Taïkoun avait voulu créer un champ de course pour le plaisir des étrangers, mais j'ai encore été surpris en m'y rendant le grand jour. Yokohama est situé dans une plaine marécageuse; mais cette plaine est entourée d'une ceinture verdoyante de collines où la végétation est admirable. Eh bien, c'est en reliant les crêtes arrondies de deux collines parallèles par des remblais gigantesques, que le Taïkoun a formé une des pistes les plus pittoresques qu'il y ait au

monde; elle suit comme le couronnement d'un mamelon circulaire d'où la vue s'étend au loin sur la mer et sur les campagnes; au centre même de l'anneau formé par la piste, est une vallée toute riche de bosquets sauvages et de cultures florissantes, arrosée des sueurs de quelques tranquilles laboureurs japonais. Pauvres gens, leurs mœurs rustiques contrastent singulièrement avec l'aspect brillant de la fête que les Occidentaux ont transportée au milieu d'eux! Près de leur modeste cabane est le « betting »; contre la rizière et le champ de thé, se trouve l'enceinte du pesage. De petits drapeaux sont alignés comme des jalons au fond de la vallée emprisonnée par les terrassements; mais du seuil de leurs maisons nos bons paysans ont la consolation de voir les casaques de soie rouge, blanche ou jaune, débouler dans la bourbe profonde des rizières, au moment du steeple-chase. Celui-ci était vraiment charmant; on a galopé à travers les cultures, en suivant les jalons : thé, riz, blé, pois en fleurs, tout a été traversé par l'escadron des casse-cou. Les Japonais de la ville et des environs étaient accourus en foule, et, couronnant tous les points culminants, ils riaient de tout leur cœur quand nos beaux messieurs piquaient avec ensemble une tête dans la rivière. La fête a duré pendant deux jours d'une heure à six heures. On a parlé de sommes folles gagnées par quelques heureux.

9 mai 1867.

Nous venions de voir toute une cité restée purement japonaise ; nous venions d'étudier de près les Japonais dans leurs mœurs antiques, leurs manoirs féodaux et leurs donjons à fossés et à ponts-levis : nous voulions maintenant aller à Yokoskà, baie retirée au sud de Yokohama, une véritable colonie française appelée par le Taïkoun pour créer et diriger les travaux d'un arsenal maritime et des chantiers de construction. L'aller devait se faire à pied, le retour par eau. Nous sachant bons marcheurs, deux capitaines du régiment anglais nous demandent de nous accompagner : nous avions pour tout bagage notre petit équipement habituel, c'est-à-dire un revolver et en sautoir notre boîte de bœuf conservé. Voilà comme j'aime à courir la campagne dans ce ravissant pays, sans toute cette smala ordinaire de nos pérégrinations passées !

A cinq heures du matin, nous allons réveiller au camp nos deux officiers, deux « marcheurs de pro fession » s'entraînant depuis six mois tous les jours pour réaliser le plus de milles possible en deux heures de marche. Ils se réjouissaient sans doute de vaincre nos longues jambes. Aussi, grâce à cette lutte courtoise où le duc de Penthièvre avait voulu soutenir l'honneur du pavillon, et dans laquelle nous

avons bel et bien distancé nos Anglais, nous avons fait, en deux heures quarante-quatre minutes, les dix-neuf kilomètres qui séparent Yokohama de Kanasawa ; et par quels chemins, bon Dieu ! tantôt dégringolant comme une boule de neige dans les ravins de la belle baie de Mississipi ; tantôt grimpant dans les herbes et les roches jusqu'aux crêtes boisées d'une chaîne de montagnes. Mais du paysage, je ne me rappelle pas grand'chose : je ne voyais que les têtes étonnées des voyageurs et des jeunes filles qui nous lançaient un « ohaïho » rieur, et semblaient rester le bec ouvert en se disant : « Quel peloton de fous ! »

Cependant le printemps est déjà avancé ; les camélias sont dans tout l'éclat de leur première floraison ; des champs entiers de pois roses s'élèvent comme des îlots au-dessus de la nappe verdoyante des riz en herbe.

Je ne reconnais presque plus les paysages que j'ai vus il n'y a que peu de temps. La chaleur était devenue étouffante : aussi je vous laisse à penser avec quel enthousiasme nous saluâmes une ravissante tcha-jia où, sur les nattes fraîches et molles d'un kiosque aéré par la brise de mer, nous nous sommes étendus morts de fatigue, malgré les sourires, les tasses de thé et les coups d'éventail de la folâtre légion des élégantes « mousmies ». Après un bon sommeil et un premier coup de couteau

dans la boîte de bœuf, nous nous remîmes en marche et arrivâmes assez tard dans l'après-midi à un village de pêcheurs situé à l'extrémité d'un joli promontoire. On nous avait remis à Yokohama une pancarte ornée d'un tas d'hiéroglyphes, vrai talisman moyennant lequel nous devions nous procurer, au nom du Taïkoun, une barque et des rameurs pour traverser la baie. A l'entrée du village se trouvait un poste d'officiers; le talisman passe de main en main : on le retourne en tout sens, on court dans toutes les directions, et on nous amène un homme à deux sabres, évidemment monsieur le maire, qui nous honore de salutations profondes, en se frottant les cuisses avec frénésie. Il nous donne une barque, et deux heures après, nous étions au village de Yokoskà. Une première maison de thé nous avait plu, mais nous n'avons pu y trouver place : une quinzaine de seigneurs à deux sabres devaient y passer la nuit. Nous nous rabattons sur une autre, plus modeste en apparence, mais bien propre, bien coquette, donnant sur la mer, et où toute une famille et l'essaim ordinaire d'une demi-douzaine de jeunes filles richement habillées nous reçoivent à bras ouverts. Un orage affreux venait d'éclater, il pleuvait à torrents; nous n'avions donc plus la tentation de courir la campagne, et on se promit de confectionner, avec toutes ces demoiselles, un gai et bon dîner. On tint une vraie cour

plénière autour du fourneau ; et bientôt vous auriez pu voir des homards bouillir à droite, des poissons presque encore vivants frire à gauche et petiller en sautillant; des œufs et un tas de petites popotes réjouissantes mijoter dans les bains-marie; et au milieu des baquets, des soufflets, des plats de laque, deux grands marmitons de vingt et un ans, nés natifs de l'Occident, faisant la cuisine, le revolver à la ceinture, entourés de la troupe rieuse des demoiselles qui écossaient des pois et bavardaient joyeusement! — A la tombée de la nuit, le vieux papa à cheveux blancs alla, avec tout son petit monde, allumer les cierges de ses dieux lares, nichés sur un joli autel au fond de la maison : on leur porte à chacun une ration de riz et de gâteau que sans doute les rats mangeront en régal cette nuit. Mais n'importe, il y a quelque chose de touchant dans l'antique habitude de cette famille qui ne veut pas commencer le repas de chaque soir sans en offrir une part, en signe de reconnaissance, à la divinité protectrice du foyer domestique. Tous se sont prosternés respectueusement; le vieillard, d'une voix faible, récite la prière; le recueillement le plus saint se voit sur tous les visages; l'ange gardien du modeste toit est imploré pour cette nuit encore; puis tout le monde se relève, revient avec enjouement aux homards, et pour notre part nous faisons fête au repas. Peu à peu on éteignit les

lanternes de papier colorié et on nous apporta nos préparatifs du coucher. L'oreiller se compose d'un petit morceau de bois, haut d'un pied, ayant la forme d'un fer à repasser; ce qui figure la poignée est recouvert d'une soixantaine de feuilles de papier cotonneux. Tout bon Japonais se met l'oreille là-dessus; pour moi, cette barre de bois m'a bien vite scié la nuque, et j'ai préféré la position horizontale. Nous n'avions pour matelas que la natte de jonc; mais d'une armoire cachée on nous tira d'immenses robes de chambre ouatées et rembourrées, de trois pouces d'épaisseur, avec des manches larges, et d'une rare propreté; c'est là dedans que, bien emmitouflés, nous nous endormîmes du sommeil de l'innocence, — à la japonaise.

10 mai 1867.

Nous nous sommes réveillés aux murmures de la prière matinale adressée par nos hôtes à leurs dieux lares. Vite nous avons fait notre toilette, comme dans le paradis terrestre, aux premiers rayons du soleil; nous trouvâmes dans un petit meuble délicat une glace grande comme une pièce de cent sous, des peignes de ces demoiselles, des serviettes de papier d'un pied carré, des brosses à dents (petits pinceaux entièrement en bois, dont le bout se compose des filaments étirés du bois), de la poudre de

corail au clou de girofle, etc., etc., bref, de quoi se faire pimpant pour se présenter à l'arsenal du Taïkoun.

Avant de nous y rendre, nous visitons les jardins d'un temple, les plus bizarres que nous ayons jamais vus : environ trois cents divinités que je n'oserais décrire, et qui, adorées dans l'ancienne Grèce, se sont réfugiées au Japon, étaient érigées en tuyaux d'orgue, dans une attitude martiale ! Les couleurs les plus variées des marbres veinés dont elles étaient faites donnaient à cet ensemble quelque chose de réjouissant.

En arrivant à l'arsenal, le prince a été reçu par M. Verny, ingénieur des constructions navales ; avec lui nous avons parcouru d'un bout à l'autre tout le terrain des chantiers. Si la rade est pittoresque, elle n'est pas du moins bien large pour un port militaire, et, quand il y aura deux corvettes et une frégate au mouillage, il nous a semblé que toute évolution deviendrait fort difficile. Mais ce choix a été dicté par le Taïkoun, qui a voulu avoir un arsenal à une courte distance de Yeddo. Quant aux cales de halage, il a fallu raser des collines de deux cents pieds de haut pour trouver la place de les construire. Douze mille ouvriers japonais étaient occupés, les uns à ces gigantesques terrassements, les autres au creusement des bassins, d'autres enfin à la construction de deux canonnières. Un

grand hangar de deux cent cinquante mètres de long, ayant une corderie dans sa partie supérieure, abrite une trentaine de machines superbes qui, venues de France et de Belgique, ont coûté des millions. Voilà de quoi construire des Monitors et des Merrimacs pour le Taïkoun. Bien que de véritables constructions ne puissent commencer avant trois ans, on s'est hâté de faire faire d'immenses achats par les Japonais ; car, à l'instar de tous les Orientaux, ils sont si changeants qu'il faut songer à assurer le maintien du contrat par un premier engagement de fonds. Quarante-cinq ouvriers français sont les conducteurs de travaux de M. Verny : cette petite colonie, demandée par le Taïkoun, cédée par la France, travaille avec ardeur au service de ses nouveaux patrons, qui, j'en suis sûr, leur ont assuré de magnifiques appointements. Le village français est propre et coquet : il a sa petite chapelle et son aumônier ; et certes là nos compatriotes nous font honneur.

C'est un grand triomphe pour la politique de la France qu'a remporté là M. Léon Roches. La jalousie des autres nations se révéla maintes fois à ce sujet, comme chaque jour où, grâce à lui, l'influence française se manifestait plus énergiquement. On peut dire à bon droit que notre ministre excellait à ne jamais laisser échapper aucune occasion profitable pour la France.

Au milieu de la journée, le *Kien-Chan* entrait en rade. M. Trève, avec son amabilité ordinaire, avait voulu venir chercher le duc de Penthièvre et lui faire faire, du moins pendant quelques heures, une navigation sous le pavillon tricolore. Il nous amenait Fauvel et plusieurs Français. Après une courte station, nous repartions tous ensemble, nous naviguions par belle mer et jolie brise, et, à la nuit, notre aviso rentrait en rade de Yokohama, en passant « à l'honneur » et en rasant les nombreux navires qui dorment sur leurs ancres en attendant leur cargaison.

14 mai 1867.

Nous venons de passer quatre jours sans sortir de Yokohama; nous avons pu nous réjouir dans la compagnie de tous les Français qui ont été si pleins d'amabilité pour nous. C'est pourtant une ville où les relations sont quelquefois difficiles. On s'y querelle autant qu'on s'y amuse. Chacun, en outre, mène avec une folle vigueur les affaires de commerce, et les jeunes têtes de vingt ans se voient, du jour au lendemain, grâce à l'arrivée de tel ou tel navire, ou à l'achat de tel lot de balles de soie, en gain ou en perte de deux à trois cent mille francs d'un seul coup. Aussi, pour échapper à tant de discussions et au contre-coup de tant d'émotions, nous

sommes-nous restreints le plus possible et avons-nous particulièrement établi notre quartier général parmi les officiers de la garnison française, qui nous ont cordialement accueillis.

Un jour, nous avons eu un superbe déjeuner à la Montagne, dans un beau jardin, sous un berceau de glycines en fleurs : c'était une vraie « fête de France », et jamais nous n'oublierons nos bons amis les lieutenants de vaisseau de Thouars et Mortemart.

Bien souvent aussi nous allions à la mission militaire, à Tobé, où nous appelait la fanfare de la « Casquette ». La mission est située de l'autre côté du canal de Yokohama et parallèlement à la « Colline du gouverneur » : de grandes casernes de bois, des magasins, des ateliers, un manége, remplissent un grand espace; et c'est là qu'au nombre de six (un capitaine et cinq lieutenants), des officiers français ont la rude tâche d'instruire et de former environ sept cents jeunes nobles Japonais destinés à leur tour à devenir capitaines instructeurs dans les armées taïkounales. Sous peu, la question de l'uniforme sera décidée, mais c'est déjà un plaisir de voir ces petits Japonais emboucher le clairon, manœuvrer les pièces, faire des demi-voltes au manége et former la ligne de tirailleurs ou le bataillon carré sur les champs de manœuvre. Dans les ateliers, des sous-officiers du génie et de l'artillerie leur font faire la théorie comme la pratique des constructions et du

tir. Je ne saurais vous dire combien nous avons été frappés du cœur et du zèle que tous ces officiers mettent à l'œuvre ardue pour laquelle ils se sont imposé dix heures de travail par jour. Tous, jeunes et ardents, MM. Chanoine, Brunet, Messelot, Dubousquet, Descharmes, nous parlent avec bonheur des progrès qu'ils ont obtenus en quelques mois : comprenant toute la grandeur de leur œuvre, ils la poussent avec l'ambition de l'homme qui sent que le temps lui échappe, et déjà ils ne parlent que de doubler les trois ans pour lesquels ils ont été envoyés ici[1]. Ah ! c'est que les Japonais, peuple peut-être un peu enfant, mais plein de cœur, de naïveté et de confiance, vous attachent fermement à lui ! C'est que de leur côté ils ont tant du caractère français, qu'ils se sentent attirés vers nous par tous leurs instincts les plus chevaleresques ; et que tout leur plaît en nous, surtout nos défauts. La mission semble donc faite pour gagner aux Occidentaux l'élément le plus puissant du Japon, car elle a pris le Japonais par le point le plus sensible et le plus attachant, la passion militaire.

La cause de l'établissement de cette mission, la voici. Au milieu des embarras de la révolution qui remue le Japon jusque dans ses entrailles, le Taïkoun,

[1] En mars 1872, une nouvelle mission militaire a été envoyée au Japon pour instruire l'armée du nouveau gouvernement : MM. Chanoine et Descharmes en font partie.

après avoir franchement adopté le parti européen, a vu ses armées battues par celles des daïmios rebelles. M. Roches, notre ministre, a habilement profité de l'occasion pour proposer au Taïkoun de faire venir des instructeurs européens qui rendraient ses armées invincibles. C'est à l'énergie du capitaine Chanoine qu'a été confiée la direction de cette œuvre. Tous ces jeunes officiers japonais brûlent d'ardeur, et si le côté puéril perce déjà quand on les voit couper leur queue de cheveux, se garnir de boutons de métal, et prier avec instance le Taikoun et nos officiers de les mettre sous « le plus bel uniforme franzé [1] », du moins ce zèle porte-t-il aussi ses fruits pour les choses sérieuses; ils apprennent merveilleusement vite le français, et ils travaillent avec ardeur tout le jour et bien avant dans la nuit pour étudier la mécanique, la géométrie, les théories de manœuvres et de tir. Oui, nous pouvons bien sincèrement féliciter M. Roches d'avoir, par ce dernier coup, porté si haut l'influence française, qu'il avait déjà si habilement et si heureusement établie au Japon, en se rendant vraiment maître de la situation, et en laissant victorieusement l'Angleterre, l'Amérique et la Hollande dans une lointaine infériorité. Je vous ai dit combien nous étions tristes d'avoir

[1] Ils sont si légers, qu'en apprenant nos désastres ils ont immédiatement voulu s'équiper à la prussienne.

couru le monde pendant treize mois, d'avoir longé les côtes de l'Indo-Chine et de la Chine, de Singapore à Pékin, de l'Équateur aux neiges, sans trouver pour la France une position digne d'elle. Mais ici nous pouvons marcher la tête haute. On appelle avec raison les Japonais « les Français de l'Extrême-Orient »: ce peuple s'est pris pour nous d'une véritable passion qu'une suite d'événements heureux n'a fait que fortifier depuis, et que nous avons largement reconnue par la franchise et l'appui de notre politique. Notre triomphe serait complet, si à l'armée et à l'arsenal nous pouvions joindre la flotte; mais les exigences de la politique et une sage prudence ont forcé le Taïkoun à ne point pousser à bout l'exaspération des Anglais, autour desquels se groupaient tous les autres jaloux, les Hollandais, les Allemands, les Russes et les Américains. La direction de la flotte a été promise comme calmant à l'irritation britannique; toutefois jamais ce service, dont ils n'ont qu'une moitié, n'aura la popularité, l'enthousiasme et l'influence de notre mission militaire!

Mais je vois qu'aujourd'hui je me suis trop laissé entraîner par le point de vue politique, que, « suivant ma coutume », je ne devrais vous offrir qu'à la fin de mon séjour. Je quitte donc au galop le bagage historique pour courir du côté des bibelots de laque, boîtes à gants, broches de bronze, peintures et ba-

bioles charmantes qui trouveront, j'en suis sûr, une foule d'amateurs en France.

Eh bien ! je l'avoue, le bibelot nous a monté à la tête d'une façon vertigineuse. A peine descendus de cheval, au retour de nos promenades, nous allions passer de longues heures dans les boutiques de laque qui animent les rues de Yokohama ; c'était une vraie fièvre ! Nous étions arrivés à mourir d'envie de tout acheter, et à savoir le prix de chaque objet chez les différents marchands. Devenus profonds appréciateurs des ouvrages des Japonais, nous connaissions aussi leur langage et leurs ruses infinies. Car c'est un singulier marchand que le Japonais ! Pour lui la loi du négoce est pourtant bien simple, vendre le plus cher possible ! mais jamais il ne paraît pressé de conclure un marché, ou ému par la pensée de le manquer. Il demandera aux étrangers vingt fois la valeur d'un objet, et, imperturbable, fumant et buvant dans sa coquette boutique, il laissera passer indifféremment les heures et les jours, jusqu'à ce qu'il ait doucement triomphé de la patience de l'acheteur. Mais nous aussi, grâce à notre habitude de l'Orient, nous étions devenus patients à l'excès ; j'ai déjà pour ma part passé, en diverses fois, plus de vingt heures dans certaines boutiques sans y avoir dépensé un tempo !

Nous entrons dans une boutique : aussitôt aimables bonjours, pipes et tasses de thé ; le marchand

alors nous présente des laques de quarante-cinquième ordre, nous croyant assez « jeunes » pour les acheter. Mais nous de causer, de lui faire des cigarettes, de dire que nous sommes Français, de rire, de débiter des compliments à la dame de céans. « Ah ! vous Franzé ! nous disent-ils dans leur langue, vous aimez à rire comme nous ; vous êtes allés faire la guerre en Corée ; vous avez une belle frégate « *là Guerrière* » et des officiers en bel uniforme qui nous apprennent à nous battre. . . . . » Que d'heures entières nous avons ainsi passées avec ces aimables causeurs ! Puis, tout en n'ayant l'air de rien, on fouille dans les étagères, on y découvre un joli cabinet de laque. « Ikoùrà ? » (Combien ?) Aussitôt le bonhomme prend un air profond, se frotte les cuisses, hésite, fronce le sourcil, et après une mimique anxieuse vous jette du fond de la poitrine et comme avec douleur : « Ftàz-yàck-ichi-bou ! » (Deux cents bous, c'est-à-dire trois cent vingt francs.) — Remarquez bien que cela en vaut quarante. Alors on se rassoit, on bavarde, on lui dit : « A la gigoto ! » ce qui signifie « Montre-moi des choses pareilles » : il étale alors des centaines de choses ravissantes, riant, riant toujours, et il faut voir toutes les drôleries qu'il raconte ! Sur ce, les naïfs cèdent, offrent la moitié du prix, et sont encore volés de cent francs. Les malins reviennent un autre jour, entortillent le marchand en le tentant par un achat en gros,

puis n'ont plus l'air d'y tenir du tout : notre homme soupire alors et, d'une voix indescriptible, vous crie sur le seuil de sa porte que vous quittez : « Magotto ! magotto ! magotto ! Ni jiou bou ! » (Au plus bas prix, vingt bous.) On rentre, on recause, on refume et on reboit du thé ! On tire douze bous de sa poche, on les met dans la main du marchand, qui refuse, se prosterne, range sa boutique ; mais enfin, au bout de deux heures, au moment où l'on s'en va pour tout de bon, il vous appelle et vous jette avec désespoir pour douze bous les objets dont il vous avait demandé deux cents ; vous tapez trois fois dans vos mains, il s'écrie « Irouchi ! » et le marché est conclu ! Alors, il semble que tout le nuage des anxiétés du dernier moment s'est dissipé : le rieur est votre meilleur ami, il vous fait rentrer chez lui, emballe l'achat dans de ravissantes petites boîtes avec un soin minutieux, vous donne des gâteaux, essaye de vous tenter encore, et chacun demeure enchanté de son marché. Quant aux Anglais, jamais ils n'agissent ainsi : aussi je les ai vus payer certains objets sept et huit fois plus cher que nous : ils arrivent roides comme des piques, dans leurs faux-cols, s'arrêtent fièrement sur le seuil de la boutique, et trouvant trop au-dessous de leur dignité de marchander, ils payent grassement, regardant d'un air de mépris le Japonais, avec lequel ils ne s'abaisseraient jamais à causer familièrement.

Certes, c'est, autant qu'une politique franche, la familiarité de notre nation, l'abandon, l'amour de la plaisanterie, le côté badin et vif de notre caractère, qui nous ont conquis toute la sympathie de ce peuple de grands enfants.

IX.

MIONOSKA.

Excursion à cheval. — Les lis sur les toits des chaumières. — Compassion des voyageurs pour les mendiants. — Un bain chaud à Oudawara. — Administration d'un fief de daïmio. — Sentiers abrupts sur le flanc d'un volcan. — Le Baden-Baden de l'aristocratie japonaise. — Une scène de l'âge d'or. — Le chiri-fouri, danse nationale. — Jolie tcha-jia d'Atta. — Une pêche aux flambeaux. — La cuisine japonaise.

15 mai 1867.

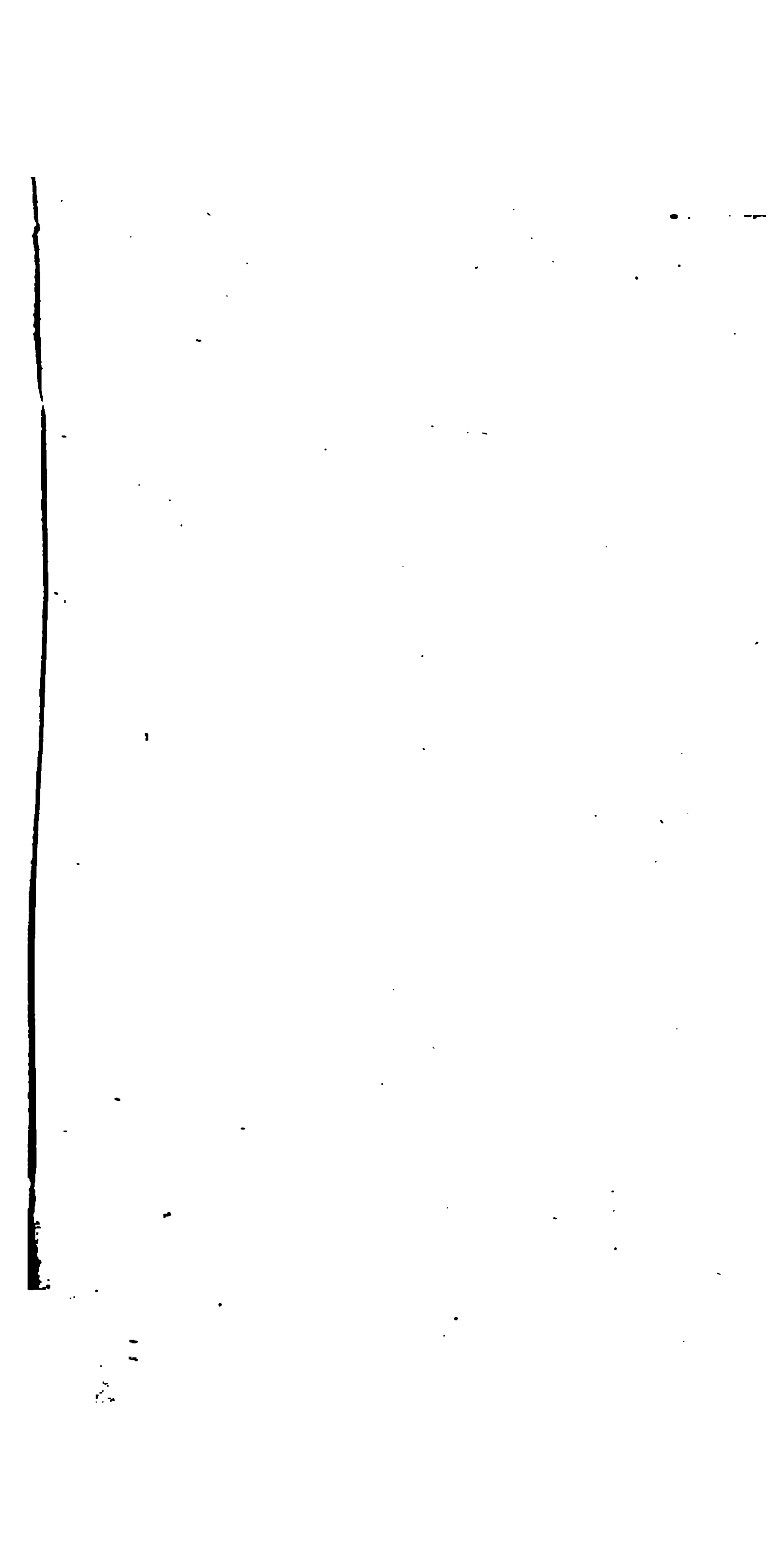
Nouveau départ : nous devons pénétrer dans l'intérieur jusqu'au pied de la montagne sacrée de Fuzzi-Yama, à la ville sainte de Hakoni : cette course a été faite, nous dit-on, pour la première fois l'année dernière par des Européens, entourés d'escortes et précédés des lettres du Taïkoun. Nous serons accompagnés de deux guides connaissant tous deux à fond la langue et les mœurs du Japon, et nous devons partir ce matin; mais le conseil des ministres de Yeddo n'a pas encore envoyé nos passeports ni désigné notre escorte : nous avons attendu toute la journée, les chevaux sellés à la porte. L'arrivée prochaine du *Colorado* nous fait regretter ce retard.





Un Yakonine (officier japonais).

Le colonel de notre escorte.



16 mai.

Le gouverneur de Yokohama a reçu hier soir nos passe-ports : à cinq heures du matin, en selle ! et de l'entrain. Nos bettos partent comme des dards en avant ; notre escorte de yakonines s'avance, et son chef, vieux noble à la figure martiale, armé de trois sabres, et portant une coiffure que je ne lui envie pas, nous salue profondément. La première partie de la route était animée d'un aspect de fête : tous les postes militaires de la ville et des faubourgs, défendus par de gros canons et hérissés de piques, de lances, de hallebardes et d'arquebuses, étaient décorés avec apparat ! Les rues étaient balayées, on voyait les femmes en toilette écarlate, les officiers allant, venant, sur des chevaux noirs caparaçonnés d'argent, et faisant briller leurs plus beaux sabres : ce devait être un grand jour pour la population japonaise ! Voici en effet le successeur désigné du Taïkoun, suivi d'un cortége de plus de trois cents chevaliers, qui vient visiter Yokohama.

Pour nous, nous continuons notre route vers l'ouest, suivant ce magnifique Tokâïdo qui devient peu à peu fort sauvage. Aux rues prolongées des villages, bordées des élégantes tcha-jias et djoro-jias où nous appellent tout le long de la route des « ohâïhô » et des sourires, succédèrent des points de

vue superbes : nous suivions, presque sous un berceau de cèdres séculaires, une suite de collines qui devinrent bientôt des montagnes; et un horizon de verdure se déroulait devant nous, avec des précipices et des cascades, des forêts vierges et des rizières, des temples antiques en silhouette, de grandes roches rougeâtres couronnées de verdure, et la ligne lointaine d'une mer azurée.

Peu à peu, nous avancions dans une campagne de plus en plus féerique : nous retrouvions cet accueil amical et aimable qui réjouit toujours le cœur, et des lointaines rizières ou des sentiers perdus on accourait pour nous fêter; de l'eau pour rafraîchir nos chevaux; pour nous du thé, des gâteaux et des sourires, voilà ce que, sous un soleil ardent, nous trouvions dans chaque coquette cabane. Toutes ces maisons, disséminées au milieu de bosquets d'azaléas, de camélias, avaient la partie supérieure de leur toiture de chaume recouverte d'une légère couche de terre d'où s'élevait comme une épaisse couronne de lis bleus en pleine floraison. C'était un charmant coup d'œil! Mais j'ai été bien surpris en apprenant l'histoire de ces jardins suspendus comme une auréole d'azur sur de si légers kiosques. Il paraît que c'est de ces lis que les Japonais extraient l'huile rosée dont les femmes parfument leurs longs cheveux noirs comme l'ébène. Il existe à ce sujet un ancien édit religieux du Mikado dont l'originalité m'a bien

frappé. « La déesse du soleil nous a donné la terre
» pour la labourer et l'ensemencer, afin d'en faire
» jaillir les plantes utiles destinées à nourrir les
» femmes, qui sont l'ornement du foyer, et les guer-
» riers qui se battent au nom de l'honneur : vous ne
» sèmerez donc que des plantes utiles! Quant aux lis
» qui sont l'emblème du luxe des femmes, la déesse
» vous défend de les cultiver sur le sol sacré, mais
» semez-les sur les sommets de vos maisons, en une
» place impropre à tout autre usage ; et là, de même
» qu'ils donnent la beauté aux cheveux des femmes,
» ils seront comme la chevelure vivante de votre toit
» paternel. » Vraiment n'y a-t-il pas un symbole
plein de délicatesse dans cet usage antique, et n'é-
prouve-t-on pas un regret de n'avoir pas le temps
de suivre dans sa littérature un peuple dont la
civilisation s'est faite dans l'isolement complet de
toutes les nations du monde?

Une autre chose encore est bien remarquable : les
routes de la campagne sont souvent attristées par la
vue de pauvres mendiants échelonnés de distance
en distance, malheureux êtres amaigris, mourant
de faim, et implorant la pitié du passant en mon-
trant leurs membres déformés par l'horrible éléphan-
tiasis. Généralement ils sont accroupis dans une
charrette de bois, posée sur quatre petites roulettes,
leur seule habitation jusqu'à la mort. C'est cette
charrette que les nombreux pèlerins qui fourmillent

sur les routes viennent, en passant, pousser un peu chaque jour. Le pauvre est ainsi traîné de village en village, grâce à la pitié des voyageurs qui l'amènent à de nouveaux bienfaiteurs ; il parcourt dans sa misérable vie de longues routes à travers le Japon, espérant toujours trouver sa guérison aux sources lustrales vers lesquelles chacun lui a fait faire un pas.

C'est une vieille légende qui entretient chez les Japonais cette touchante coutume : Une jeune princesse, aimée de deux officiers, épousa le plus riche et rejeta le plus jeune et le plus brave. Après deux années de tyrannie, son odieux maître mourut frappé par la foudre. Encore d'une éclatante beauté, elle alla à un lointain pèlerinage pour s'y cacher aux humains; chaque matin elle traînait jusqu'au prochain village le pauvre estropié qui s'offrait à sa vue, et le dernier qu'elle amena à la fontaine sainte de guérison fut celui qu'elle avait vu jadis si jeune et si beau, mais qui, l'âme brisée par son refus, était devenu fou et se mourait de faim sur les routes. A peine l'eau lustrale eut-elle touché ce malheureux qu'il se leva tout guéri hors de sa charrette de douleur, et alors seulement ils se reconnurent ! La divinité avait voulu récompenser l'âme charitable de la jeune femme et le cœur chaleureux du jeune guerrier. J'aime les légendes de ce peuple sensible : l'amour et la guerre, voilà ses dieux !

Mais j'ai demandé en vain, par exemple, s'il était une légende pour expliquer un usage général qui nous a produit une bien triste impression. Les jeunes filles ont de beaux sourcils arqués et des dents blanches comme des perles : mais dès qu'elles se marient, elles se rasent les sourcils et se laquent les dents en noir d'ébène. Est-ce un symbole et une cruelle renonciation au désir de plaire?...

Le temps passe bien vite dans notre course rapide, grâce aux paysages toujours nouveaux qui viennent égayer notre route, grâce surtout aux conversations intéressantes de notre guide, plein d'érudition et d'expérience. Il avait traduit toutes les annales des légendes sacrées, mais le feu désastreux de novembre dernier lui a tout détruit. Il me faisait remarquer les statues de la déesse des voyages, installées de distance en distance le long de la route, et autour desquelles étaient suspendues des myriades de sandales ; les pèlerins et les voyageurs offrent ainsi à leur protectrice leurs vieilles chaussures de paille.

La halte se fit dans une belle tcha-jia, au village de Fouzisawa ; tout y est si propre, si coquet, que nous n'osons pénétrer dans l'auberge qu'après avoir retiré nos bottes, à la grande satisfaction de nos hôtes.

Tandis que nos infatigables bettos baignent nos chevaux, nous réussissons une magnifique omelette de trente-cinq œufs, arrosée d'un peu de saki. Puis nous reprenons notre route au grand trot, sur un

chemin fort animé, le long de la mer, sous des roches, à l'ombre de grands sapins. Jamais je n'ai rencontré tant d'enfants ni tant de poissons! C'est le lieu du monde où la nature en a été le plus prodigue; mais comme tout est étrange dans ce pays, les enfants nageaient gaiement au milieu des lames qui brisaient, et les poissons étaient à terre, et à cheval, s'il vous plaît! C'étaient de gros esturgeons à bec pointu, de cinq à six pieds de long, dont deux suffisaient à faire la lourde charge d'un vigoureux cheval de montagne. Les Japonais sont très-friands de poisson, qu'ils mangent cru; on en conduisait à Yeddo une longue caravane. Nous avons vu aussi haler la seine, et nous pouvions nous convaincre par nos propres yeux de la richesse poissonneuse de ces mers orientales.

Il nous a fallu passer à gué un torrent qui a plus de quatre cents mètres de large; il s'échappait d'une sombre vallée qu'on nous a dit être la plus fameuse pour ses champs de thé : plus loin, de légers bacs transportèrent d'un bord à l'autre d'une rivière toute notre cavalcade. Que de jolies aquarelles on aurait pu faire de tant d'épisodes et de points de vue charmants! Bref, après douze heures de cheval, une série d'émotions toujours nouvelles et des spectacles toujours pittoresques, après quinze lieues de marche pour nos chevaux et nos bettos, nous apercevions les toits de la ville d'Oudawara, les tours et

les donjons du manoir seigneurial qui couronne la hauteur, dorés par les derniers rayons du soleil couchant. Un grand pont de pierre se dessinait à un quart de lieue : nous promettons un ichi-bou à celui de nos bettos qui l'atteindra le premier. Malgré la longue course qu'ils viennent de faire, ces gaillards infatigables n'ont pas hésité à entamer la lutte : oh ! πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς, « Achille aux pieds légers », n'était qu'une tortue en comparaison des coureurs japonais! Au milieu d'une foule immense qui ne voyait que pour la troisième fois des Occidentaux, nous arrivons, nous nous installons dans une superbe tcha-jia : tout l'essaim des demoiselles, nos servantes, va, vient, voltige, se trémousse comme une volée de tourterelles. Pendant qu'on apprête un festin de homards et de riz, je tombe par hasard sur un charmant kiosque de cette auberge, ayant vue sur le jardin ; il y avait dans ce kiosque une baignoire de bois, pleine d'eau : c'était bien tentant après les fatigues du jour ! Comme je me préparais à y entrer, deux servantes de vingt ans viennent ouvrir un petit poêle d'argile qui se trouvait sous la baignoire, y allument un feu bien flambant ; bientôt l'eau devient si chaude, qu'au bout d'un quart d'heure je sors de ce bain-marie aussi rouge que les homards dont je me réjouissais de manger. Les timides baigneuses m'ont alors offert deux serviettes de papier cotonneux, qui n'étaient pas plus grandes

que la feuille sur laquelle je vous écris. C'était réellement très-drôle : mais les mœurs de l'intérieur du Japon sont si candides, que rien ne nous semble plus extraordinaire, et que la journée qui suit n'est que la continuation du rêve de la veille.

Après le repas, chacun s'est étendu sur ses nattes blanches avec une grande envie de dormir ; les bougies renfermées dans de rondes lanternes coloriées s'éteignent, et plusieurs d'entre nous ronflent déjà à côté de leur revolver. Tout à coup, une des parois de papier glisse légèrement dans la coulisse, et il entre. . . un homme aveugle, agitant une petite clochette et sifflant dans une flûte aiguë : c'est un masseur appelé pour nous par la gracieuse hôtesse. Nous acceptons ses services, et, au bout d'une demi-heure, il nous procure un doux sommeil et un bien-être délicieux.

17 mai 1867.

Dès le matin, près de trois à quatre mille personnes se pressaient tumultueusement dans la grande rue devant notre tcha-jia, pour voir des Occidentaux : au moment où nous avons paru, rien de gracieux comme leur accueil !

Nous avons tourné autour des murailles à créneaux du château seigneurial de cette province. J'ai su à ce propos quelques détails sur le gouvernement des fiefs japonais.

Le daïmio est tenu de venir chaque année rendre hommage au Taïkoun, de lui payer un certain tribut, et de le suivre dans les guerres nationales; mais il est maître absolu dans sa principauté : à lui appartient le droit d'exiger le service militaire, de régler comme il l'entend la culture des terres, d'établir des corvées; en un mot, il a droit de vie et de mort sur ses vassaux comme sur ses serfs.

Mais il faut dire à la louange des daïmios qu'ils sont très-bons pour leurs sujets et qu'ils les traitent très-paternellement.

Quant au fisc, voici comment il est établi. Propriétaire unique du sol que ses populations cultivent, le daïmio fait apporter dans ses greniers la plus grande partie des récoltes, et il fixe à sa guise un prix de... pour un picul de riz [1] et le paye au producteur; puis, à certaines époques de l'année, il fait de grandes ventes publiques à l'enchère;

[1] C'est en riz que le Prince paye lui-même son tribut annuel au Taïkoun : il est curieux de voir, sur toute l'échelle de cette hiérarchie compliquée de la noblesse japonaise, les appointements se payer en nature. Depuis le chef temporel jusqu'à l'officier de police à un sabre, ce n'est point par sacs d'or, mais bien par sacs de riz que se compte le traitement. La mesure adoptée est le « *kokou* », qui est égal à cent cinquante-trois litres et un tiers, et qui sert de base à toutes les évaluations. Le domaine impérial est estimé à huit millions de « *kokous* », celui de Mito à trois cent cinquante mille, celui de Nagato à trois cent soixante-dix mille, etc... enfin le revenu total du pays monte à vingt-cinq millions de « *kokous* », soit un milliard six cents millions de francs.

alors son « bon peuple » vient acheter, pour sa subsistance, cette denrée indispensable et la paye un prix bien supérieur à celui auquel il a dû la vendre. Et, comme de juste, la différence fait le revenu du « bon prince ». Ceci nous paraît inouï, à nous Occidentaux; mais ce serait se tromper gravement que de croire que de tels principes de gouvernement choquent les idées des Orientaux, qui n'en ont jamais connu d'autres; et l'on peut affirmer que, dans leur naïve simplicité et leur fidèle dévouement au seigneur, ces populations paisibles jouissent d'une grande félicité. Ce qui se comprend plus aisément, ce sont les craintes qu'inspirent à la nuée des samouraïs à deux sabres, petite noblesse privilégiée, les idées européennes de commerce et de gouvernement qui vont, si le Taïkoun continue, la réduire à néant. De là, ces airs farouches; de là nos désagréables rencontres dans la ville sacrée!

Aucune figure farouche n'est pourtant venue nous troubler aujourd'hui, quoique nous ayons rencontré une foule de cortéges princiers avec tout l'apparat féodal. C'est que nous sommes plus directement leurs hôtes, et que chez eux l'hospitalité a le caractère sacré de l'antique Grèce. Nous avons donc continué à suivre le Tokâïdo : jusqu'à présent cette route avait été comme une allée grandiose de quelque parc féerique; soudain elle est devenue pour nous un sentier serpentant, par une pente

abrupte, dans des montagnes sauvages ; des roches rondes, usées et polies, brillantes et glissantes comme une glace sous les feux d'un soleil ardent, en formaient l'affreux pavé. Nos pauvres chevaux patinaient en grimpant, tombaient, puis retombaient de plus belle en essayant de se relever; nos bettos s'écorchaient les pieds; il fallait s'étourdir par des cris excitants et pousser de l'avant jusqu'au col! Enfin, à mi-côte, nous trouvâmes un village sur le bord d'un torrent et au bas d'une gigantesque cascade. Là, nous achetons toute une provision de chaussons en paille tressée dont nous enveloppons les sabots de nos chevaux.

Nous avions suivi pendant sept heures les flancs sinueux et escarpés d'une gorge profonde et silencieuse; une forêt vierge la couvrait tout entière, et, quand nous sortions par intervalles des sombres fourrés, nous avions de belles échappées de vue sur les précipices et les torrents.

Nous voici au col après un rude labeur : derrière nous la longue gorge, la forêt d'un beau vert, les cascades et la mer; devant nous, à cette hauteur où le froid commençait à nous saisir, un grand lac coupé dans les rochers avec des baies sinueuses, puis de grandes crêtes dénudées avec des cratères ouverts et de longues déchirures volcaniques qui semblaient fendre en deux les flancs de la chaîne de montagnes : à l'horizon du lac, le cône hardi de

Fouzi-Yama tranchait vivement sur ce tableau varié et admirable. Il nous apparut d'abord tout blanc de neige, se détachant sur le ciel comme une pyramide éclatante; mais, tandis que nous cheminions, le soleil s'était couché derrière les montagnes. Alors sa cime neigeuse a pris soudain des teintes rosées : puis peu à peu la lumière s'étant retirée de ce dernier asile, la gigantesque tête de la montagne s'est dérobée dans les brumes du soir. C'était vraiment un ensemble frappant par ses contrastes : l'œil en un instant embrassait à la fois, sur les plans si tranchés de ce tableau, la neige éternelle, le volcan avec la dévastation de la lave, la forêt avec toute la fraîcheur de sa verdure.

Nous étions à Hakoni : une longue avenue de cyprès et de cèdres longe le lac et mène droit à une grande porte fortifiée, toute vernissée et brillante, représentant peintes en écarlate les armes du Taïkoun. Notre colonne chevauchant dans la sombre et mystérieuse allée, fut arrêtée devant les insignes sacrés par des hallebardiers en grand costume, gardiens de ces abords seigneuriaux ! Il est vrai que nous avions perdu notre escorte depuis une heure, et que, même pour les Japonais, il est difficile de pénétrer dans les murs célèbres de Hakoni. Ah! voilà enfin notre bon vieux chef qui arrive sur son cheval essoufflé : il se prosterne devant la porte et trois fois touche le sol de son front. Puis il

montre nos passe-ports aux officiers, qui nous demandent de saluer les armes du Taïkoun et de ne passer le seuil que chapeau bas; et nous voilà admis dans l'enceinte sacrée. Notre halte ne fut pas longue dans un endroit si cérémonieux, quoique la population ait été fort polie et que les tcha-jias, aux balcons donnant sur le lac, soient d'une splendeur princière. Un sentier sablonneux nous fait entrer dans la région volcanique : crêtes pelées et torturées, vallons formés dans les déchirures de la montagne d'où s'élevaient, comme des colonnes blanchâtres, des tourbillons de vapeurs sulfureuses, collines dont les flancs n'étaient qu'une nappe de lave, tel est le paysage, si différent du précédent, qui vient de se dérouler devant nous. Il était presque nuit quand nous arrivâmes, au bout de notre journée, au village de bains de Mionoska, le Baden-Baden de l'aristocratie japonaise, lieu désert dans la saison froide, et inondé de baigneurs en été.

Certes, c'était une des choses les plus curieuses à voir! Bâti dans une vallée très-profonde et sur le flanc d'une montagne fort escarpée, le village n'a que des escaliers de granit pour rues, et les maisons, perdues au milieu des cascades, semblent perchées les unes au-dessus des autres. Nous avons dégringolé plusieurs centaines de marches avant d'arriver à la plus belle tcha-jia, le grand Casino de céans : oh ! jamais je n'oublierai ce coup

d'œil! Sur une profondeur de plus de cent mètres, la tcha-jia se composait de deux belles galeries ouvertes, liées en fer à cheval : là se prélassaient, dans le costume d'Adam et d'Ève, plus de trois cents baigneurs et baigneuses, à peine sortis de la douche du soir. A notre vue, ils ont appelé toute une nouvelle recrue qui était, paraît-il, à barboter encore dans l'eau, et la foule se pressa curieusement et poliment autour de nous pour nous contempler. Il y avait des princes, des princesses, des enfants, des jeunes filles. Nous demandons si le Casino peut nous loger aussi; mais il ne peut nous accorder cette faveur, ce que nous regrettons fort, car le local semblait bien amusant. Nous remontons de nouveaux escaliers, nous trouvons une autre tcha-jia plus modeste, habitée par une centaine d'hôtes seulement : ils se promenaient dans un beau jardin en terrasse, où une nappe de fleurs grimpantes très-touffue semblait jetée sur les ondulations des roches et formait comme une tenture odorante. Tout cela était très-joli, mais nous étions bien fatigués après cette journée ; aussi, avant le dîner, me suis-je dirigé vers le kiosque des bains. Les sources sulfureuses jaillissaient abondamment de terre; des conduits de bambou amenaient l'eau toute fumante dans le kiosque. Là, des baignoires carrées en bois, ayant environ un mètre et demi de côté, étaient enfoncées dans le sol, et des

groupes folâtraient dans chaque casier d'eau chaude.

Chacun de nous chercha une place dans une de ces baignoires, et, avec la simplicité de l'âge d'or, j'allai m'installer dans celle qui paraissait la moins chaude. Dans ce petit espace d'onde limpide nous étions six, trois Japonaises assez jolies, deux Japonais, et votre très-humble serviteur! Il m'a semblé que j'avais sauté dans une bouillotte : en une minute j'étais cramoisi comme un chambellan, et j'avais bien envie de me sauver; mais mes camarades, rieurs et rieuses, entamèrent une conversation à laquelle je ne comprenais pas grand'chose; je répondais par ma phrase habituelle, qui a toujours eu un plein succès.

Ce bon bain chaud me reposa autant qu'il me fit rire...; puis, après un dîner que nous trouvâmes exquis, nous exécutâmes dans notre kiosque une représentation gratis pour le nombreux public de baigneurs qui venait nous admirer. Toutes les parois de papier furent supprimées; nous étions comme sur une estrade illuminée; on improvisa des feux d'artifice, on organisa une loterie et une foule de jeux qui faisaient rire nos aimables spectateurs. Comme les Japonais sont très-forts sur les lois de la politesse, ils voulurent nous rendre une fête de leur cru, et aussitôt apparurent des danseuses en costumes éclatants, peignées, peintes, poudrées, décorées à ravir, et jouant du sam-sin, sorte de

guitare criarde. Puis est venu le *chiri-fouri*, la danse classique du Japon ! C'est assez difficile à décrire : cela ressemble au jeu vif de la « mora » italienne, à la « parole volante », à « pigeon vole », etc., mais avec quelques petites modifications. Les danseuses se divisent en deux camps, et, tout en dansant et en jetant les mains en cadence comme pour se défier, l'une commence une phrase rhythmée qu'une autre doit continuer, puis une troisième, et ainsi de suite, de sorte que chacune contribue successivement à improviser une cantate capricieuse et folâtre, où l'esprit devient aussi vif que le geste. On nous explique les bons mots à mesure qu'ils font éclater de rire toute l'assistance ; mais voici un changement de décoration : dès qu'une danseuse s'est trompée de rime ou de cadence, elle doit être punie, et, pour gage, se dépouiller d'une partie de ses vêtements. Peu à peu tout s'anime : l'amour-propre de chacune est en jeu, les yeux jettent des étincelles, et ce ne sont que fous éclats de rire. Voilà la manche droite qui tombe, puis la manche gauche, puis l'écharpe, puis la houppelande, puis la giberne !... jusqu'aux boucles d'oreilles ! et la dernière muse qui reste victorieuse sur le champ de bataille, après avoir mis toutes les autres hors de combat, est applaudie, félicitée et couverte de fleurs par toute l'assistance japonaise. Rien ne peut donner une idée de la vivacité des gestes, des rires

bruyants et du feu roulant de paroles de ces danseuses s'agitant à la lueur de belles lanternes de couleur et au son d'une folle musique ! — Sur ce, pas de mauvais rêves.

18 mai 1867.

Baignade dès l'aube; ce matin, nous n'étions que deux; une cascade d'eau glacée à côté du bain chaud a fait merveille; puis, départ rapide; nous voici en voie de retour. Sur notre route, nous montons au cratère de Hungo-zang, qui me rappelait le Tankoubanprahou de Java; la chaleur y était suffocante, des ondes de boue flottaient comme dans un lac infernal, et leurs gros bouillons s'élevaient par étages en mousseux glouglous qui formaient en une minute une cloche de la hauteur d'un homme, puis qui éclataient comme une bombe, pour naître de nouveau. Nous avons approché des vapeurs une branche d'azaléa rose qui a tourné immédiatement au blanc pâle. C'est vraiment effrayant de se sentir sur le bord du soupirail ténébreux par où s'échappent les vapeurs affreuses du grand fourneau qui est au sein de la terre. Depuis notre arrivée dans ce pays, il ne s'est point passé une semaine sans qu'on ait ressenti de légères oscillations à Yokohama.

Nous avons dû aujourd'hui passer un autre col

pour rejoindre notre belle vallée d'avant-hier; pendant trois heures, nous avons descendu le flanc abrupt de la montagne, tenant nos chevaux par la bride et glissant sur les pierres usées sans pouvoir nous arrêter. Chacun de nous est tombé deux ou trois fois; mais heureusement les chevaux ne se sont fait aucun mal. Enfin il faut faire descendre à nos bêtes un escalier de quarante marches, et nous voilà dans le joli village d'Atta, logés à la tcha-jia Miânàgiânà, un vrai palais, avec de grandes salles tapissées de nattes blanches, et dont la charpente et le treillis artistique des parois à jour sont en laque superbe. Cette tcha-jia est cent fois plus belle que celle de Meïaski, et je vous assure que, lorsque entourés de vingt jeunes filles élégamment parées, qui nous apportaient du riz et des gâteaux, nous étions à dîner dans une de ces belles salles, avec la vue d'un jardin admirable devant nous, nous pouvions nous croire dans la réalité de quelque féerie d'opéra. Le jardin était le flanc même, le flanc à pic de la montagne, couvert de petits arbres pourpre et lilas, de bosquets nains, et tapissé d'un gazon entretenu avec un soin minutieux. Six cascades, chacune d'une double hauteur d'homme, aménagées avec art entre de belles roches, se succédaient sur cette muraille de verdure et de fleurs, et y brillaient comme de larges lames argentées. Au bas était un petit lac, avec de petits ponts et de

gros poissons rouges que nous estimions environ de douze livres chacun.

Nos yakonines, avant de se mettre en grande tenue, allèrent se placer sous la cascade, et des nymphes les y suivirent.

Quand la brume est venue, toutes les demoiselles de la maison, en bande joyeuse, se sont mises en cercle autour du petit lac, et ont battu des mains bien fort, en chassant devant elles le troupeau des poïssons; je ne comprenais rien à cette battue aquatique, mais elles nous ont expliqué que chaque soir elles faisaient rentrer leurs poissons au fond d'une grotte taillée dans le roc artificiel, où ils restaient toute la nuit à l'abri des éperviers et des oiseaux qui leur font la chasse. Oh! qu'il est donc drôle ce peuple d'enfants, couchant ses poissons, leur ordonnant de rester sages toute la nuit, et allant à l'aurore, le lendemain, leur donner la clef des eaux.

Nous avons eu, malgré les masseurs, un peu de mal à nous endormir; les yakonines, qui soupaient dans une salle seulement séparée de la nôtre par l'épaisseur de tringles de laque et de feuilles de papier, s'échauffèrent un peu trop la tête, grâce à de nombreuses rasades de saki; ils échangèrent quelques vives paroles, et nous les entendîmes s'animer si fort qu'ils ne parlaient plus que de se battre en duel sur-le-champ avec leurs grands sabres. Trois

fois il a fallu que nous intervinssions et que nous missions le holà! Grâce à nos instances, cela a fini, mais vers minuit seulement.

19 mai 1867.

C'a été une rude journée que celle du retour à Yokohama; nos bêtes étaient harassées de fatigue, et nous avions encore vingt lieues à faire. Hier soir, on avait dit : « Coûte que coûte il faut arriver demain. » Aussi, dès cinq heures, départ précipité, et nous piquons des deux. Ces pauvres bettos, qui n'avaient cessé de nous suivre, m'inspiraient une si profonde pitié, que j'ai fait tout au monde pour les faire rester en arrière; mais ces coureurs infatigables ont autant d'amour-propre que de nerf, et m'ont dit que jamais « les chevaux ne les avaient vaincus à la course ». Dans notre longue retraite par le Tokâido, nous ne nous arrêtions dans les tcha-jias que pour arroser nos excellentes montures de quelques seaux d'eau.

J'ai vu aujourd'hui l'armée du prince d'Oudawara. Elle faisait l'exercice à boulet dans la vallée d'un grand torrent; la cible était à quinze cents mètres; elle était rarement atteinte : on ne voyait que nuages de fumée. Voilà qui enivre les Japonais! le bruit et l'odeur de la poudre avaient fait tourner toutes les têtes, et la petite armée seigneuriale était heu-

reuse et étonnée de faire à elle seule tant de tapage.

Notre course fut si rapide que nous échelonnâmes tous les yakonines de notre escorte le long de la route et loin derrière nous; le vieux chef fut le seul qui, avec son magnifique cheval noir, resta notre fidèle compagnon.

Nous étions encore à quatre lieues de Yokohama, que la nuit était déjà bien noire; nous poussions de bruyantes clameurs pour dégager la route devant nous; puis nous avons coupé au plus court par les sentiers sinueux qui traversent les rizières, sautant les fossés et passant des ponts formés de trois bambous. Les pauvres gens qui se garaient enfonçaient de deux pieds dans la bourbe. Au moment où nous débouchions sur la baie de Kanagawa, la mer sembla illuminée par de rougeâtres et vacillantes lueurs; c'était une pêche aux flambeaux, pêche favorite des Japonais. On voyait des ombres se baisser, se relever, passer en silhouette fugitive sur des barques légères; les unes semblaient agiter les torches résineuses dont la mer reflétait les nuages d'étincelles; les autres brandissaient le harpon et luttaient avec les poissons; le coup d'œil sur cette flotte et sur ces ombres avait quelque chose de mystérieux et de fantastique.

Deux jours après, le canon du *Colorado* retentissait au large, et la rade lui répondait. Mais c'est nous surtout qui avons répondu du fond de nos

cœurs, en poussant un immense cri de joie ! Oui certes, le Japon est le plus ravissant pays que nous ayons parcouru dans tout notre voyage ! Oui, je suis bien enchanté de l'avoir si bien vu et d'y avoir passé un temps si délicieux ! mais... le canon du *Colorado*, c'est le signal du retour vers l'Europe ! vers le « home » si chéri ! Maintenant enfin nous ne nous éloignons plus, nous revenons ! Et il faut avoir couru plus de quatorze mois tant de terres et de mers, ne vivant que du souvenir des siens, pour s'imaginer combien est grande la soif du retour ; et, si les yeux sont éblouis par tant de beaux spectacles, comme le cœur n'est pas là, mais bien par delà les mers, au milieu de vous tous, hurrah ! trois fois hurrah ! et en avant pour le retour !

Nous pensions devoir nous embarquer immédiatement, et nous étions dans toute la presse fiévreuse d'un départ pour l'Europe ; mais le gros monstre, qui semble être le géant de la rade, doit prendre ici un millier de tonneaux de thé et une immense cargaison ; nous ne partirons donc que le 25 au soir. Pendant ce temps nous avons fait nos préparatifs de départ et nos adieux à tous les amis que nous laissons dans ce beau pays.

Un seul incident nous fit passer le temps de cette anxieuse attente : ce fut un grand dîner japonais.

Au son de la musique orientale, nous entrions dans la grande salle d'une légation où une véritable

illumination éclairait la table couverte de mets coloriés; il y avait là huit danseuses, accessoires obligés de toute fête japonaise, toutes brillantes de fraîcheur et de costume. Elles étaient assises sur leurs talons, avec un petit tabouret de laque devant elles, et jouaient langoureusement de la guitare.

Sur des tables séparées, nous pouvions admirer les « pièces montées » que les Japonais aiment tant. Une de ces pièces, qui avait bien un mètre carré, toute en œufs, poissons, fleurs, oignons, carottes, etc., etc., représentait un paysage avec perfection : il y avait des rivières en filaments d'oignons, des canards mandarins en navets sculptés et peinturlurés, des champs de verdure, des ponts en briques de carotte. Un autre plateau représentait la pêche. Sur un rocher de pommes de terre, perdu au milieu de flots de mayonnaise, et écumant de mousse de blanc d'œuf, un pêcheur halait un long filet à mailles de navet et ramassait des myriades d'huîtres crispées et d'épinoches sautillants. Enfin voilà une grande barbue qui s'avance ! elle est convertie en galiote ornée de mâts et de voiles gonflées par la brise. C'est de tout cela que nous avons mangé avec nos bâtonnets. Je vous fais grâce d'une cinquantaine de plats d'un goût très-fin, mélangés à dose homœopatique d'écrevisses pilées, de sauces et de poissons. Les demoiselles s'animèrent peu à peu, grâce au champagne dont nous les régalions;

elles dansèrent, firent la roue, chantèrent en chœur. Puis, comme couronnement de l'édifice, nous eûmes un chiri-fouri ! Nous avions déjà emporté comme souvenirs nos bâtonnets et notre serviette en papier ; l'usage japonais voulait plus : l'amphitryon nous fit escorter par un de ses « kotz-koï », portant pour chacun de nous une jolie corbeille ornée d'un gros homard et d'un poisson. C'était une fort charmante fête et notre dernier morceau du délicieux Japon.

X.

A BORD DU *COLORADO*.

Quelques notes sur le gouvernement du Jâpon. — La marche du *Colorado*. — Sa machine. — La semaine des deux lundis. — Deux mille francs pour une alouette. — Les repas en douze temps.

Ainsi, le voilà déjà fini notre charmant séjour au Japon! La nature la plus luxuriante du sol, l'amabilité si originale de ses habitants nous ont ravis à chaque heure davantage.

Mais pendant ces trente-trois jours d'une vie d'excursions, comment arriver à se rendre un compte exact des grandes questions sérieuses qui agitent ce pays? Comment lever, même un instant, une portion du voile mystérieux qui enveloppe cette terre vierge, si longtemps isolée des autres nations du monde, et qui faisait son bonheur de son isolement?

Je sens qu'il me faudrait de longs mois pour étudier à fond un peuple chez qui s'est réfugiée la féodalité, exilée des autres continents! — D'ailleurs, ne connaissant pas la langue, et n'ayant pas occupé une position officielle, qui peut *seule* donner la clef

des péripéties de la politique actuelle, je ne saurais que vous envoyer à la hâte les premières impressions d'un excursioniste [1].

Je voudrais me tromper, mais je crois sincèrement que les Occidentaux ont apporté ici un élément de troubles terribles, et que la révolution profonde qui travaille toutes les classes de ce pays est en majeure partie notre fait. Songez qu'il y a une trentaine d'années le Japon vivait seul, heureux et prospère, sous des lois féodales qui faisaient d'une hiérarchie politique une institution sacrée. Aujourd'hui, le cri d'alarme est jeté et se répand sur toute cette terre pour la bouleverser. Au nom de la civilisation de l'Occident, la révolution est aux portes du Japon pour y soutenir un choc d'autant plus terrible qu'il

[1] J'ai cru devoir laisser telles quelles ces notes rapides de mon journal, quoique la face des choses ait complétement changé au Japon. Dans ce pays que nous avons parcouru à cheval, le revolver à la ceinture, précédés de bettos vêtus d'un simple tatouage, on construit aujourd'hui des chemins de fer, et on vend des habits noirs ! — Ce n'est plus le Taïkoun s'appuyant sur l'alliance étrangère pour faire la guerre au Mikado : le Taïkoun a été battu, renversé ; le Mikado règne en maître... et nous fait le meilleur accueil. Il n'est plus question, à ce qu'il paraît, d'hommages féodaux, de vassaux et de suzerains ; il ne s'agit rien moins que de fonder le parlementarisme, avec un Corps législatif, et d'inaugurer le suffrage universel dans l'Empire du Soleil levant. Un de mes anciens camarades de collége, M. Georges Bousquet, avocat à la Cour de Paris, vient de partir pour Yeddo, appelé par le nouveau gouvernement, afin d'introduire à forte dose dans les lois japonaises le *Code Napoléon*.

est plus soudain et que, sans transition aucune, les éléments les plus opposés du moyen âge et de notre siècle vont se trouver en lutte.

De la Chine, où l'Occident avait fait ses premières armes pour la guerre immorale et ignominieuse de l'opium, il a donc fallu venir encore une fois à la remorque de l'Angleterre jeter le trouble chez une paisible nation! Il a donc fallu, pour fournir un aliment nouveau et nécessaire aux populations ouvrières comme à la marine marchande de la reine des mers; pour voir toujours fumants, et encore fumants, les fourneaux de Manchester; pour contraindre un peuple qui se suffisait à lui-même à nous acheter nos produits, il a donc fallu forcer l'entrée du Japon, faire de notre volonté une loi, violenter le commerce[1] et dire à un peuple : « Nous sommes les plus forts, et, dans notre siècle, nous n'admettons pas qu'une partie de la société humaine s'isole et se retranche : nous venons vous imposer notre amitié ! »

[1] Les statistiques les plus curieuses de notre commerce au Japon seraient assurément celles d'il y a dix ans, époque à laquelle, — pour ne citer qu'un trait, — l'or n'y était acheté par nos heureux négociants qu'à raison de quatre fois son poids en argent, tandis que partout ailleurs il vaut quinze fois l'argent.

Aujourd'hui la France reçoit du Japon pour vingt-six millions de soies gréges et autres, et pour vingt-huit millions de graines de vers à soie en cartons. Ce second article est d'une *importance capitale ;* il est le contre-poids de nos mauvaises récoltes, et la planche de salut de l'industrie lyonnaise.

Les importations générales en 1866 (cotonnades, lainages, armes, métaux) sont de quatre-vingt-cinq millions de francs.

Cela est vrai assurément; mais le flambeau de la civilisation occidentale ne doit-il pas aussi éclairer le monde d'une si vive lumière que les ténèbres des nations les plus lointaines soient chaque jour repoussées et dissipées davantage? La force morale et irrésistible des races supérieures ne doit-elle pas conquérir avec le temps les autres races, les arracher à leurs préjugés, à leur indépendance, et, en développant toutes leurs ressources pour le profit commun, faire naître chez elles de nouveaux besoins dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral? Cette crise terrible, cette révolution qui, comme un tremblement de terre, va ébranler le Japon, ne sera-t-elle qu'une transition vers une nouvelle prospérité, un travail plein d'angoisses d'où s'enfantera dans la douleur une nouvelle génération avec de nouvelles idées?

C'est là ce que je voudrais espérer pour l'avenir! Mais avant d'envisager quelles peuvent être les conséquences heureuses d'une révolution si cruelle, je crois devoir en quelques lignes retracer, pour mémoire, les principaux traits de l'histoire du passé.

Race guerrière et passionnée, les Japonais s'étaient déjà montrés, il y a quelques siècles, bien supérieurs à tous les Orientaux. Ils avaient accablé les Chinois de tant de défaites, que ceux-ci, même à l'époque de leurs grands chefs mongols, durent abandonner dans un rayon de vingt lieues toutes les

côtes les plus proches du Japon[1]. Mais, après ces exploits, il semble que cette nation n'ait plus voulu que s'isoler du monde, vivre dans tout l'éclat des pompes féodales, et, se suffisant à elle-même, conserver pour elle seule toutes ses richesses dans son île sacrée!

Le Mikado, véritable idole, gouvernait avec omnipotence ce riche pays: dix-huit grands daïmios se partageaient les provinces et rendaient, chaque année, hommage au suzerain demi-dieu! Mais la passion guerrière devait se réveiller insensiblement dans ces âmes batailleuses. Comme chez nous au moyen âge, les seigneurs s'habituèrent à guerroyer les uns contre les autres, et les fastes de la chevalerie échauffèrent toutes les têtes. Lorsque l'on remonte à deux siècles et demi de notre époque, les mystères dont les races orientales enveloppent leur histoire semblent se dissiper, et des faits succèdent enfin à des légendes. Le Mikado qui régnait alors chargea un de ses généraux, nommé Faxiba, de soumettre quelques daïmios rebelles: Faxiba était ambitieux, et, au lieu de porter la guerre à d'autres ambitieux, il profita du pouvoir dont il était investi pour se mettre à la tête du gouvernement. C'est là

[1] Jusqu'à présent, les rapports étaient toujours demeurés très-froids entre la Chine et le Japon. Mais voici qu'en 1871, il a été conclu entre ces deux grandes puissances de l'Orient un traité d'amitié dont les conséquences ne sauraient nous échapper. (Voir le *Journal de Saint-Pétersbourg*, mars 1872).

l'origine des Taïkouns. L'heureux maire du palais fit du Mikado un roi fainéant. Il exagéra encore toute la splendeur religieuse dont le chef spirituel de l'empire avait aimé à s'envelopper ; il le plaça comme un dieu dans des palais magnifiques d'où il ne devait plus songer aux choses de la terre, et où il lui forma un entourage brillant de seigneurs qui devaient lui composer comme une cour céleste. Mais le fils de l'usurpateur rencontra un usurpateur plus ambitieux encore, et il fut assassiné par le général Hiéas, son propre tuteur. Hiéas consacra le pouvoir taïkounal : d'une part il se sentit assez fort pour faire une sorte de compromis avec le Mikado, qui fut forcé par là même de le reconnaître ; il le vénéra et lui rendit hommage, il l'éleva encore plus haut dans les sphères spirituelles; d'autre part, il s'adjugea à lui-même un pouvoir temporel agrandi. Aux dix-huit grands daïmios de la vieille noblesse sacrée, il opposa la création : 1° de trois cent quarante-quatre jeunes daïmios auxquels il distribua fiefs et seigneuries ; 2° de quatre-vingt mille hattamotos ou capitaines auxquels étaient réservés tous les emplois du gouvernement. Ainsi constitué, le nouveau pouvoir s'amalgamait singulièrement avec l'ancien ; l'éclat de la chevalerie devint de plus en plus brillant ; la force des choses avait fait un tout de deux éléments opposés d'abord. La plus grande paix s'était

rétablie dans cette belle région, où seigneurs et chevaliers régnaient en demi-dieux sur une population douce et laborieuse qui les vénérait et les aimait.

Mais voici qu'en 1842, tout à coup le bruit des armes anglaises en Chine et de la guerre de l'opium est venu troubler le repos du Japon, qui ne voulait que vivre dans l'isolement, et chez lequel les lois sacrées défendaient comme un *sacrilége* l'accès aux étrangers !

Dès que les Japonais apprirent l'humiliation de la Chine, la puissance étrange des armes et des navires de l'Europe, et enfin le traité de Nankin, une fraction du conseil taïkounal vit à la fois dans ces événements une menace et un avertissement pour le pays. De là, naissance de ce qu'on a appelé « le parti des étrangers », et résistance fanatique du parti religieux et « national ».

Les uns, prévoyant que les Barbares ne s'en tiendraient pas à la Chine et viendraient frapper impérieusement à la porte du Japon, comme l'avaient fait les Portugais en 1644, les Anglais en 1674, les Russes en 1805, enfin les Hollandais en 1844, conseillaient de les accueillir, ou plutôt de les subir en amis, et pour cela de réformer les lois de prohibition.

Les autres, au contraire, criaient avec fanatisme que les Chinois étaient des lâches et des chiens, et

qu'il fallait accueillir les étrangers... à coups de canon.

Le sort en était jeté ! ce malheureux pays était divisé en deux factions contraires, et, pendant quelques années, les chefs de chacune de ces factions devaient préluder par des duels et des assassinats à notre apparition sur ces rivages.

En 1853, arrive la flotte américaine sous le commodore Perry : grand embarras du Taïkoun Minamoto-Yeoski ! Il fallait qu'il se déclarât, aux yeux du Japon tout entier, *pour* ou *contre* les Barbares. Après une courte hésitation, il reçoit avec bienveillance les communications du commodore ; huit jours après, il expire ! Personne ne doute que le prince de *Mito*, chef des patriotes, ne soit pour beaucoup dans le mystère qui entoure sa mort. C'était une étrange mission que celle de Perry : moitié pour réclamer un équipage naufragé, moitié dans un but politique, en cas d'une guerre entre le Japon et l'Angleterre, il était chargé de faire sentir au Japon combien il lui serait utile de pouvoir compter sur l'Amérique.

On ajourne la réponse à un an. En 1854, il revient, nouvel ajournement : il menace alors, et aussitôt on cède. Ce premier traité autorisait l'établissement d'un consulat dans la petite île de Simoda, une roche perdue sur la mer, en vue de l'île d'Inosima. Malgré cette sorte d'emprisonnement, le consul américain ne cessa d'encourager le parti

étranger; de 1854 à 1858, il montra aux chefs de ce parti tous les enseignements de la seconde guerre de Chine, et parvint, à force de les intimider et de grandir la puissance militaire de nos flottes, à faire signer au Taïkoun un second traité.

Ce malheureux Taïkoun signa en juillet ; en août il mourut assassiné ! Que de tristes préludes ! Si la prévision et la crainte de notre arrivée causaient tant de meurtres, et dans de si hauts rangs, que serait-ce donc quand tant de nobles fanatiques se trouveraient en contact avec les Barbares? L'Amérique avait ouvert la voie, mais elle ne pouvait rester longtemps avec une telle avance sur nous dans la politique de l'Extrême-Orient : en 1858, la France, l'Angleterre et la Russie envoyèrent à la cour de Yeddo des plénipotentiaires chargés de signer les mêmes traités. Le Taïkoun nous ouvrit trois ports de son domaine particulier : Yokohama, Nangasaki et Hakodadè, et promit de nous ouvrir en 1863 Hiogo, Osaka, Yeddo et Nigata.

C'est à partir de cette époque que notre histoire est écrite au Japon en lettres de sang : six assassinats en six mois ! Des samouraïs venaient des provinces de l'intérieur pour venger les lois sacrées, mettre un barbare à mort, puis s'ouvrir le ventre. Ils devaient passer pour des héros dans les fastes de l'Empire.

Le gouvernement du Taïkoun se trouvait lui-

même en butte aux attaques les plus violentes des daïmios patriotes. « C'est, disaient-ils, pour s'élever plus haut et réduire à néant le parti national que ce gouvernement seconde des fonctionnaires froids et orgueilleux, des marchands intéressés et rapaces, des matelots grossiers et débauchés. »

« Quoique nous ne soyons que des êtres stupides et dégénérés, ajoutait un de leurs manifestes, nous observons cependant, sans leur porter la moindre atteinte, les sages lois que nous tenons de To-chio-gou. Il y a quelque temps, nous vîmes nos ports envahis par une foule d'ennemis étrangers qui y ont fixé leur demeure, et tout dernièrement, nous osons le dire, le gouvernement corrompu du prince (le Taïkoun) a engagé notre royaume dans une voie qui doit le mener à sa ruine, en signant un traité de paix lequel autorise l'exportation des productions rares qui font la richesse du pays.

» Si le gouvernement du prince n'a pas la force de se débarrasser de ces étrangers, eh bien! nous, qui n'avons pas la dix-millième partie de ses moyens, nous nous chargeons de les exterminer.

» L'année passée, si nous avons assassiné Ykam-mono Kami, c'est uniquement parce qu'il s'était rendu tributaire des puissances étrangères, et qu'en agissant de la sorte il s'était comporté en ennemi audacieux de notre royaume, dont il avait juré la perte.

» Depuis, nous avons vu, sans pouvoir l'empêcher, l'immigration prendre des développements extraordinaires; et, dans l'entourage du prince, il ne s'est trouvé personne pour dénoncer le fait. Ceux-là ont assumé sur eux une grande responsabilité qui ont renversé les sages lois de To-chio-gou...

» Tous les faits qui viennent de se passer, ce traité d'amitié et de commerce... sont dus à l'ineptie des employés du gouvernement, le Gorodgio en tête.

» C'est pourquoi nous avons résolu de maintenir les sages institutions de To-chio-gou : telle est l'opinion de notre insigne stupidité. »

« Quel besoin d'ailleurs, disait un autre manifeste [1], de tolérer à Yokohama ces yakonines insolents (les ministres des puissances étrangères)? A des marchands il ne faut que des comptoirs. Il avait été expressément convenu que les traités de commerce conclus avec les étrangers ne devaient être qu'une grande faveur qu'on leur accordait après des demandes réitérées et humbles de leur part. Au lieu d'accepter ces concessions comme une faveur, ils osent dire maintenant que ces traités constituent pour eux un droit légal; on peut leur permettre, comme dans les temps passés, de gagner de l'argent sans trop voler.

[1] Je dois la communication de ces deux manifestes à l'obligeance de M. Vasseur, inspecteur des Messageries impériales.

» C'est avec bien du regret que nous vous entendons, depuis longtemps, faire allusion au mode de gouvernement des nations étrangères, et parler toujours de la concentration du pouvoir dans les bureaux du gouvernement. Vous vous exposez par là à d'amères critiques, et vous excitez les défiances de vos plus fidèles partisans. Y a-t-il donc parmi les nations étrangères des pouvoirs dignes de porter le nom de gouvernement comme le nôtre? Est-ce qu'elles ont un Mikado, auguste descendant des dieux? Vous savez mieux que nous que l'autorité procède d'une seule source, le Mikado, qui a distribué son pouvoir parmi certaines familles. Que si vraiment vous songiez à imiter les gouvernements étrangers, il faudrait de toute nécessité vous consulter préalablement avec notre souverain le Mikado, qui est notre chef suprême.

» Nous désirons abolir les relations avec les étrangers. Leur présence au Japon n'a pas plus de raison d'être aujourd'hui qu'à l'époque de leur arrivée. La seule différence, c'est qu'autrefois ils avaient des vaisseaux à voiles, et que maintenant ils les ont mus par la vapeur : tant mieux! ils partiront plus vite! »

Par suite de cette irritation du parti national, les assassinats continuent de plus belle : le régent est mis à mort à Yeddo par des samouraïs du prince de Mito.

Yeddo devient inhabitable à cause des meurtres d'Européens; nos ministres y amènent leur pavillon et se retirent à Yokohama.

En 1861, à la suite de l'attaque de la légation anglaise par des fanatiques, tandis que des hommes studieux commençaient à mieux connaître la langue japonaise, que découvre-t-on? C'est que, nous croyant au Japon en vertu de traités conclus avec le chef de l'empire, nous n'avions que la signature d'un lieutenant général, qui n'avait point de valeur sans la sanction du Mikado, et que nous étions dupes d'une erreur complète.

Mais n'avions-nous pas un pied sur cette terre? Et si nous l'en retirions, ne courions-nous pas le risque de nous la voir fermée pour longtemps? En somme, ces traités, nous les avions signés, notre parole était engagée : nous ne pouvions point reculer.

Si, dans la suite, la France demeure la plus chaleureuse observatrice de cette politique, on peut dire que, dans le principe, l'Angleterre l'avait aussi adoptée. Lord Palmerston demandait un jour à un agent qui s'étendait trop longuement avec lui sur l'organisation en apparence compliquée du gouvernement japonais : « Qui a signé nos traités? — Le Taïkoun. — Qu'est-ce que le Taïkoun? — C'est le plus puissant des daïmios. — Eh bien! répliqua le premier ministre d'Angleterre, pourquoi cher-

cher ailleurs le pouvoir auquel nous devons nous adresser? Le Taïkoun a signé nos traités, nous devons donc admettre qu'il avait le droit de les signer, et, en le soutenant, nous lui donnerons la force de les exécuter. »

Le contre-coup de cette politique fort juste fut de resserrer plus étroitement l'union du Mikado avec la vieille noblesse.

Or, le Mikado qui régnait alors était jeune et ardent : c'était une belle occasion pour lui de ressaisir un pouvoir qui lui échappait chaque jour; il se sentait appuyé par l'immense majorité des daïmios; il s'agissait donc de se mettre hardiment à la tête du parti réactionnaire, de personnifier en lui-même le parti patriotique dont Mito et Hori, deux princes du sang le plus antique, venaient d'être les glorieux martyrs : il fallait qu'il renversât le Taïkoun !

Il n'osa l'essayer. Le Taïkoun d'ailleurs avait concentré toutes ses troupes à Yeddo, sa capitale, et réuni autour de lui tous les daïmios qui lui avaient promis de le soutenir. Cet homme énergique voyant que désormais il pouvait non-seulement sauver, mais consolider son pouvoir en s'appuyant sur les étrangers, frappé des merveilles de notre civilisation comme de la puissance de nos engins de guerre, avait armé ses soldats de carabines et de canons, acheté des vapeurs qui devaient terrifier ses rivaux; il avait de plus en plus engagé nos ministres dans sa poli-

tique ; il n'hésita donc point à faire face à l'orage qui s'accumulait à Miako.

Le Mikado *dut céder*, et, au grand mécontentement des daïmios de vieille roche, c'est d'une main forcée et les larmes aux yeux qu'il *ratifia* solennellement les traités de son téméraire lieutenant temporel. Pour le Taïkoun, c'était la plus éclatante des victoires : il tenait désormais d'une main plus sûre les rênes de l'État ; il n'avait plus que des ennemis isolés et divisés ; il avait pleine confiance dans l'appui des étrangers, et il se lançait à corps perdu, malgré les préjugés, les suicides, les assassinats des samouraïs, dans notre alliance !

Le châtiment infligé au prince de Nagato, chef du parti hostile aux étrangers, vient changer brusquement la face de la situation : la facilité avec laquelle sont détruites les batteries élevées par ce daïmio pour interdire à nos navires l'accès de la mer intérieure, prouve au Japon tout entier que nous avons non-seulement le droit, mais le pouvoir d'exiger le respect des actes internationaux que l'on voudrait déchirer.

Quant aux oscillations qui se succédèrent alors dans les effets de notre alliance, je sens qu'en vous les racontant, je me laisserais entraîner trop loin. Ces événements nous montrent les derniers efforts tentés par les représentants des vieilles idées japonaises pour s'opposer à l'introduction de l'étranger,

qu'ils confondent avec le trouble et le désordre : tout est mis en œuvre pour rendre nos relations impossibles.

Mais il est une chose que j'ai par-dessus tout à cœur de vous dire, c'est combien le ministre de France, M. Léon Roches, arrivé ici depuis mai 1864, a porté haut le nom et l'influence de la France. Ancien officier d'Afrique, aux allures et à l'esprit militaires, plein de franchise et de patience, possédant par excellence les qualités qui en faisaient et en font le diplomate le plus accompli pour comprendre les Orientaux et traiter avec eux, il n'a pas tardé à « enlever » les Japonais.

En très-peu de temps, il montrait au puissant maire du palais et à tous les daïmios de son parti combien ils pourraient vite, avec le secours de notre instruction, de nos armes, de nos vaisseaux, se rendre omnipotents au milieu des factions qui divisaient leurs ennemis. Et aussitôt un arsenal annexe est fondé à Yokohama, un grand arsenal à Yokoska ; on appelle notre mission militaire, et toute une moitié du Japon nous achète par milliers fusils et canons, étoffes et produits de l'Occident.

Quant au Taïkoun actuel, c'est un homme de trente-cinq ans, de belle figure et à l'âme guerrière. Il est plein d'ambition, plein de bonté pour les Européens, fermement convaincu que tout espoir de grandeur est pour lui dans l'alliance européenne,

et il a voulu consacrer son avénement par une chose qui ne s'était encore jamais vue sur la « Terre sacrée ». Après avoir eu une première conférence avec notre ministre *seul*, il a voulu se montrer en personne aux Européens et a convoqué à Osaka, sa résidence, tous les ministres étrangers. Les réceptions ont été superbes, le Taïkoun charmant de courtoisie, de noblesse et de distinction. Il a prononcé pour le 1er janvier 1868 l'ouverture de quatre nouveaux ports, Yogo, Osaka, Yeddo et un port de l'ouest, et il a invité tous les plénipotentiaires à y préparer l'installation des nouveaux résidents européens. Une moitié de nos officiers de la mission militaire s'est rendue à Osaka; l'organisation de l'armée, d'un ministère de la guerre, l'acquisition de nouvelles armes et de nouveaux vapeurs y ont été décidées.

Les ministres n'étaient pas encore de retour d'Osaka quand nous avons quitté le Japon, mais un vapeur de guerre japonais a apporté à Yokohama la nouvelle de l'ouverture des ports, qui a fait grand bruit, et celle de la meilleure entente avec le Taïkoun, qui en a fait plus encore. Combien de temps cette harmonie durera-t-elle, et la révolution est-elle étouffée, ou... retardée seulement? C'est ce que nous nous demandons avec angoisse, en quittant ce beau pays. — Mais, en dehors des querelles intestines entre daïmios, Taïkoun et Mikado, l'indépendance future du Japon n'est-elle pas menacée

aussi par les agissements de la Russie et des États-Unis d'Amérique ? La première de ces deux puissances suit dans l'Extrême-Orient une politique qui lui a valu déjà bien des succès, mais qui lui en assure de plus importants encore, si la Chine et le Japon n'unissent pas leurs efforts pour y mettre obstacle.

L'agent du Czar au Japon n'a jamais résidé à Yeddo, et il semble s'appliquer à séparer son action de celle de ses collègues européens. Il n'a d'ailleurs que peu d'intérêts commerciaux à protéger, et il s'épargne ainsi bien des conflits qui useraient son influence, exclusivement réservée à un but politique. Ce but est d'étendre les possessions russes en empiétant sur le territoire nord du Japon. C'èst ainsi que le gouvernement de Saint-Pétersbourg est parvenu à s'emparer de la plus grande partie de l'île de Saghalin, qu'il occuperait aujourd'hui tout entière si l'escadre anglaise n'avait fait en temps opportun une démonstration significative. Mais n'est-on pas en droit de penser qu'à la faveur de telle complication facile à prévoir, la Russie ne retrouve bientôt une occasion favorable pour reculer encore les limites de ses possessions dans l'Extrême-Orient ?

En cela elle est secondée par les États-Unis d'Amérique, avec lesquels elle semble avoir contracté une alliance étroite. Les États-Unis, j'en ai la conviction, ratifieront toutes les annexions que la Russie essayera

de réaliser dans le nord du Japon, afin de s'assurer à elle-même des ports ouverts pendant toute l'année. Ceux qu'elle possède en Mandchourie jusqu'au fleuve Amour, et même ceux dont elle s'est emparée dans l'île Saghalin, sont obstrués par les glaces pendant quatre ou cinq mois de l'année. — Par compensation, la Russie ferme les yeux sur les tentatives accomplies ou à accomplir par les États-Unis pour s'immiscer dans les affaires intérieures du Japon et pour faire confier à des sujets américains quelques hautes fonctions dans le gouvernement japonais.

Puissent tous ces dangers être écartés d'une terre où il y a tant d'éléments de bonheur auxquels nous devons nous efforcer de donner essor ! Puissent l'intelligence et le travail, encouragés par l'action désintéressée des puissances occidentales, se faire place sous le soleil du Japon ! Alors s'amoindrira et finira par disparaître la classe oisive et ruineuse des samouraïs. Alors le Japon déchirera les langes qui l'enveloppent, et il sortira de la féodalité du moyen âge pour entrer à pleines voiles dans la civilisation moderne.

En mer, 28 mai 1867.

Pendant que je me hâtais d'écrire pour vous ces quelques notes, le grand navire qui nous berce nous emportait rapidement bien loin de l'Empire du

« Soleil levant ». Nous venons de visiter pendant sept mois le vieux continent des terres asiatiques; nous venons d'étudier la transformation que font subir aux races anciennes de l'Orient les hardis pionniers de la civilisation moderne de l'Occident : maintenant nous sommes emportés vers de nouveaux spectacles; nous allons traverser le Pacifique, et, en vingt jours, nous espérons franchir les deux mille trois cents lieues qui nous séparent du nouveau monde! Là, nous aurons à voir dans la plus jeune province de la jeune Amérique tout le développement, sur une terre neuve, des races occidentales régénérées par la liberté.

C'est donc le 25 mai, à cinq heures du soir, que nous levions l'ancre en rade de Yokohama. Tous nos amis les officiers français étaient venus nous dire adieu à bord : le canon a résonné, et avec ses nuages de fumée se sont dissipées dans la brume les montagnes de ce beau pays.

C'est toujours avec bonheur que je me retrouve sur l'Océan : il repose mes yeux fatigués des spectacles de la terre, et ici du moins j'ai le temps de rappeler tous mes souvenirs et de vivre avec eux. Depuis quatorze mois de voyage nous avons passé plus de deux cents jours à la mer! c'est assez pour donner l'habitude de cette vie qui m'était inconnue et qui est devenue pour moi un vrai plaisir. Notre navire est réellement magnifique ; c'est le plus grand sur lequel je me sois

encore trouvé : nous y menons une vie de château, seulement le château se promène et nous promène sur cette plaine immense dont l'aspect ne me lasse point, car j'y trouve une variété infinie d'aspects, grâce aux perpétuels changements de la lumière, du ciel et de l'Océan. La conversation avec des voyageurs venus de toutes les parties du monde, l'intérêt de la navigation, et puis le spectacle, toujours le même et toujours nouveau, des magnifiques couchers de soleil, sont les distractions de chaque jour.

Je reste toujours tard sur notre vaste pont, et je me couche heureux en me disant que je suis chaque soir de cent lieues plus près de la France!

Il faut maintenant que je vous décrive notre géant, *le Colorado*, qui vient d'inaugurer si heureusement la première ligne de vapeurs entre l'Amérique et la Chine. Figurez-vous un navire à lignes d'une grande élégance et d'une longueur de *cent dix mètres*. Tout l'avant de cette vaste coque est consacré aux passagers chinois; des entre-ponts bien aérés, bien peints, bien lavés, y sont disposés pour contenir douze cents Chinois, qui, comme vous le savez, émigrent en foule vers la Californie. Chacun a sa couchette; ils ont leur salon où ils fument, chantent et font de la musique ; mais ce qui est agréable, c'est que non-seulement nous ne les voyons jamais, mais encore jamais nous ne sentons ces

effroyables odeurs qui marquent la piste de tout fils du Ciel.

Au centre est tout l'emplacement de la machine ; le cylindre unique a 105 pouces de diamètre et 12 pieds de course. La pression de régime est de 12 kilogrammes par pouce carré ; cela donne, pour la surface du piston, 8,490 pouces avec une pression totale de 101,880 kilogrammes. Dans les circonstances actuelles, avec une détente variant de 4 à 5 pieds sur 12, la machine donne 10 tours, ce qui fait 80 mètres pour la vitesse du piston par minute, ou 1m333 par seconde. Si l'on divise cette expression vraie de la machine par 75 kilogrammes, valeur du cheval-vapeur, on trouve que le piston est poussé par une force de 1,371 chevaux-vapeur. Avec le grand balancier suspendu, les frottements sont infiniment réduits, pendant que le cylindre unique, qui les réduit encore, permet avec une longue manivelle une course de piston énorme. Nous sommes descendus dans la longue galerie des 16 fourneaux, au-dessous des chaudières, et en un instant nous avons été couverts de sueur. Eh bien, ce navire de 4,000 tonneaux, qui n'a cessé de filer avec une vitesse moyenne de 11 nœuds, ne brûle que 35 tonnes de charbon par vingt-quatre heures, résultat impossible à atteindre avec nos machines. Il n'a pas, comme tous les steamers sur lesquels nous avons navigué, été obligé d'une part de stopper pour renouveler ses

feux, de l'autre de les activer davantage en raison de la couche de sel qui se dépose généralement au fond des chaudières, car il n'a jamais employé que de l'eau distillée. C'est vous dire que nous avons une série de petites machines accessoires, sans parler du robinet qu'il suffit de tourner pour faire communiquer la grande machine avec la pompe à feu, qui en un instant inonde tout le navire.

Pendant les six premiers jours, mer très-grosse et brise très-fraîche, droit debout. Peu à peu le vent tourne et adonne, puis calme magnifique. Notre gros monstre, ne marchant qu'à demi-vapeur par économie (la tonne de charbon coûtant 125 francs à Yokohama), fait encore ses 260 milles (120 lieues) par vingt-quatre heures; fameuses enjambées sur la carte.

Lundi 3 juin 1867, à la mer,
37° lat. Nord, 177° 38′ long. Ouest.

C'était hier lundi 3 juin. Un jour de plus a passé sur nos têtes, et pourtant c'est encore aujourd'hui *lundi* 3 *juin*. Surprise profonde des passagers, peu forts sur les rotations de cette pauvre terre. C'est que nous avons franchi, pendant la nuit, le 180e degré de longitude; nous entrons seulement aujourd'hui dans la seconde moitié de la surface de la grande boule. Il est midi ici, et nous déjeunons

gaiement; il est minuit chez vous, et vous dormez tous là-bas, sur les bords de la Seine. Voici ce qui nous a obligés à retarder la date d'un jour, si nous voulons être d'accord avec le temps de San Francisco, puis d'Europe. Depuis notre départ d'Angleterre, nous avons toujours couru à l'Est; chaque jour à midi il nous a fallu, suivant la distance parcourue, avancer nos montres de cinq, dix ou vingt minutes; c'était la différence en longitude faite entre deux midis consécutifs. Allant en apparence au-devant du soleil, nous devancions chaque jour de quelques minutes l'heure à laquelle il se levait au point quitté la veille, et toutes ces avances ajoutées les unes aux autres auraient monté à vingt-quatre heures à notre retour, après le tour entier du globe. Nous aurons donc vu le soleil se lever une fois de moins que les personnes restées au point de départ. Mais aujourd'hui tout est remis en ordre, grâce à notre répétition d'un jour. Nous n'aurons plus l'air de vous arriver de la lune, et d'avoir perdu la connaissance du temps. Nous aurons eu, il est vrai, une semaine de deux lundis. Quel bonheur si nous avions été au temps du collége, et si c'était tombé un dimanche !

Le premier trait de caractère que je remarque à bord de notre navire, où la majorité des passagers comme la totalité du personnel appartient aux États-Unis, c'est la glorification perpétuelle de la patrie.

Quand les Californiens parlent de San Francisco, ils ajoutent presque : « Nous n'avons mis qu'un quart d'heure à le faire ! »

Quant au capitaine du navire, il a une tenue et un air comme il faut qui l'ont fait estimer et aimer de tout le monde. Il ne nous avait pas produit cette impression la première fois que nous l'avions vu : à l'agence de Yokohama, il se trouvait dans un coin au moment où nous venions nous informer du départ. Et comme nous demandions le jour probable de notre arrivée à San Francisco : « Vous pouvez être certains, nous dit le capitaine, que le 15 juin, à six heures du soir, vous serez arrivés à destination. » Prédire l'heure de l'arrivée quand on a l'océan Pacifique à traverser et toutes les incertitudes de la mer devant soi pendant deux mille trois cents lieues, c'était bien hardi ! mais je commence à croire qu'il tiendra parole ! En attendant, il passe deux fois par jour l'inspection complète du navire, entre dans chaque cabine, dans les cuisines, partout enfin, et son bâtiment est réellement brillant comme un miroir : la mâture est grattée à neuf et le gréement irréprochable.

Dans la société qui nous entoure, mêlée de missionnaires et de cabaretiers, de journalistes et de mineurs enrichis, venus en Chine pour s'enrichir encore plus, il n'y a pas de figures moroses.

Un type surtout est caractéristique : grand,

maigre comme un clou dérouillé, cheveux plats, longs et collants, figure osseuse et anguleuse, peau de bouc, nez immense en bec à corbin, et au bout d'un menton pointu comme le cap Horn, une barbiche rousse à l'américaine, tel est l'être le plus sérieux du bord le matin, le plus grotesque le soir. Il nous raconte alors, avec un sourire enfantin et une naïve intonation, la fièvre qu'il avait, il y a douze ans, en Californie, quand il cherchait des lingots : il en a trouvé de gros, bien gros... (sa figure s'illumine) ; puis, avec un calme inouï : « Quelquefois, » ajoute-t-il, on se querellait le soir au cabaret des » mineurs ; et, tenez, à San-Francisco je pourrai vous » montrer un « bar » où un gaillard m'a donné un » coup de poing : j'ai tiré paisiblement mon revolver, » je l'ai appuyé sur son ventre, j'ai fait feu, et, ma » foi, je l'ai tué *raide.* » Ce bonhomme nous dit cela dans un cercle de vingt personnes en ricanant bonassement et en paraissant trouver la chose fort naturelle. L'autre soir, on jouait sur le pont, par un temps superbe, avec les dames : rien d'amusant comme le geste rapide avec lequel il s'est mouché au moyen de deux de ses doigts, puis a stoppé à mi-chemin, ébahi de l'ébahissement des dames, en cachant la main coupable. Mais ne plaisantez pas, c'est un « first class passenger », et nous avons le plaisir de le voir à notre table. Je ne sais s'il a réalisé un beau magot en Chine. Toutefois cette âme

innocente s'y est prise de tendresse pour les oiseaux du ciel. Il a rapporté dans une cage une grosse alouette chinoise, parfaitement dressée. Je me souviens fort bien d'avoir vu, sous mes fenêtres, en Chine, quinze et vingt pantins tenant une cage sur leur main renversée, à la hauteur de leur figure, et sifflant pendant quatre et cinq heures des airs à ces oiseaux gris. Ladite alouette, il faut l'avouer, chante à ravir et jamais le même air; elle imite le chat, le chien, siffle sur les tons les plus charmants et les plus variés: on l'entourait chaque jour, on la choyait, et, jusqu'aux dames, c'était à qui attraperait des mouches pour elle. Notre malin mineur, voyant que sa bête devenait la coqueluche de tous les passagers, eut une idée superbe, et, un jour, sans vergogne, fit circuler une liste avec deux cents numéros de loterie et l'inscription suivante :

« A celebrated Bird, lately imported at great » expense from China by an equally celebrated, but » exceedendly modest Trapper, will be raffled for, » on board Colorado ; the present proprietor of this » valuable ornithological specimen, being entirely » *busted,* is obliged to part with the only thing he ever » *loved,* for filthy lucre: two hundred chances at » two dollars each[1] ! »

[1] Un fameux oiseau, récemment importé de Chine par un voyageur également fameux, mais excessivement modeste, va

Le jour même, les deux mille francs étaient versés dans la poche de notre compagnon de route, que cet américanisme ne rendait pas plus embarrassé que son coup de pistolet du temps jadis. Le soir, on procédait à la loterie avec une grande animation : lui seul fumant une énorme pipe allemande, vêtu de son éternelle veste jaunâtre, nous regardait avec un malin sourire en ayant l'air de dire : « Les naïfs! » Inutile d'ajouter que je n'ai pas gagné l'oiseau; mais il faut avouer que deux mille francs pour une alouette, c'est un joli prix!

Un détail qui mérite aussi une description dans notre vie de bord, est celui de nos repas. Un gong (tam-tam) étourdissant, faisant vibrer les ondes sonores les plus bruyantes au-dessus de l'onde amère, nous appelle : six tables sont garnies, et toute une armée de garçons nous attend, rangée en bataille : il y a des nègres à lèvres immenses et à gros ventre; des blancs à barbiche, des mulâtres à favoris et à faux-col. Le steward en chef, l'ordonnateur, un vrai personnage, est noir, et les blancs lui obéissent au doigt et à l'œil, comme des noirs! Le steward sonne un timbre : en avant, marche! chaque

être tiré en loterie à bord du *Colorado*. Le propriétaire actuel de ce précieux spécimen d'ornithologie étant entièrement *ruiné*, est obligé de se séparer, en échange de vil métal, de la seule chose qu'il ait jamais *aimée* : deux cents chances, à deux dollars chacune! »

garçon s'avance *au pas*; deux coups de timbre, il dépose l'assiette; trois coups, il repart. Puis, un temps, comme au théâtre. Un coup de timbre, vingt bras s'avancent et restent suspendus comme pour donner une bénédiction au-dessus des réchauds; deux coups, enlevez et maintenez en position! trois coups, en marche, en rang, au pas, réchaud en main. Tout le dîner est ainsi servi; c'est fort risible. Un coup de timbre sonore ordonne la distribution des fourchettes; à un autre coup, soixante cuillères s'abattent avec ensemble sur la nappe comme une volée de pigeons; deux coups de sonnette, et toutes les lampes s'allument; trois coups, à dix heures du soir, et tout s'éteint. Bref, c'est le timbre qui règle et résume toutes nos actions à bord, avec une superbe ponctualité. Je m'étonne qu'on ne sonne pas pour que tout le monde soit endormi à la fois.

Le temps est toujours magnifique : nous suivons la ligne droite la plus parfaite du Japon à la Californie, et c'est avec bonheur que, suivant des yeux le sillage que nous traçons chaque jour dans ces eaux si bleues, nous voyons les milles s'ajouter aux milles, et diminuer ainsi peu à peu la distance qui nous sépare de vous.

13 juin 1867.

Aujourd'hui nous passons la « Porte d'Or » qui ferme la vaste baie de San Francisco : la côte est haute et escarpée; ce ne sont que des crêtes de roches pelées et des sables déserts. Nous avons été prévenus de cette pénible impression. Mais, a-t-on ajouté, c'est dans les montagnes de l'intérieur que vous trouverez les *plus beaux sites du monde.* Tel est donc le premier aspect sec et monotone de la Terre de l'Or! Pourquoi faut-il que les terres qui recèlent dans leurs entrailles les plus immenses trésors, apparaissent toutes sous l'aspect le plus dénudé et le plus inhospitalier!

Au moment où le soleil se couchait, notre grand *Colorado* manœuvrait pour se mettre le long du quai de San Francisco : la terre, les maisons, le ciel, semblaient tous de la même couleur; jaune et vilain aspect que celui de cette ville! Les tristes collines qui l'entourent semblent vouloir l'ensevelir sous des nuages de sable qu'une bise désagréable promène en tourbillons dans les rues. — Ah! quand on vient de quitter les rivages si frais, si ravissants, si verts, si féeriques du Japon, on éprouve une pénible impression en abordant la plage de la Californie. Nous avons décidé de coucher encore à bord avant de fouler un sol qui nous sourit si peu. Pourtant, vers

les neuf heures du soir, nous avons voulu jeter un premier coup d'œil dans la ville.

A peine avions-nous fait cent pas sur le quai, que nous rencontrons une maison... *en promenade :* le duc de Penthièvre et Fauvel m'avaient toujours parlé de la facilité avec laquelle les Yankees promenaient une maison tout habitée à travers les rues et la campagne; j'y croyais..., mais je ne pouvais me l'imaginer. Eh bien, c'est la première chose que j'ai vue dans ce pays d'extravagance. C'était une maison en bois, à cinq fenêtres de façade et trois de côté, composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage; il y avait de la lumière dans plusieurs des chambres; au premier, un bon citoyen à barbiche de chèvre fumait une longue pipe; en bas, un ménage soupait en compagnie d'une bande d'enfants. Pendant ce temps, la maison avançait de quelques pieds : vous pensez que je me suis arrêté pour voir un peu la chose; un cheval tournait en rond à cent mètres de là et faisait virer un cabestan; un palan et un câble attiraient toute la baraque, qui reposait ou plutôt glissait sur des rouleaux de bois. Ainsi un seul cheval suffisait pour faire mouvoir l'habitation de deux familles : on m'a dit qu'on allait mettre la maison au coin de la rue 277 et de la rue 48, à trois kilomètres de là. Je n'en revenais pas, car ce n'était pas une de ces charrettes de bohémiens que l'on voit chez nous, et je n'ai eu

qu'à me retourner pour voir qu'elle était absolument semblable à toutes celles qui formaient la rue dans laquelle nous étions.

A dix heures, nous étions au théâtre. Je confesse que nous étions singulièrement ébahis. Huit grands mois s'étaient passés depuis que nous avions quitté l'Australie : nous n'avions cessé de courir les pays plus ou moins sauvages de l'Orient; aussi sommes-nous restés en pâmoison devant les toilettes étourdissantes et les fraîches figures des belles Américaines qui remplissaient les loges. Nous étions comme des Iroquois tombant au milieu des fêtes du « high life ». Il y avait dans cette salle de spectacle une élégance, un brillant, un parfum inouï de civilisation dont nous ne pouvions plus nous faire une idée.

Pourtant nous pouvions comparer encore la féerie de l'Orient à la féerie du nouveau monde; car sur la scène, c'étaient nos amis les Japonais qui faisaient des tours merveilleux, et nous étions ravis de retrouver en eux ce charme, ces manières douces et aimables qui nous avaient fait tant aimer ce peuple. Nous avons lancé de notre loge deux bruyants « ohâïhô ! anàtà ! » à deux Japonaises qui étaient tout intimidées sur la scène, et à l'instant leur figure s'est illuminée de joie et leurs yeux sont devenus étincelants à la vue de deux *Compatriotes*, éblouis comme elles de spectacles si nouveaux.

Après le spectacle, nous sommes revenus nous coucher à bord du *Colorado;* il nous semble que nous allons respirer encore une dernière fois l'atmosphère de l'Extrême-Orient; et lorsque nous quitterons ce navire, c'est au Japon, à la Chine, à Java et à l'Australie que nous croirons dire adieu, ur le seuil du nouveau monde.

XI.

SAN FRANCISCO.

Analogie entre San Francisco et Melbourne. — Premier aspect des rues. — Souvenirs du général Mac-Dowell. — Départ pour l'intérieur.

14 juin 186

En débarquant sur une terre aurifère, aux États-Unis, dans une ville civilisée, mon impression est celle-ci : d'une part, nous allons trouver ici la répétition peu modifiée des mines de l'Australie, les récits d'une même fièvre de l'or, les mœurs excentriques des mêmes mineurs ; de l'autre, après Siam, Pékin, Yeddo, l'aspect des œuvres de la race anglo-saxonne a quelque chose de quasi européen à nos yeux, qui fait que nous croyons arriver dans la banlieue de l'Europe. Le télégraphe et les journaux quotidiens vous mettent rapidement au courant de ce qui se passe ici : nous vivons donc presque de la même vie que vous. De plus, vous avez lu tant d'œuvres remarquables sur l'Amérique, que je crois bien faire en ne vous donnant pas dans mon

journal des détails qui ne seraient que la reproduction de mes premières lettres, ou une pâle redite de choses admirablement peintes par d'autres. Aussi il me semble que je rentre dans les sentiers connus du commerce et de la politique; *ce sera donc désormais une règle pour moi, par égard pour vous, de n'entrer ni dans le récit de ce que le télégraphe vous annonce plus vite que je ne mets de temps à vous l'écrire, ni dans les considérations sur la démocratie américaine qui m'intéressera beaucoup, mais dont vous me saurez gré de ne pas tirer une centième fois le cliché aujourd'hui vulgarisé.*

Mes rapides impressions sur les différentes phases de notre retour en Europe, voilà mon seul but, en continuant à vous envoyer mon journal par chaque courrier; j'espère presque le *gagner de vitesse.*

Comme premier aperçu, San Francisco ressemble beaucoup à Melbourne, mais en moins bien. Une seule rue est animée, c'est le boulevard des affaires, Montgommery street; les autres sont tristes et désertes; elles sont traversées dans toute leur longueur par deux et quelquefois quatre rails de chemins de fer sur lesquels circulent de longs omnibus, moins confortables que celui de Paris à Sèvres. Les hommes sont habillés d'une façon vulgaire, et portent des chapeaux de feutre en casseurs d'assiettes; quelques-uns sont encore armés d'un revolver, mais c'est par simple religion de souvenir: car la mode est

complétement passée de s'entre-tuer, comme jadis, en plein midi et en pleine rue. C'est aussi de l'histoire ancienne que celle des prix fabuleux de toute chose : partout où il y a des mines d'or, chaque habitant vous raconte qu'à telle époque il a payé cinq cents francs une paire de bottes, trois cents francs un dindon, et deux cents francs par jour un domestique : aujourd'hui, les conditions de la vie sont à peu près les mêmes à San Francisco qu'à Paris.

18 juin.

Le général Mac-Dowell, qui a le commandement de toute la côte du Pacifique, est venu voir le duc de Penthièvre ; c'est un ancien compagnon d'armes du comte de Paris et du duc de Chartres, et nous étions tout émus en l'entendant parler de ses souvenirs de batailles et de son dévouement pour les princes. « Ah ! votre père et vos cousins, disait-il, sont si » sincèrement aimés par tous les Américains, que » nous voulons venir vous dire notre reconnaissance » et notre attachement pour votre famille. L'Améri- » cain n'a pas les formes du langage, mais il a le » cœur haut placé, et il n'en est pas un qui ne » veuille se souvenir de ce que les vôtres ont fait » pour nous. Quand on nous méprisait en Europe, » quand on disait que nous allions « to the devil », » quand toutes les nations nous criblaient d'injures,

» nous les démocrates, des princes de race royale
» sont venus franchement donner leur sang pour
» notre cause, combattre en simples capitaines dans
» nos rangs pour la liberté. Dites-leur bien que nous
» leur en serons éternellement reconnaissants, car
» nous les avons vus pendant onze mois les premiers
» au feu, les plus infatigables, les plus avides des
» corvées du service militaire, et les meilleurs ca-
» marades comme les plus braves. » Mais, ce que je ne saurais vous rendre, c'est la simplicité et l'émotion avec lesquelles parlait ce brave général, qui a fait son éducation en France, qui a la physionomie, les manières et le langage d'un Français. C'est lui qui nous a fait remettre de onze jours notre départ, qui nous a tracé tout le plan de notre voyage dans l'intérieur et aux montagnes Rocheuses, et qui enfin a voulu faire passer ce matin au duc de Penthièvre la revue de plusieurs batteries d'artillerie.

19 juin.

Le lendemain de la revue, nous nous arrachions aux charmes de la vie mondaine pour nous donner tout entiers à notre voyage dans l'intérieur. Nous nous embarquons sur un de ces fameux navires à quatre étages, véritable maison sur l'eau, que les Californiens affectionnent particulièrement, et nous remontons à toute vapeur la baie du Sacramento.

XII.

LE *WELLINGTONIA GIGANTEA*.

La diligence de Stockton. — Fertilité de la plaine californienne. — Voyage à cheval dans la Sierra-Nevada. — Les dimensions des arbres géants. — L'Yo-Semite-Valley. — Ses cascades. — Un serpent à sonnettes. — Vallée de Calaveras.

20 juin.

Nous débarquons de bon matin à Stockton : plusieurs diligences attendent le steamer, elles sont attelées de quatre et six chevaux; en un instant, elles se remplissent de monde. Si tout chemin mène à Rome, ici tout chemin mène à une mine d'or. Nous avons dans notre guimbarde des spécimens de plusieurs nations, types de bandits les mieux accentués: dans l'intérieur, sept ou huit Chinois fument leur opium, portant pour tout bagage leur pioche de mineur et le classique plateau-cuvette de fer-blanc qui sert à laver le sable aurifère. Le langage harmonieux de l'Empire des Fleurs contraste singulièrement avec la conversation animée de deux Mexicaines vêtues de mantilles, de chiffons de soie verte, orange, bleue, écarlate, qui fument en gazouillant. Sur l'impériale, une foule de mineurs

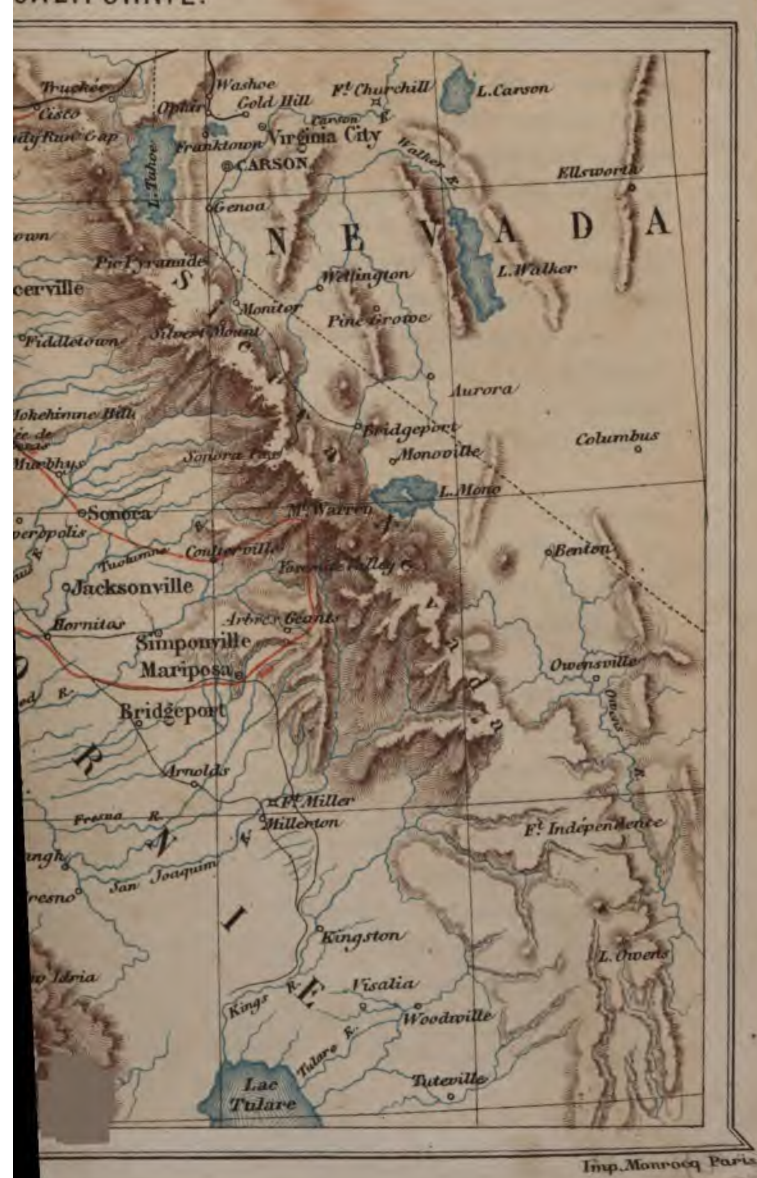


ITINÉRAIRE



Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin.

CALIFORNIE.



Imp. Monrocq Paris.



yankees, ivres et débraillés, coiffés d'immenses chapeaux mexicains dont les bords ont un mètre de rayon, mâchent du tabac et le crachent sur nos bottes. Tout ce monde va dans quelque centre de mines, à la recherche de la fortune.

Plus loin, nous rencontrons des Français; un sentiment naturel nous porte à nous rapprocher de nos compatriotes. Bon, ce sont des insurgés de juin. « Je vous reconnais, *vous*, » dit l'un d'eux à Fauvel. Et, en effet, Fauvel retrouve en lui un gaillard qui avait voulu le jeter par-dessus bord, sur le vaisseau le *Triton*.

Voilà la compagnie avec laquelle nous avons voyagé tout le jour, compagnie d'élite pour les bonnes manières, comme vous pensez! La plaine qui s'est déroulée devant nous, par une chaleur rôtissante, était couverte de moissons. Pendant des lieues et des lieues encore, nous traversions le même champ de blé, appartenant au même propriétaire : la récolte était superbe, et je ne m'étonne plus que cette Californie qui, il y a quinze ans, ne produisait pas un seul épi de blé, et qui faisait venir toute sa subsistance des États de l'Est, par Panama, soit devenue aujourd'hui non-seulement le grenier de la mère patrie, de la Chine et de l'Australie, mais presque notre rivale jusque sur les marchés du Havre!

Elle exporte, année moyenne, des céréales pour trente-trois millions et demi de francs. L'agricul-

ture est devenue la plus sûre et la plus productive des spéculations; les progrès de la science lui ont donné des machines admirables pour toutes les opérations de l'année, ce qui est la compensation de la cherté du travail manuel : le manœuvre, en effet, gagne dix francs par jour au minimum. Mais le grand auxiliaire de la culture californienne, c'est le climat; pendant cinq mois de l'année, il ne pleut pas une seule minute ; les fermiers promènent d'abord leurs moissonneuses à vapeur sur leurs « Ranches » étendus, récoltent, puis battent sur place! En un jour de voyage on peut voir la récolte encore debout, plus loin la récolte fauchée, plus loin les piles de sacs attendant en plein air, depuis un mois ou deux, la charrette de l'acheteur.

Nous avons rencontré plusieurs de ces singuliers attelages appelés « Prairies-schooner » (la goëlette des prairies); quatorze à dix-huit mules, deux par deux, traînent toute une procession de trois ou quatre longues charrettes attelées en un seul bloc : cette caravane porte sa provision d'eau avec elle et navigue presque à la boussole dans ces plaines sans fin : les conducteurs sont à cheval, vrais types de bandits, le revolver à la ceinture.

Vers le soir, nous arrivions au pied des collines qui mènent à la Sierra-Nevada, dont les sommets neigeux étincelaient à l'horizon : nous avions changé plusieurs fois de chevaux dans des

das » et nous avions vu les cahots devenir presque chinois. Une veine d'ardoise, de plusieurs lieues de large, traverse perpendiculairement la route à peine tracée, et vous devinez la série de saccades et de soubresauts que nous éprouvions. La culture a cessé ; le pays est nu et rôti ; seuls des Chinois en longues files viennent rompre la monotonie du paysage : ils grattent et lavent le sable dans les lits presque desséchés des torrents. Race âpre au gain mais routinière, ils lavent pour la centième fois des terres que les blancs ont déjà bien souvent bouleversées : ils gagnent de sept à dix francs par jour, et, vivant sobrement de riz, ils espèrent revenir, au bout de vingt ans, dans leur Céleste Empire, ou riches, ou... morts. Car, chose curieuse ! aucun d'eux n'est enterré sur le sol californien ; leurs plus belles économies sont toujours réservées pour l'achat d'un cercueil et le rapatriement de leur cadavre.

Bien tard dans la soirée, notre diligence déposait son monde dans un village de mineurs, à la porte d'une baraque de bois, à peine reconstruite à la suite de trois incendies successifs. Ce lieu de délices se nomme « Hornitos », qui signifie « petit four » en espagnol. C'est la première parole vraie que nous entendons dans ce pays, auprès duquel la Gascogne serait terre d'Évangile. On nous avait dit en partant que nous allions voir « la plus belle campagne du monde », faire six lieues à l'heure ;

et qu'il faudrait quatre hommes pour tenir les rênes de nos chevaux! — Non, c'était plaine chinoise, qu'on devait dire, quatorze lieues en quinze jours, et quatre hommes pour fouetter!

21 juin.

A quatre heures du matin, la diligence repart, et à midi nous sommes à Mariposa, à l'extrême limite de toute espèce de route carrossable. Nous voulons aller voir les fameux « grands arbres » et l'Yo-Semite-Valley » dans la Sierra-Nevada, les deux merveilles, paraît-il, de la Californie. Nous nous hâtons donc de nous procurer des chevaux et un guide; le guide est un Mexicain de bonne volonté, nez busqué, teint couleur chocolat clair, œil faux, corps étique et brisé, revolver à la ceinture, cela va sans dire, et grandes phrases redondantes à l'espagnole. Nos selles aussi sont mexicaines. La Californie a gardé beaucoup de traits de ses premiers conquérants. Nous nous faisons vite à ce harnachement de cuirs et de banderoles, à ce pommeau arabe; à ces « calçaneros » battant les flancs du cheval, et à ces « zapaderos » (étriers) où le pied est emboîté dans un monument de bois et de cuir destiné à le protéger du soleil et de la poussière. C'est ainsi que nous gravissons les sentiers difficiles de la Sierra; et grâce à cet accoutrement, nous repré-

sentons, sauf la figure toutefois, de vrais bandits mexicains.

Le pays des montagnes devient sauvage; nous galopons sous d'épaisses forêts de pins. De la plaine hideuse nous passons à une nature verte et accidentée; la transition est rapide, comme dans une décoration de théâtre, et la nature de la Californie veut nous paraître aussi brusque dans ses spectacles que ses habitants dans leurs manières. Bientôt nous traversons des torrents desséchés, nés d'une avalanche et morts avec elle; ce n'était qu'un chaos de roches arrachées, de troncs d'arbres immenses accumulés en ruine par le tourbillon; puis nous côtoyons des ruisseaux d'eau glacée découlant des neiges et roulant un sable de pyrites brillantes comme de l'or aux rayons du soleil. « Ah! si c'était de l'or! » nous écrions-nous à tout moment; car dans cette terre que tous bouleversent et lavent pour trouver le riche métal, on croit toujours fouler quelque trésor. A chaque pas, nous faisons envoler des couples de cailles ravissantes portant une aigrette noire sur le sommet de la tête, et nous voyons une foule de lièvres à grandes oreilles, appelés « prairies jakasses » (ânes des prairies). Il est assez curieux de remarquer que dans cette Californie, la terre la plus sablonneuse et la plus jaune qu'on puisse imaginer, on s'est évertué à tout décorer du nom de prairies. Nous rencontrons aussi des dindons sauvages, des

chouettes innombrables et des rats-écureuils. Tout d'un coup, nous voyons comme une colonne de feu s'élever au milieu de la forêt, et la flamme embraser le tronc d'un gros pin, qui nous apparaît comme un gigantesque candélabre à mille branches. C'est notre coquin de Mexicain qui s'est amusé à incendier un bel arbre, pour le plaisir de détruire une belle chose. Déjà le long du sentier nous avions remarqué des troncs brûlés, des traces de campements des Peaux-Rouges; ainsi après les dévastations des sauvages, les blancs deviennent eux-mêmes les destructeurs barbares de la forêt. Nous étions déjà loin de ce vallon, que nous voyions encore la fumée résineuse de l'incendie; qui sait jusqu'où le vent aura porté la flamme envahissante dans la forêt vierge?

Le soleil s'était couché, nous suivions les flancs escarpés d'une sombre vallée, et nous ne pouvions trouver la hutte d'un pâtre-chasseur où nous devions passer la nuit; nous n'avions pour nous consoler qu'une nuée de moustiques insupportables. Enfin nous arrivons. Le brave homme a du lait de ses vaches, et un daim qu'il a tué le matin même. Le torrent coule avec fracas à côté de nous; quelques Indiens, avec des bâtons au travers des narines et des oreilles, se chauffent autour d'un grand feu qui éclaire tous les arbres de la vallée. C'était un sévère mais beau spectacle : ces feux, ces lueurs,





Un des Arbres Géants de la vallée de Calaveras.





la forêt, le silence de la nuit, cette troupe d'Indiens, nos chevaux au piquet, formaient un ensemble plein de sauvage mélancolie.

De bon matin, nous nous mettions en route pour aller voir les *Wellingtonia Gigantea.* Sans être incrédules, nous voulions constater par nous-mêmes si, sur ce point encore, la Garonne n'avait pas arrosé de ses eaux ces arbres californiens. J'avoue même que je n'avais jamais cru bien sincèrement au *Wellingtonia* du Palais de cristal de Sydenham.

Après avoir grimpé pendant deux heures dans des sentiers sinueux, nous arrivions au sommet où se trouvent ces grands arbres. Il fallut bien alors se rendre à l'évidence ! Rien ne saurait donner une idée du spectacle qui s'offrait à nos yeux : j'en demeurais confondu. Nous avions l'air de pygmées à côté de ces géants de la nature végétale : nos chênes les plus majestueux, les sapins les plus élevés des Alpes et des Pyrénées, les arbres à gomme de l'Australie, sembleraient des nains accroupis sous leur ombre.

Ils sont là au nombre de six cent douze, presque en un seul bloc, s'élevant comme de gigantesques colonnes de cent mètres de haut. Quand on les voit, on ne peut que les admirer! Mais il me faut pourtant vous donner des chiffres, et voici ceux qu'a publiés la commission scientifique envoyée par l'État pour mesurer ces arbres :

Le « *Grizzly* », le plus beau, a onze mètres de diamètre et cent dix mètres de hauteur. La première branche est à soixante-dix mètres du sol. Tous ceux qui l'entourent approchent de ces dimensions. Que de siècles il leur aura fallu pour dominer de si haut la forêt vierge !

Mais, songez-y ! cent dix mètres ! c'est deux fois la hauteur de la tour Saint-Jacques ! c'est plus haut que la croix du dôme des Invalides; et le sommet des tours de Notre-Dame pourrait encore s'abriter sous la branche la plus basse[1] !

Onze mètres de diamètre, c'est, si je ne me trompe, la longueur d'une jolie salle de bal à Paris. Figurez-vous alors un salon entièrement rond, de trente-trois mètres de circonférence, creusé dans un seul arbre, et le parquet de ce salon fait d'un seul morceau ! N'est-ce pas merveilleux ?

Nous avons parcouru longtemps ce bois incroyable, digne de l'époque des Titans. Par malheur, les Indiens y ont campé jadis, et leurs feux allumés au pied d'un grand nombre de ces arbres ont laissé sur leur épaisse écorce de larges plaques charbonneuses. Mais la séve de ces rois de la végétation, éternelle comme leur éternelle verdure, a résisté

[1] La tour Saint-Jacques a 54 mètres de haut; les tours de Notre-Dame, 67 mètres 20; le Panthéon a, jusqu'à la naissance de la croix, 80 mètres; et le sommet de la croix du dôme des Invalides est à 100 mètres 70 centimètres du sol.

aux années et aux incendies. Quatre cependant sont tombés; sur l'un d'eux, nous nous sommes promenés quatre de front dans toute la longueur; et nous avons pu compter 68 *mètres* jusqu'à la *première branche*. Un autre a pris feu, peu de temps après sa chute; l'intérieur seul de l'arbre s'est consumé, toute l'écorce, épaisse de plusieurs pieds, bulbeuse, et imprégnée d'humidité, s'est conservée intacte; nous sommes entrés *à cheval* dans ce tunnel de bois; nos chevaux étaient grands, et nous sommes de bonne taille; eh bien, en levant les bras nous ne pouvions toucher la voûte qui nous couvrait. Voyez-vous quatre cavaliers chevauchant dans cette immense barrique!

A une heure, nous étions de retour dans notre cabane; je n'avais qu'un regret, celui de n'avoir pu trouver quelque rejeton de ces gros arbres pour le rapporter en France. Mais je n'avais pas perdu de vue mon idée. Aussitôt revenu, je prends à parti notre homme des bois, et j'obtiens de lui, malgré la chaleur et la fatigue, qu'il vienne avec moi sous certain des géants où je pourrai arracher quelques jeunes rejetons. — Ce n'était pas chose facile que de découvrir une place où il y en eût, mais ma peine ne fut point perdue; à la nuit je revenais avec une soixantaine de brins verts sur le pommeau de ma selle; je les soigne comme des enfants; nous les planterons à Sandricourt; nous

causerons sous leur ombre : je sais bien quel nom je graverai dans leur écorce, et comme l'a dit le chantre des Églogues :

> Crescent illæ : crescetis amores!
>
> . . . .
>
> Cèdres, vous grandirez : vous verrez chaque jour
> Croître avec vous mon heur et grandir mon amour.

23 juin.

En attendant, il faut avancer. Nous montions depuis le matin la Sierra-Nevada; nos chevaux enfonçaient dans des flaques de neige, quand enfin l'Yo-Semite-Valley se trouva tout à coup à pic, à plus de mille pieds au-dessous de nous! C'est d'un bloc surplombant que nous dominions ce grand spectacle.

Cette vallée a quelque chose de diabolique et d'austère qui semble envelopper tous les détails pour ne laisser voir que de grands traits. Ce n'est pas la nature riche et féerique de Java; ce n'est plus le coquet Japon; ce n'est pas la Suisse avec ses glaciers. C'est le grandiose du roc nu et aride! On dirait que le Créateur, dans un moment de colère, a donné un immense coup de sabre dans de gigantesques blocs de granit. Il a fait une fente d'un kilomètre de profondeur dans le roc : des parois

nues, à pic, tranchées comme un glacis, de trois mille pieds de haut, reflètent les rayons du soleil, tandis que le fond de la vallée est dans l'ombre noire. C'est une de ces vues qui frappent sans charmer et qui font presque peur... — Le grand coup de sabre a interrompu le cours des rivières bouillonnantes! en un instant elles sont devenues des cascades colossales, les plus hautes du globe. Sur la paroi de droite du grand précipice étaient les aiguilles de granit appelées « Cathedral-Rocks », vrais clochers naturels, et la cascade de « Poh-ho-no-ho » qui a neuf cent quarante pieds de hauteur : l'œil peut suivre les grandes masses d'eau de la rivière qui tombent en flocons avec fracas, et qui étendent sur le roc nu le voile scintillant des couleurs de l'arc-en-ciel. A gauche, la gorge semble fermée par le bloc de granit cyclopéen du Tu-Toch-nu-lale (noms indiens) qui a trois mille quatre-vingt-cinq pieds de haut et qui semble coupé au couteau. Enfin la chaîne continue pour déverser au fond de la gorge un nouveau torrent qui forme la grande cascade, tonnante au loin, de l'Yo-Semite (deux mille deux cent cinquante pieds)! Celle-là est la seule qui ne tombe pas d'un seul jet. elle s'interrompt deux fois, mais la première de ses chutes est de mille quatre cents pieds : c'est splendide!

Il nous a fallu trois heures pour descendre, par

un chemin de chèvres, au fond de la gorge où coule le torrent impétueux formé par tant de cascades. Là, nous avions le sentiment d'être au fond d'un puits. Nous trouvâmes dans cette gorge des cabanes de bois; avec quel bonheur nous y entrâmes! Bêtes et gens n'en pouvaient plus.

24 juin.

A cinq heures du matin nous étions déjà à cheval au lac-miroir, qui reflète admirablement toutes les roches environnantes, puis sous la cascade de l'Yo-Semite; à deux mille mètres, on est déjà inondé comme par une belle pluie d'orage : le tonnerre de la chute est saisissant!

Peu après, nous avions une grande dispute avec notre guide. Nous voulions partir sur-le-champ et atteindre le jour même la prochaine étape, ce qui nous faisait gagner vingt-quatre heures; mais lui ne voulait à aucun prix, prétendant (et il avait raison) que les chevaux en mourraient. Cependant nous avions tant à voir avant le départ du steamer fortuné qui doit nous ramener plus près de vous, qu'il nous fallait tripler les étapes. Le Mexicain est resté de deux heures en arrière, et nous avons galopé tout le jour, harcelant constamment nos bêtes et suivant seulement notre boussole. Ah! ma pauvre canne! elle a rossé les poneys de Java, les reins des Chi-

nois, les flancs des ânes de Mongolie, des chameaux et des chevaux de revue! Aussi elle en est toute courbée : c'est que quinze lieues ventre à terre dans les roches et les sentiers les plus affreux, c'est dur à faire; mais nous avions l'entrain de l'aventure!

J'avais toujours mes *soixante* wellingtonia gigantea dansant la cachoucha d'une façon désolante sur le pommeau de ma selle : je les avais amarrés dans une petite boîte de fer-blanc qui me sciait le genou; j'avais enveloppé le tout d'un bouquet de fougères et de mon unique chemise de toile; et à chaque ruisseau, j'arrosais ma collection, qui résistait ainsi quelque temps au soleil torride. Puissé-je les rapporter vivants!

A six heures et demie du soir, nous galopions encore dans un sentier tortueux; tout à coup mon cheval s'arrête court, dresse la tête et tremble de tous ses membres : une musique de grelots arrive alors à mes oreilles! Le duc de Penthièvre, qui ouvrait la marche, avait dérangé dans son sommeil un serpent à sonnettes! Il était là, à cinq pas de moi, enroulé quatre fois sur lui-même, agitant tout le paquet des sonnettes blanches qu'il a au bout de la queue, et levant la tête droite à deux pieds au-dessus du sol, il dardait avec rage son trident bleuâtre. Ce charmant animal était d'un jaune verdâtre, et gros à peu près comme le bras; il faisait une musi-

que infernale à laquelle mon cheval et moi nous nous sommes soustraits avec un enthousiasme remarquable; car j'avais entendu dire que quand un serpent à sonnettes est en colère, joue de son instrument et est enroulé sur lui-même, il prend ainsi son point d'appui pour s'élancer sur vous comme une flèche, et vous envoyer jouir de la félicité éternelle avec vos respectables aïeux, beaucoup plus tôt qu'on ne le voudrait.

Mais nous voici de nouveau le long des ruisseaux qui charrient de l'or et où barbottent les Chinois, gratteurs infatigables; quelques cabanes de bois pour les mineurs nous indiquent notre étape, où nous arrivons ruisselants. Nota, les chevaux tiennent encore bon : nous n'avons pas encore revu le guide mexicain.

25 juin.

Six heures de fouet nous ramènent aux routes fréquentées et aux centres miniers. C'est un vrai tour de force que nous avons fait là : nous retrouvons Fauvel à Coulterville, chez M. Coulter, le père de cette jeune cité où l'on grille de chaleur. Pour nous, nous étions à La Fayette Hôtel, un de ces taudis de mineurs comme vous ne pourrez jamais vous les figurer; en attendant la diligence, nous avons passé toute la journée dans l'eau. On fouille les entrailles de la terre avec une ardeur fébrile

dans cette rôtissoire. Je comprends d'ailleurs cet entrain : un petit puits de quinze pieds carrés vient de rapporter 75,000 dollars (375,000 fr.) !

26 juin.

Nous venons de passer en diligence vingt heures consécutives, et nous avons traversé successivement Sonora, Murphy, des campements et des villes de bois. La recherche de l'or a ici comme partout quelque chose de diabolique : le lit d'un torrent que nous avons longé pendant des heures, n'est qu'une série d'aqueducs, de roues de moulins, soit pour élever l'eau, soit pour faire mouvoir des pilons à quartz : mais il me semble que je reviens à Ballarat !

Sortant des vallées agitées de la fièvre de l'or, nous arrivons à Calaveras, sombre gorge où nous pouvons de nouveau contempler de magnifiques wellingtonia, ou washingtonia gigantea. Ils sont ici réunis en un groupe de quatre-vingt-dix ; chacun porte le nom de quelque grand homme ; aucune trace de feu n'est venue abîmer leurs beaux troncs. C'est en 1852 qu'ils furent découverts par un chasseur d'ours ; ils ont été mesurés par une commission scientifique. Un d'eux, la « Mère des Forêts », est celui qui a été dépouillé de son écorce pour le Palais de Cristal : l'arbre est mort, il est à nu jus-

qu'à cent seize pieds de hauteur et il porte la trace de chaque coup de hache qui a arraché son enveloppe. C'était surtout celui-là que je tenais à voir : il est parfaitement debout, et a cent neuf mètres de haut, et vingt-sept de circonférence sans l'écorce !

Je ne puis vous énumérer tous ces géants : les « Trois Grâces », « les Sentinelles », le « Père des Forêts », qui a trente-huit mètres de circonférence ; le « Roi des Étoiles », qui s'élève à cent vingt-deux mètres ; la « Vieille Fille », dont la ceinture virginale mesure vingt mètres de diamètre... et tant d'autres ! Vraiment, je suis ravi d'avoir vu deux fois un pareil spectacle.

Un de ces arbres est tombé dans un ouragan avec un fracas épouvantable : il a creusé et comme broyé la terre dans sa chute. Un homme situé à une extrémité paraît tout petit vu de l'autre.

Une belle ruine encore, c'est la victime d'un autre orage : trente-quatre mètres de circonférence à la base ! En tombant, le monstre s'est cogné contre un voisin qui l'a coupé net au point de contact ; c'était à cent mètres du pied. Les cent mètres sont étendus gisants par terre, et, à l'extrémité brisée, il mesure encore quatre mètres et demi de diamètre ! C'était évidemment le roi des rois, et l'on peut, en le comparant aux autres, lui assigner cent trente-trois mètres de longueur !

Enfin on a voulu couper l'un d'eux pour comp-

ter ses milliers d'années par la section : cinq hommes ont dû travailler pendant vingt-cinq jours pour l'abattre : le tronçon scié a trente mètres de circonférence ! On en a raboté la surface, nous nous sommes promenés là-dessus comme sur un immense parquet, et il paraît qu'on y a donné une fois un grand bal. — Mais on y a compté jusqu'à six mille cercles concentriques, ce qui le fait remonter plus haut que le déluge. Quel mystère ! Saints archanges, j'entrevois des abîmes ; je m'arrête.

XIII.

MINES ET CÉRÉALES

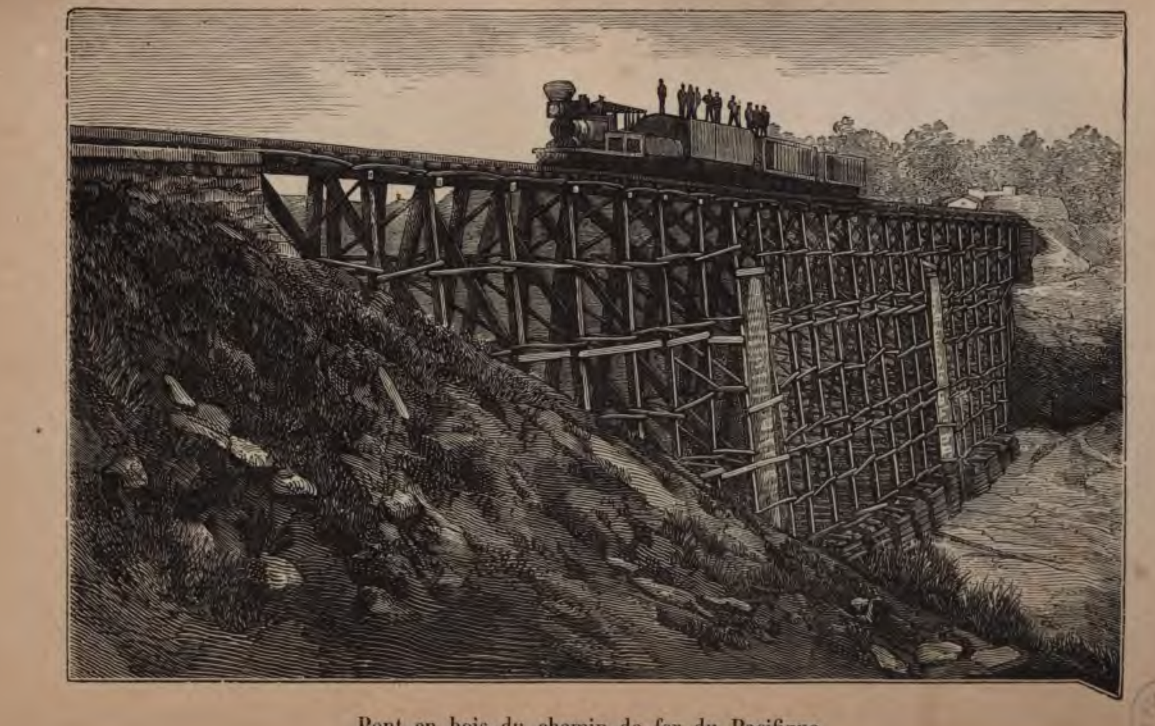
Sacramento. — Premier tronçon du chemin de fer du Pacifique. - Cisco. — Cinq mille Chinois en grève. — Nevada. — Mines d'or hydrauliques. — Mines de mercure de New-Almaden. — Quelques chiffres sur les productions californiennes.

Nevada, 30 juin.

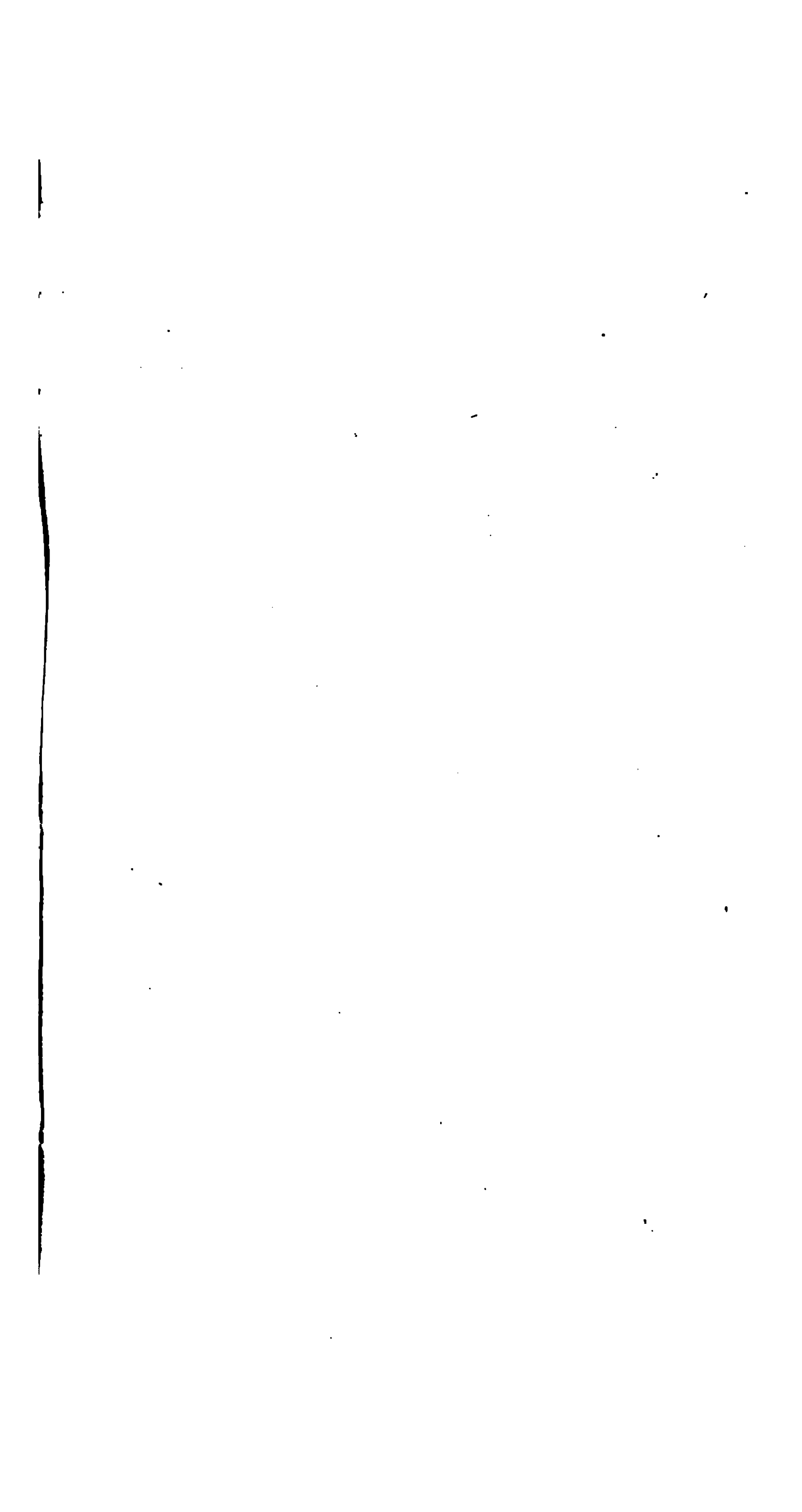
En deux journées de diligence, par de vilains chemins sablonneux, nous avons traversé les comtés d'Amador et d'Eldorado; à Latrobe, nous avons trouvé le chemin de fer qui, en quelques heures d'une marche fort lente, nous a amenés à Sacramento, la capitale de la Californie. Cette ville est fort laide, d'une monotonie désespérante, et d'une grande saleté. De plus, une chaleur suffocante de 45° à l'ombre la rend pour nous plus odieuse encore : des myriades de moustiques et de punaises qui nous dévorent, semblent seules s'y plaire.

Le matin, heureusement, M. Dussol, représentant de la maison Sellière, et M. Robinson, associé de M. Pioche, sont venus fort aimablement de San Francisco pour nous conduire jusqu'au sommet de la Sierra-Nevada, sur le parcours non encore ex-





Pont en bois du chemin de fer du Pacifique.



ploité de ce qui sera le grand chemin de fer du Pacifique : ils ont obtenu de l'administration une locomotive spéciale, grâce à laquelle nous allons avoir la primeur de cette œuvre immense. En sortant de la ville, nous voyons d'abord des digues élevées pour la protéger contre l'envahissement des eaux : Sacramento, en effet, est au-dessous du niveau moyen du fleuve. Jusqu'à Colfax, le paysage n'a rien de saillant; mais, à partir de ce point, la route ne tarde pas à devenir fort curieuse : ponts-chevalets à jour, en bois, solides et légers tout à la fois, où il n'y a que juste la largeur des rails, et dont la force consiste précisément dans une élasticité extraordinaire; corniches hardies autour de la montagne appelée le cap Horn, et au-dessus des précipices de l'American River; courbes brusques, pentes effrayantes; ascension à toute vapeur sur des tabliers vertigineux qui surplombent avec mille pieds de vide au-dessous d'eux; nature sauvage et rude, mélangée de sapins, de granit rouge, de sables blancs, de neige et de gravier aurifère : tel est l'ensemble de notre course à Cisco : en trois heures, nous avions fait environ cent quarante kilomètres, et nous nous étions élevés à une hauteur de cinq mille pieds !

De Cisco au sommet de la chaîne, il y a 27 kilomètres sur le parcours desquels la voie s'élève encore de deux mille pieds. Là, nous voyons 5,000

terrassiers chinois; sans eux, la construction de la voie californienne eût été bien difficile et bien coûteuse à établir. On ne saurait s'imaginer tout ce que font les Asiatiques dans cet État de l'Union : ils y sont déjà au nombre de 40,000. Ils y ont formé des associations qui tiennent à la fois des sociétés commerciales, des communautés religieuses et des corporations de secours mutuels; chacune de ces associations (au nombre de six actuellement) a ses obligations, ses règlements et ses registres; le nom de chaque affilié y est inscrit, afin qu'en cas de décès le corps soit rapporté dans la terre natale. Mais sur la terre étrangère, ils savent bien vite emprunter à la civilisation anglo-saxonne ce qu'elle a de pire, et ici ils n'ont rien eu de plus pressé que de se déclarer en grève : chaque terrassier gagnait jusqu'à présent 34 dollars par mois; aujourd'hui il en exige 40; la Compagnie [1] n'ayant point le désir de céder, les Fils du Ciel ont laissé les pioches plantées dans le sable, et se promènent, les bras croisés, avec une insolence tout à fait occidentale.

Nous restons quelques heures au milieu des campements chinois, tout entiers aux pensées que font

[1] L'État donne 48,000 dollars de subvention par mille : on nous dit que, dans cette partie montagneuse, le mille coûte environ 100,000 dollars. La Compagnie du « Central Pacific » travaille de l'ouest vers l'est, tandis que la Compagnie de l'Union prend son point de départ à Omaha sur le Missouri, pour s'avancer vers l'ouest, jusqu'à ce qu'elle rencontre sa collaboratrice.

naître à la fois et nos souvenirs récents de l'Empire du Milieu, figé depuis des siècles dans son moule rétrograde, et la vue de ces Chinois enrôlés pour l'exécution de la plus grande œuvre qu'ait entreprise la civilisation moderne.

Le soir nous revenons par Colfax et Grass Valley dans la ville aurifère de Nevada.

Nevada, 2 juillet.

Si j'avais sous la main mon journal sur les mines d'or d'Australie, je n'aurais qu'à remplacer les noms de l'« Albion » et du « Black Hill » de Ballarat par ceux des mines d'« Eurêka et d'« Emperor », des environs de Nevada, pour vous donner la description la plus exacte de cette vallée aurifère qui, depuis 1849, époque à laquelle l'or y fut découvert, a produit plus de 115 millions de francs ! Je passe donc complétement sous silence nos descentes par des échelles dans des puits de 900 pieds de profondeur et nos promenades souterraines dans des galeries qui côtoient des filons de quartz, pour vous parler rapidement d'une « mine hydraulique », mine toute nouvelle pour nous, fort curieuse, et dont nous avons été vivement frappés.

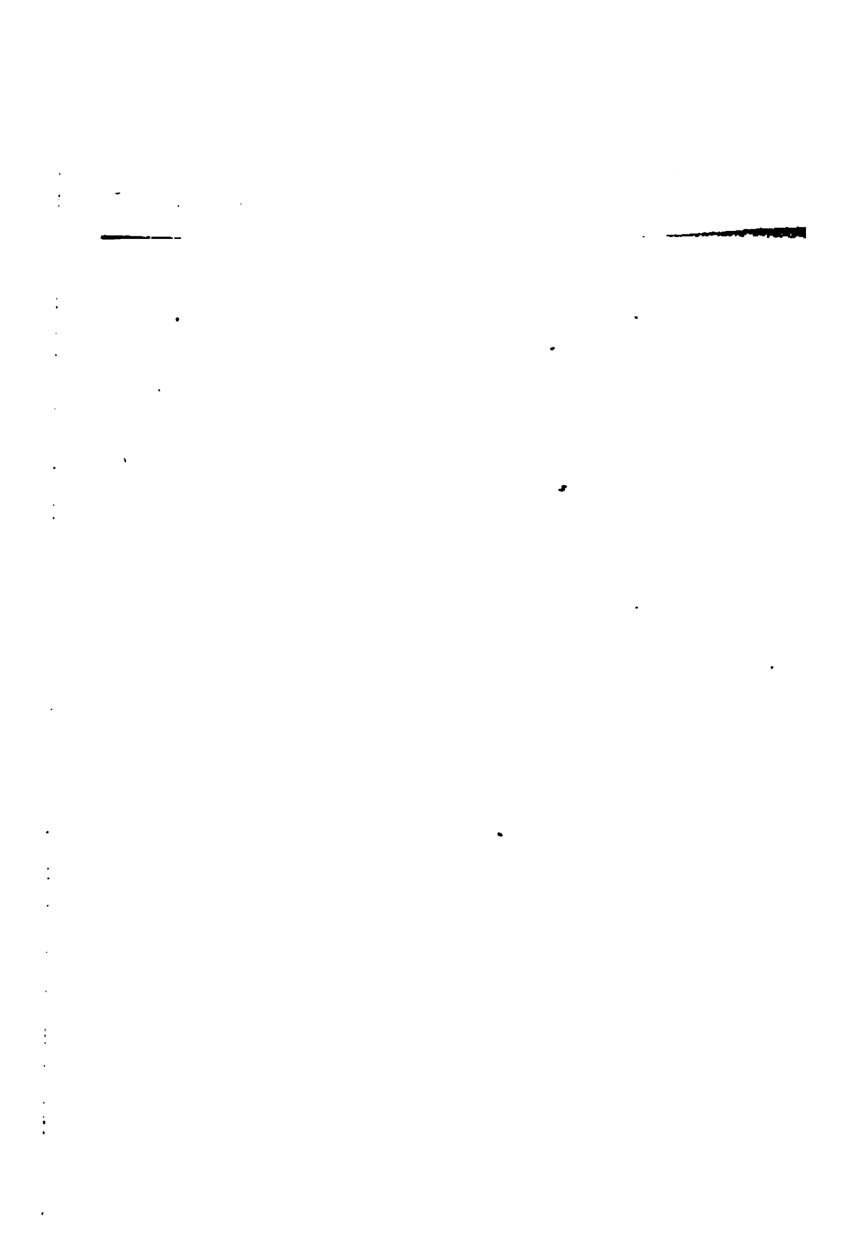
Partis de bon matin de Nevada, nous nous engageons dans la montagne, et après deux heures d'une route pittoresque sous des bois verdoyants, nous arrivons subitement dans une vallée jaunâtre, bou-

leversée, coupée de tranchées, et où l'œil au premier abord chercherait vainement autre chose qu'un chaos de gravier.

Pourtant, à plus d'un kilomètre de distance, sous une sorte de falaise abrupte de près de cent pieds de haut, nous ne tardons pas à voir bouillonner, comme un « gyser d'Islande », une source immense, d'où jaillissent des jets d'eau multiples.

En effet, de longs tuyaux de tôle, hermétiquement emmanchés les uns au bout des autres, prennent naissance, à 6 kilomètres d'ici, à un vaste réservoir alimenté par un torrent de montagne, et conduisent au pied de la falaise des eaux qui, poussées par une pression de 275 pieds d'élévation et par les 150 mètres cubes du réservoir, s'échappent avec une force énorme d'une lance relativement étroite : à vingt pas, un homme serait tué roide par le choc de la colonne d'eau! C'est avec ce moyen nouveau, et d'une puissance mathématiquement colossale, que les Californiens ont imaginé de « laver » les montagnes aurifères. Nous n'avions jamais vu jusqu'à présent que l'opération contraire, c'est-à-dire, l'extraction laborieuse du minerai jusqu'à la surface du sol, puis le lavage par fractions dans de petits appareils, tels que moulins, « sluices », cuvettes de fer-blanc, etc Mais ici, avec une hardiesse de conception vraiment américaine, on attaque la montagne avec quatre, cinq et six jets









combinés qui font immédiatement dans ses flancs une blessure profonde. Deux ou trois hommes suffisent pour étayer et diriger les lances ; ils commencent par creuser hydrauliquement une caverne dans la partie basse de la montagne, en ménageant quelques espaces qui deviennent des piliers provisoires ; puis ils changent la direction des jets ; des blocs énormes de terre se désagrégent et s'écroulent avec fracas ; rien ne résiste à une action si violente, et en quelques instants, on voit fondre comme du sucre des mamelons qu'il faudrait cent hommes et dix jours de travail pour abattre : c'est merveilleux !

Les quatre jets de la mine du Blue-Tent, manœuvrés par trois hommes, lavent par jour plus de 2,500 tonneaux de gravier aurifère ; d'autres entreprises plus considérables arrivent à laver, par ce procédé, jusqu'à 20,000 tonneaux dans le même temps.

Mais il y a forcément une grande irrégularité dans le travail : tantôt des groupes d'arbres pétrifiés sont mis à nu au sein de la montagne, et doivent être déblayés ; tantôt des blocs d'argile sont si denses qu'on ne les peut briser qu'avec la poudre.

Telle est la première partie de l'opération, pour laquelle les mineurs sont convertis en pompiers ; la seconde est des plus simples. On a creusé à l'avance au pied de la falaise un chenal d'un mètre de profondeur et de 500 mètres de long ; on l'a pavé en gros galets, dans les interstices desquels on a versé,

sur toute l'étendue de chenal, une épaisse couche de mercure, qui y demeure comme un lit fixe. C'est par ce chenal que s'écoulent les masses d'eau qui ont été lancées contre le flanc de la montagne; elles entraînent dans leurs gros bouillons la boue jaunâtre qui n'est autre chose que le sable aurifère : sur leur parcours de 500 mètres, les paillettes d'or sont arrêtées, absorbées par le mercure, qui s'amalgame avec elles, tandis que les parties inutiles, gravier, cailloux, argile, sont entraînées rapidement par le torrent artificiel. Tous les mois on ferme l'écluse du réservoir, les jets d'eau meurent, le torrent est à sec, on recueille le mercure amalgamé, et on le porte dans les laboratoires, où, comme vous savez, le mercure se volatilise et l'or pur reste.

Nous avons passé toute notre journée dans cette vallée, guettant les éboulements, et ne pouvant nous arracher à ce spectacle grandiose. Impossible d'opérer avec moins de monde et des moyens plus simples sur des milliers de mètres cubes de sable aurifère! Impossible de convertir plus vite des collines et des montagnes tout à l'heure encore florissantes en une vallée désolée, mais où le sable devient or!

New-Almaden, 7 juillet.

Après avoir vu tant de fois l'or s'amalgamer avec le mercure, nous avons été tentés de visiter la contrée célèbre d'où s'extrait le mercure lui-même.

Tandis que tous les centres aurifères du globe sont obligés de faire venir à grands frais le lourd vif-argent, qui est l'auxiliaire indispensable de l'exploitation de l'or, la Californie a l'immense fortune de recéler en son sein, et à peu de distance l'une de l'autre, ces deux matières que la main de l'homme rend si fécondes, en les rapprochant encore.

Nous avons donc pour la dernière fois dit adieu au sable des paillettes d'or, et gagné rapidement la ville de Sacramento ; là nous prenons un confortable navire à quatre étages, l'*Yo-Semite*, et nous descendons le beau fleuve à toute vapeur. La nuit était déjà venue quand nous passions au confluent du San Joaquin, et pourtant il y avait trente-neuf degrés de chaleur. Je crois même que le thermomètre monta encore plus haut pendant près d'une heure : des bouffées brûlantes nous étaient apportées de temps à autre par la brise, à mesure que nos yeux découvraient sur notre gauche une lueur qui se développait peu à peu avec une intensité extraordinaire.

Bientôt, en effet, nous étions par le travers d'une vallée où sur plus de trois kilomètres s'étendait une ligne sinueuse de feu : les joncs desséchés et touffus d'un ancien marécage flambaient avec un crépitement incessant, et une fumée âcre nous prenait à la gorge. Qui sait où s'arrêtera cet incendie qui chasse devant lui les serpents et les troupeaux ? On nous dit que dès qu'il approchera d'une zone plus

habitée, les populations accourront, et, faisant la part du feu envahisseur, faucheront en avant de sa marche un long espace qui, par son vide même, deviendra une barrière. Cependant le courant et la vapeur nous emportent, et après huit heures et demie de navigation qui nous ont fait parcourir 125 milles, nous rentrons dans San Francisco.

Là, pendant deux jours, nous assistons aux fêtes anniversaires de l'Indépendance, pour lesquelles les sociétés de tempérance et les clubs de fenians, les pompiers et les orphéons, l'armée régulière et les zouaves californiens, les corporations de tous les métiers ont déployé des milliers de bannières. Puis des Français, et surtout M. Pioche, dont les concerts sont aussi remarquables que les dîners, font au Prince un fort aimable accueil

Le 6 enfin, nous sommes arrivés en chemin de fer, par San José, dans la vallée fameuse de New-Almaden, rivale de l'Almaden d'Espagne, où nous reçoit gracieusement et nous loge M. Butterworth, le « manager » des mines de mercure. C'est ici que les Indiens nomades venaient jadis fouiller le sol et se colorer de carmin. Les Peaux-Rouges, sans s'en douter, indiquaient ainsi aux races blanches la richesse minéralogique d'un sol où des usines et des condensateurs devaient rapidement succéder à leurs campements sauvages. Le minerai se trouve surtout dans les collines qui nous entourent, rami-

fications du « Coast Range », dont le plus haut sommet atteint de seize à dix-sept cents pieds. Les roches qui les composent sont en majeure partie des schistes magnésiens, quelquefois calcaires, rarement argileux ; les fragments de fossiles qu'on y trouve sont indéfinis et obscurs.

Nous entrons dans la mine par un large tunnel horizontal, pratiqué dans le flanc de la colline, à trois cents pieds au-dessous du sommet; mais la promenade ne tarde pas à devenir compliquée : nous descendons par des escaliers inclinés à trente degrés dans la direction du nord magnétique; des petits filets de quartz ou de serpentine légèrement colorés de rouge sont les seuls guides du mineur dans la direction des terriers qu'il creuse, et où nous circulons non sans peine. Des odeurs délétères nous arrêtent par moments ; un contremaître trouve fort à propos de nous raconter que des fuites d'acide carbonique ont, en ce lieu même, occasionné avant-hier la mort de deux travailleurs. Ce récit ne nous empêche point de marcher pendant plus d'une heure dans les galeries qui s'entrecroisent et qui forment un parcours total de vingt-cinq kilomètres dans les entrailles de cette chaîne de collines. Nous voyons là des types de toutes les races : des Anglais, des Allemands, des Français, mais surtout des Mexicains d'un vilain aspect : plus de dix-neuf cents personnes sont employées à ces tra-

vaux. Tantôt le cinabre (dont s'extrait le vif-argent) se trouve par couches entre des roches d'ardoise, ou par blocs qui ne sont que du sulfite de mercure, se composant de 86,8 parties de mercure et de 13,2 parties de soufre; tantôt il est en poussière coagulée par l'argile et d'un rendement relativement pauvre : de petits wagons roulant sur une voie ferrée l'amènent de l'orifice de la mine à l'usine elle-même. Là le minerai rouge cochenille est réparti dans l'un des sept appareils construits en briques, et ayant coûté environ cent cinquante mille francs chacun, où s'opère la transformation. On charge le four en introduisant le minerai par la partie supérieure, à raison de cinquante mille kilogrammes par appareil. On allume les feux; en cinq ou six heures, le mercure se volatilise, et, grâce à une série de casiers qui alternent, la condensation s'opère dans de grandes chambres pavées, où les rigoles reçoivent les ruisseaux brillants du métal qui coule abondamment. Rien de joli comme les couleurs successives qui s'offrent aux yeux dans cette rapide opération. D'abord, le minerai est vermillon et solide; puis il passe de l'état de vapeur nuageuse, s'attache à des parois couvertes d'une suie noire et tombe en gouttelettes argentines et isolées qui, courant les unes après les autres, se groupant et glissant en zigzags saccadés et capricieux jusqu'aux rigoles du plancher, sem-

blent alors des barres d'argent immobiles plutôt que des ruisseaux coulants. Enfin, par une série de cascades huileuses et régulières, il forme dans un réservoir de huit mètres carrés un petit étang d'argent, qui est un miroir, et où viennent s'emplir d'innombrables flacons, destinés à l'Australie, à la Chine, au Mexique et au Pérou! — Au point de vue des chiffres, les résultats de la mine de New-Almaden sont magnifiques. Dans l'année qui vient de s'écouler, 13 millions de kilogrammes de minerai ont donné 1,266,000 kilogrammes de mercure, expédiés en 37,000 flacons d'une valeur de 7 millions 600,000 francs. Depuis quinze ans, il est arrivé plusieurs fois que la mine paraissait épuisée; au bout de quelques semaines de recherches, on retrouvait soudain la veine qui avait un instant échappé. Mais l'expérience a montré que les masses les plus riches de cinabre suivaient généralement vers le nord une direction presque constante dans un plan parallèle à l'inclinaison de la colline, à un angle un peu plus élevé. A deux cents pieds du sommet, on a trouvé un dépôt de cinabre mou, d'une richesse extraordinaire : une charge de 50,000 kilogrammes de minerai donna en un jour 460 flacons, c'est-à-dire environ 15,000 kilogrammes de mercure!

En quittant New-Almaden et en traversant une seconde fois les plaines fertiles qui s'étendent jusqu'à San Francisco, il nous semble que, dans notre

court trajet, la Californie se montre une dernière fois à nos yeux sous les deux traits saillants qui doivent le plus nous frapper : les mines et les céréales.

San Francisco reçoit à lui seul les métaux qui sont extraits des entrailles de la terre par plus de trois mille compagnies, dans cette partie si riche du sol des États-Unis comprise entre les montagnes Rocheuses et l'océan Pacifique.

L'or et l'argent extraits de la Californie et apportés à San Francisco, forment pour 1862 la somme de 246 millions de francs, et pour 1864 celle de 356 millions, dont 79 millions ont été frappés en or à la Monnaie de ce grand entrepôt aurifère. A ces chiffres, il faut ajouter une production annuelle de 14 millions de tonneaux de minerai de cuivre, d'une valeur de 5 millions de francs; quant au mercure, 130,000 kilogrammes sont employés dans l'État, tandis que près de 10 millions sont exportés!

Malgré des résultats aussi nets, il s'est fait ici une réaction analogue à celle de l'Australie. La colonie aurifère, après la fièvre de l'or, a cherché la vraie richesse dans les trésors incalculables d'une colonie pastorale et agricole. Sur une superficie de 413,000 kilomètres carrés que compte la Californie, 155,000 représentent des terres labourables et susceptibles d'une étonnante fécondité : 2,580 sont déja mis en culture et produisent 344 millions de

kilogrammes de céréales. Comme dans toute entreprise naissante, l'irrégularité des productions et des prix a été forcément l'écueil de ces premiers efforts. C'est ainsi, par exemple, que les prix qui avaient été en 1863 de 14 fr. 10 l'hectol. de froment (80 kilog.), et 10 fr. 70 celui de l'avoine (54 kilog.), sont montés, par suite d'une sécheresse, en 1864, à 40 fr. 10 pour le froment, à 17 francs pour l'avoine! Quelles que soient les variations et les souffrances premières, malgré les exagérations de production ou de disette d'une agriculture qui n'est pas encore assise, n'est-il pas évident que la question des céréales californiennes est absolument symétrique à la question des laines australiennes, et que ce pays est destiné, quand le chemin de fer du «Central Pacific» sera terminé, à peser d'une force réelle sur nos marchés de céréales en Europe? Comment pourrait-il en être autrement quand on songe que sa production était égale à zéro, il y a vingt ans, et qu'à l'heure actuelle (1866) non-seulement la Californie nourrit dans l'abondance plus de 380,000 habitants, mais encore qu'elle *exporte* 327,500 barils de farine valant 9,275,540 francs, — 2,558,022 sacs de froment valant 20,927,990 francs, — et pour 3 millions et demi d'orge et d'avoine?

Si l'on ajoute qu'elle possède déjà 1,100,000 bêtes à cornes, 150,000 chevaux et 900,000 moutons;

qu'elle produit 8 millions de livres de laine[1] ; qu'elle récolte 3 millions d'oranges, qu'elle compte 3 millions et demi de pieds de vigne, qu'elle a les plus beaux bois de constructions navales, qu'elle fournit 61 millions de tonnes de charbon, et que ses exportations s'élèvent au chiffre total de 367,267,000 fr., on peut s'imaginer avec quelle facilité cette jeune terre, reliée aux États de l'Est, et par là à l'Europe, est assurée, comme sa sœur l'Australie, de la plus admirable prospérité commerciale.

[1] Suivant les espèces, les prix sont ainsi fixés : 1 fr. à 1 fr. 25 la livre en suint pour les mérinos; 90 centimes à 1 fr. 15 pour la race américaine; 30 à 62 centimes pour la race métisse.

XIV.

MANZANILLO.

Une baleine blessée. — Les débris du « Golden-Gate ». — Des prisonniers de guerre. — Promenade dans Panama. — Le chemin de fer et les marais pestilentiels. — Rapide navigation jusqu'à New-York.

A bord du *Sacramento,* Océan Pacifique,
route de San-Francisco à Panama.

Le 10 juillet, nous nous embarquons gaiement sur le *Sacramento,* magnifique navire de 2,600 tonneaux, à trois étages de cabines et chargé de près de six cents passagers. C'est comme une ville flottante, avec ses quartiers, ses promenades, son animation et ses plaisirs; aussi nous oublions presque que nous naviguons. Au moment où nous nous élancions dans la rade de San Francisco, le fort de Black-Point hissa trois fois le drapeau tricolore en l'honneur du duc de Penthièvre, et la brise légère nous apporta par ondes intermittentes les échos animés de la *Marseillaise* que jouait la musique militaire de la garnison ; c'est par cet air seul qu'on croit généralement fêter les Français dans le reste du monde.

Nous nous amusons beaucoup de la variété infinie des toilettes des Américaines, qui, à bord, changent quatre fois de costume et veulent toujours finir la soirée en dansant. Rien, du reste, de plus pur que notre ciel et de plus calme que la surface de la mer : nous glissons comme sur un miroir immense, et, si ce n'était une chaleur étouffante de quarante-trois degrés qui vient un peu paralyser la gaieté de notre cité nageante, jamais nous n'aurions eu une plus belle traversée. — Ce soir, au moment du dîner, toute la verrerie de nos longues tables reçoit une multiple blessure : un choc soudain ébranle le navire et fait pâlir plus d'un visage; tout le monde grimpe sur le pont d'un air effaré; mais c'est simplement notre avant qui a donné sur une jolie baleine ayant mal calculé sa route. Nous arrivons à temps pour voir encore, à vingt mètres du bord, le dos grisâtre du colosse des mers, filant rapidement vers l'ouest en lançant haut en l'air un jet comparable à celui du bassin des Tuileries, tandis que son sillage est marqué de grosses taches de sang qui veinent en zigzag les eaux bleuâtres de l'Océan. Dans la même soirée, nous comptons autour de nous une dizaine de ces mammifères nageurs qui brisent et animent d'une façon étrange la ligne en général si nue d'un horizon maritime.

Le 16 au matin, nous nous préparons à entrer dans la petite baie de Manzanillo. C'est là que, dans

nos projets d'il y a un mois, nous comptions débarquer pour visiter à cheval la côte occidentale du Mexique, et pénétrer le plus possible dans l'intérieur : mais l'assassinat de l'empereur Maximilien ne donne plus ici une seule heure de sécurité à son cousin le duc de Penthièvre : nous renonçons donc, mais avec chagrin, à un voyage qui eût été intéressant.

En nous rapprochant du rivage, nos yeux distinguent de plus en plus une longue masse noire à angles brisés qui gît sur le sable; ce sont les épaves et la carcasse du *Golden-Gate*, navire semblable au nôtre, qui brûla, il y a deux ans, en ces parages. Nous avons à notre bord des passagers qui ont échappé à ce naufrage, et dont les récits sont palpitants.

Le feu prit à l'avant d'une façon si intense, que la pensée de l'éteindre n'était qu'une folie : à tout prix il fallait échouer à la côte, et le navire y fut lancé avec vertige. Mais la flamme, chassée de l'avant à l'arrière par la vitesse même, balaya si rapidement sa proie, qu'il fallut, bien avant que d'être près du rivage, s'engouffrer dans les canots trop encombrés ou se jeter à la nage. Les passagers étaient pour la plupart d'heureux mineurs qui revenaient enrichis : suivant la coutume californienne, ils avaient tout leur or, fruit de tant de sueurs et d'aventures, enfermé dans une ceinture pesante.

Ce furent alors des scènes horribles : les uns, ne voulant pas se séparer de leur trésor, bouclaient une ceinture de sauvetage sous leurs aisselles, sautaient par-dessus le bastingage, et coulaient à pic entraînés par le poids ; les autres, pleurant à chaudes larmes et s'arrachant les cheveux, combattus entre l'amour de la vie et le désespoir de se séparer de leur fortune, jetaient, puis reprenaient, et rejetaient enfin sur le pont brûlant et leurs lingots et leur poussière d'or; grâce aux ceintures de sauvetage, ceux-là furent sauvés ou à peu près; beaucoup d'entre eux durent rester vingt-quatre heures comme des bouées avec la moitié du corps dans l'eau, tandis que les requins, qui fourmillent dans cette mer, venaient les happer par les jambes et les broyer affreusement.

A midi, nous jetons l'ancre dans une anse qui ferait croire que nous sommes dans un lac : tout autour de nous, de jolies collines verdoyantes et d'un sauvage aspect semblent fraîches malgré une température torride; nous retrouvons là les effets multicolores de la charmante végétation tropicale. Mais pendant que nous songeons à débarquer pour une heure ou deux, nous voyons une grosse barque s'avancer lentement vers notre steamer : une quarantaine d'hommes, serrés les uns contre les autres, s'y tiennent debout : la plupart sont en guenilles; ils n'ont que des restes de vêtements européens om-

bragés par d'immenses « sombreros » mexicains; quelques-uns sont appuyés sur la garde de leur sabre; tous, sous une barbe inculte, cachent des traits osseux et amaigris; et une expression poignante, mélange de douleur et de surexcitation, jaillit de leur physionomie hâve. « Mais ce sont des Français! » nous écrions-nous à la vue de leurs traits et de leur tournure fière encore sous leurs guenilles.

Ils abordent, et avec une sorte de fièvre, ils escaladent l'échelle à la suite d'un homme grand et mince qui semble commander. A peine sur le pont, toutes ces mâles figures se détendent, leurs yeux se remplissent de larmes de joie; nous les entendons qui se disent : « Enfin nous sommes libres! » — Oui, ce sont de braves soldats français, captifs depuis sept mois, traînés de prison en prison à coups de plat de sabre, menacés chaque soir d'être fusillés, oubliés au Mexique lors du rapatriement, et parvenus après mille aventures, et grâce aux soins actifs des consuls d'Espagne et de Prusse, à joindre la malle américaine à Manzanillo. — Vous pensez avec quelle émotion, nous Français, nous les recevons, de quelles étreintes nous serrons leurs mains, et quelle même famille rayonnante de joie nous formons avec eux!

Aussi voudrais-je aujourd'hui vous parler un instant de ces braves, et vous raconter d'abord leur

douloureuse journée de combat, puis leurs longues souffrances de captivité.

Le 18 décembre de l'année dernière, dans la contre-guerrilla des côtes du Pacifique, le combat s'engage entre le corps de quatre mille hommes du colonel juariste Parra et la colonne maximilienne du lieutenant-colonel Sayn, composée de trois cents hommes des 5e et 7e bataillons de cazadores (franco-mexicains), de deux cents hommes du 6e de ligne mexicain, de deux pièces de 4 mexicaines, et de cent gendarmes à cheval.

A dix heures du matin, le lieutenant-colonel Sayn porte en avant deux compagnies, commandées par le commandant Séré de Lanauze[1] (celui-là même qui a survécu, qui monte aujourd'hui à bord à la tête des prisonniers et de qui je tiens ce récit). A deux kilomètres de la Coronilla, cette petite troupe est assaillie par le feu de nombreux cavaliers déployés en tirailleurs, et par celui d'une forte infanterie : les cazadores, déployés en tirailleurs derrière les murs qui longent la route, ripostent en avançant et délogent l'infanterie ; les gendarmes chargent avec assez de vigueur, mais sont repoussés ; alors deux nouvelles compagnies, commandées par les lieute-

[1] Avant la guerre de 1870, était capitaine au 1er voltigeurs de la garde impériale, fit partie de l'armée de Metz, commande actuellement le pénitencier de Bougie.

nants Noguès[1] et Arméria, se réunissent aux premières, et toutes quatre marchent en avant. Malgré le feu nourri et l'énergie des tirailleurs impériaux, les hauteurs environnantes se couronnent d'un nombre toujours croissant d'ennemis. Le lieutenant-colonel Sayn, qui se trouve à huit cents mètres en arrière, ouvre alors un feu d'artillerie qui, par malheur, ne produit aucun effet. Cependant à la tête de la colonne le combat continue avec acharnement, mais les gendarmes indigènes se débandent et disparaissent, laissant les Français se faire massacrer bravement : le commandant Séré de Lanauze est blessé et a son cheval tué sous lui.

Le reste des troupes impériales mexicaines voyant les Français trop engagés pour s'occuper d'elles, en profite et se sauve, officiers en tête : les deux cents Français restent seuls ; trois fois, au cri de : Vive la France! ils chargent une position formidable et sont repoussés. Tombent morts, le lieutenant-colonel Sayn et six officiers ; un plus grand nombre encore tombent blessés. La valeureuse troupe, décimée, escalade alors un cerrito fortifié naturellement et offert par la Providence comme un refuge ; mais l'ennemi ne cesse d'y faire pleuvoir des balles. Pendant cinq mortelles heures, les soldats, exténués de soif et de fatigue, ne tirent

[1] A été blessé à Gravelotte et décoré pour sa belle conduite ; actuellement lieutenant au 75e de ligne.

plus qu'à coup sûr pour prolonger la lutte; les cartouches vont manquer. Quand la dernière est tirée, il n'y a plus qu'environ quarante-cinq hommes sur pied, en comptant parmi eux des blessés qui ont fait le coup de feu jusqu'au dernier moment. L'ennemi envoie pour la quatrième fois un parlementaire : le chef juariste offre au commandant Séré de Lanauze la vie sauve pour tous, et pour les officiers le droit de conserver leurs armes.

Ces braves doivent céder, et peuvent dire bien haut, et à juste titre, que, loin de faillir à l'honneur en se rendant, ils ont ajouté par ce long combat inégal une émouvante page aux annales de notre valeur militaire.

A la fièvre du combat ont succédé sept mois de douleurs, d'ignominie, de mauvais traitements. Les malheureux savaient que, peu de jours auparavant, une colonne de cent trois hommes s'était rendue comme eux, non loin de Zakatecas : après leur avoir promis la vie sauve, les juaristes les avaient dans la nuit même passés par les armes! Oh! que l'on a eu raison de dire de ce pays que là les oiseaux sont sans voix, les fleurs sans parfum, les femmes sans vertu et les hommes sans honneur!

Quant à nous, nous sommes heureux de penser aux bonnes journées que nous allons passer avec nos chers blessés : le commandant Séré de Lanauze,

le brave Noguès et l'aimable de Morineau[1] viennent surtout nous tenir compagnie dans le coin de la tente que nous réservons pour les Français.

Avant de lever l'ancre et de quitter la baie de Manzanillo, nous avons sous les yeux un curieux spectacle : une escorte de deux cents soldats juaristes vient embarquer sur notre *Sacramento* cinq millions en dollars d'argent : ces bandits d'Opéra, vêtus du large pantalon de cuir fendu sur les jambes, de la veste de cuir jaune, chamarrés de bimbeloterie, et mettant tout leur luxe dans le serpent d'argent qui coiffe leur sombrero, véritable chapeau de meunier, ont une insolence qui n'a d'égale que leur odeur infecte : ils traînent orgueilleusement leur sabre autour de nous, tandis que les lourdes masses de métal font peu à peu monter la ligne de flottaison de notre gros navire.

Aspinwall, 25 juillet.

En quatorze jours de navigation sur les flots calmes du Pacifique et par une chaleur torride, nous sommes arrivés hier soir en rade de Panama. Nous avons eu le temps de sauter dans un canot indigène et de porter à bord du « Kaikoura », qui chauffait pour Sydney, des lettres destinées à notre chère Australie; puis nous avons gagné la terre, en disant adieu à l'océan Pacifique, et en songeant

[1] Lieutenant au 9e de ligne.

qu'une étroite langue de terre nous séparait seulement du dernier océan qui est entre nous et la patrie.

Nous eûmes quelque peine à atteindre le rivage, tant la marée était basse : la nuit était sombre; mais tout autour de notre barque, des requins, nous servant d'escorte, faisaient naître de leurs coups de queue des lueurs phosphorescentes qui éclairaient leurs ailerons et les silhouettes arrondies de leur dos. Ces vilaines bêtes naviguaient de conserve avec nous et venaient jusqu'à un mètre de nos avirons, prêtes à happer sans doute le premier qui se laisserait choir. Une fois débarqués, nous fîmes une promenade dans les rues fétides de l'épouvantable trou qui s'appelle Panama. A côté de cabarets horribles où une population de matelots et d'aventuriers se complaît dans l'ivresse, les naturels sont entassés dans des huttes éclairées faiblement par des mèches trempées dans l'huile de coco, et où un même hamac berce toute une famille d'êtres sales, en guenilles, de couleur chocolat, et tout couverts de vermine. Je ne crois pas avoir vu dans tout mon voyage une ville d'un aspect plus repoussant ! Aussi avons-nous salué avec bonheur la cloche du chemin de fer qui nous a appelés ce matin. Un train d'une immense longueur était préparé, et, au milieu d'un désordre indescriptible, nous vîmes s'y engouffrer les six cents passagers du *Sacramento*, les cinq millions de pias-

tres mexicaines, un équipage rapatrié de navire américain et des colis par milliers. — La voie ferrée qui relie un océan à l'autre est longue de quarante-huit milles seulement. C'est un vrai titre de gloire pour les Américains d'avoir triomphé des difficultés terribles qu'offrait la construction d'un chemin de fer sur ces terrains marécageux, où des escouades entières de travailleurs succombaient les unes après les autres à une fièvre foudroyante. — On ne nous étonne pas en nous disant que ce travail a coûté environ quarante millions. — Le paysage qui s'est déroulé devant nous était des plus pittoresques : la voie semble percer une forêt vierge; on passe à l'ombre des cocotiers, des palmiers, des lianes touffues et luxuriantes; de gros bosquets de lauriers-cerise et mille plantes vénéneuses s'élèvent au-dessus d'eaux stagnantes et jaunâtres : rien ne fait plus contraste qu'un wagon et une locomotive au milieu de cette nature que le poison a laissée éternellement vierge. — Quand le soleil s'est couché, nous étions depuis deux heures arrêtés au milieu des bois sauvages par le déraillement d'un train précédent : nous dûmes rester ainsi cinq heures en panne! Peu à peu une buée opaque s'éleva au-dessus des flaques d'eau croupissante : une humidité chaude et malsaine nous pénétra de toutes parts, et les exhalaisons nocturnes d'une végétation pharmaceutique nous serrèrent les tempes. Vers une

heure du matin, nous arrivions à Aspinwall, le comptoir le plus fiévreux et le plus redouté de ces parages.

Là, chauffe un gros vapeur, le *Henry Chauncey*, qui nous emmène rapidement vers le nord. — Le 28 juillet nous passons le Tropique, et nous côtoyons avec émotion l'île de San Salvador, où Christophe Colomb, en 1492, salua la découverte du nouveau monde.

De San Francisco à Panama, en quatorze jours, nous avions fait trois mille deux cent trente-quatre milles; d'Aspinwall à New-York, en huit jours, nous en parcourons dix-neuf cent soixante-seize; avec le retour en Europe, nous aurons dépassé dix-sept mille lieues de route ! Mais notre navigation sur le *Henry Chauncey* nous parut fort courte, grâce aux douces causeries que nous avions avec un nouveau et bien aimable compagnon, M. de Laski. Nous faisons déjà mille projets charmants pour parcourir rapidement les environs de New-York et le Canada, puis pour aller au centre des États de l'Est, à Chicago et à Saint-Louis, et, tout entiers à cet espoir, nous débarquons le 1er août à New-York.

XV.

SARATOGA ET RETOUR.

6 août 1867.

C'est au chevet d'un malade bien-aimé que je vous écris.

J'aurais voulu vous parler de toutes nos courses intéressantes : de New-York, cette ville gigantesque de trois millions d'âmes, coupée à angles droits par ses avenues et ses milliers de rues baptisées de numéros; de Washington, avec son admirable Capitole de marbre et ses palais, où nous avons vu le président de la république américaine; du Niagara, où la chute d'un fleuve entier m'a ému jusqu'au fond de l'âme; enfin de Troie, de Paris, de Syracuse en Amérique!

Mais je ne doute pas que ces lieux ne vous soient mille fois connus par des récits anciens. Pour nous, d'ailleurs, à l'heure actuelle, nous sommes en proie à une angoisse trop poignante : nous comptons les secondes par les battements de nos cœurs!

Notre excellent ami Fauvel est torturé par la fièvre paludéenne, dont il a pris le germe dans les marais pestilentiels de Panama. Nous ne pouvons encore croire au danger, et pourtant à chaque

heure l'empoisonnement semble le gagner davantage : le médecin lui donne de la quinine à doses répétées; mais le mal l'attaque avec une force telle, que nous tremblons d'une indicible frayeur.

13 août.

Hélas ! malgré les soins assidus du docteur de Saratoga, malgré la science de M. O. White, le premier médecin de New-York, que nous avons mandé par télégraphe, notre malade si aimé n'a cessé depuis sept jours de sentir ses forces défaillir ; la congestion cérébrale l'a saisi d'une étreinte si indomptable que tous les remèdes demeurent impuissants. Nous ne l'avons pas quitté une seule minute, le frictionnant avec des linges brûlants; nous voudrions conserver une lueur d'espérance, quoique la science nous répète à chaque heure : Désespoir !

Juste ciel, quelle angoisse! ce pauvre corps inondé de sueur froide n'est plus qu'une plaie; un tremblement nerveux secoue ses membres amaigris; la mort....., la mort vient dans toute son horreur. Par moments, notre ami ouvre encore les yeux, et avec cette expression si douce, si sereine, qui fut celle de toute sa vie, il nous dit de ces paroles aimantes, comme lui seul sait les penser.

Et il les dit aujourd'hui comme il l'a fait pendant ces seize mois de voyage; il se croit seulement indisposé et arrêté dans notre retour vers l'Europe.

Quoique ses dents se brisent sous le frisson de la fièvre, il parle de la patrie; il ne peut croire que Dieu ne le ramènera pas à sa femme et à ses quatre enfants. Le prêtre est venu et lui a donné les sacrements; mais ce chrétien si vrai, qui s'en approchait bien souvent en une même année, ne voit point là un signe de frayeur. Il répond à toutes les prières, et semble plus calme de cœur à mesure que l'agonie brise le corps!

14 août.

Après vingt-quatre heures de lutte déchirante, après les paroles de la résignation et de la sainteté, cette âme bien-aimée vient d'être rappelée à Dieu, et nous n'avons plus rien que le corps inanimé du meilleur père, du plus tendre ami!

Ainsi, à quarante-six ans, après avoir fait partie pendant vingt-cinq ans de la marine militaire, bravé les canons de Bomarsund et de Sébastopol, Fauvel s'éteignait sur la terre étrangère! Elle ne lui était même pas donnée, cette suprême consolation, de ramener au prince de Joinville son fils, dont il avait fait, par sept ans d'affection, de science et de grandeur d'âme, un homme, un prince, et, plus encore, un marin digne de la France! Et lui qui avait tout quitté, épaulettes, compagnons d'armes, patrie, femme, enfants, pour suivre, depuis 1860, de New-York à Montevideo, et de Sydney à Pékin,

un exilé, il mourait comme exilé lui-même, à dix jours de Cherbourg, où les siens l'attendaient avec impatience pour les plus pures joies de la famille! — Il y a plus encore! la France perdait en lui un de ces marins croyants, à l'âme haute, à l'esprit savant, au cœur incorruptible, qui, modestes en temps de paix, fuyant le bruit des honneurs vulgaires, deviennent à l'heure du danger des hommes enthousiastes et héroïques, plus fermes que le bronze des canons! — Certes, notre modeste groupe a voulu rester bien loin du bruit dans ses lointaines pérégrinations, mais je sens pourtant, à cette heure douloureuse, combien de larmes vont couler sur notre long sillage autour du monde, à mesure que cette nouvelle ira frapper les cœurs de tous ceux qui, même pendant une heure, ont connu Fauvel, c'est-à-dire qui l'ont aimé.

3 septembre 1867, à bord du *Pereire*, en vue du Havre.

Au moment où, le 16 août, nous avions mis de nos mains tremblantes le corps de notre Fauvel dans le triste cercueil, le prince en me serrant dans ses bras m'avait dit avec une profonde douleur : «Hélas! jamais l'exil n'a tant brisé mon cœur ; je ne puis même pas ramener à la veuve et aux orphelins celui que j'ai aimé comme un père, et qui est mort auprès de moi! Nous n'avons tous deux qu'une même pensée : laisser là notre voyage et donner à la veuve

la seule consolation qui puisse lui rester, en lui rapportant ces chères dépouilles ; mais nous allons avoir aussi un autre chagrin, celui de nous séparer après avoir vécu, tant de mois et sur tant de mers, de la même vie et des mêmes battements de cœur. Puisque la patrie vous est ouverte, tandis que je dois retourner en Angleterre, c'est vous qui aurez du moins cet adoucissement à nos larmes, de rendre à Cherbourg les derniers honneurs à notre ami si regretté. »

Le 24 août, sur le pont du *Pereire*, je dus donc me séparer de ce prince auquel depuis l'enfance j'avais voué ma vie, et qui, pendant dix-sept mille lieues, m'avait de plus en plus comblé de bonté et rempli d'admiration. Je l'aime avec tant de passion et de culte, je l'ai vu partout si aimant, si instruit, si noble, et surtout si Français, que ma voix est trop humble pour définir l'émotion et la reconnaissance de mon cœur qui lui doit trop !

. . . .

Et voici, après dix jours d'une traversée rapide, les rivages du Havre qui se dessinent en avant de notre beau navire ! Voici ma famille vers laquelle mon cœur bondit d'impatience et d'amour ! Voici la patrie où nous avions tant rêvé de revenir joyeux, et où je rentre seul, avec un cercueil !

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

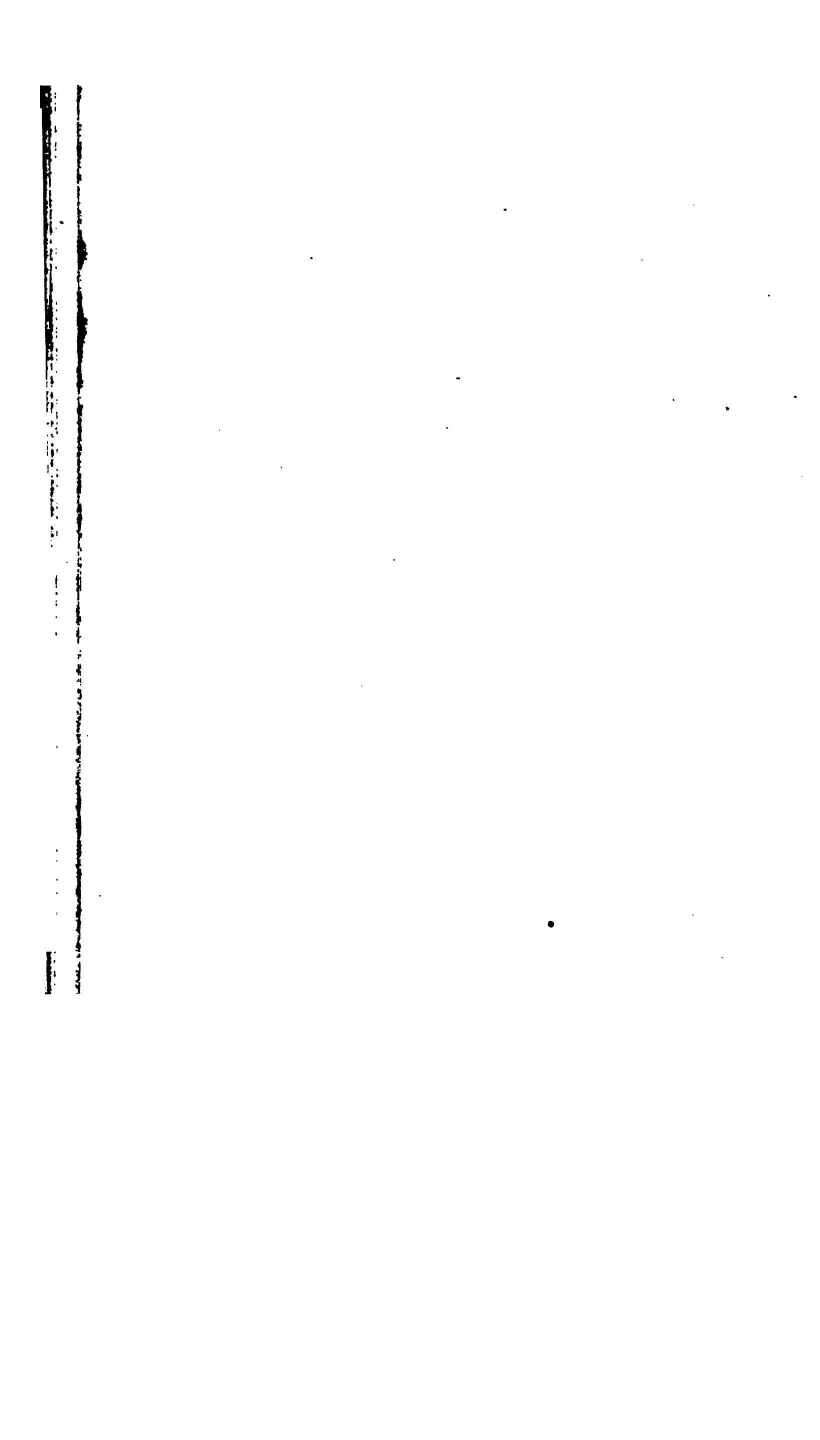


TABLE.

FIN DE LA TABLE.

TABLE DES GRAVURES.

TABLE DES CARTES.



